VOYAGE

D'ANTENOR

TOM. III.

VOYAGES
D'ANTENOR
EN GRÈCE ET EN ASIE.

Se trouve A PARIS.

Chez { BELIN, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, n°. 22.
BERNARD, Libraire, quai des Augustins, n°. 37.

On trouve chez les mêmes Libraires,

Voyages dans l'île de Chypre, la Syrie, la Palestine, traduit de l'italien de Mariti, 2 vol. in-8°. br. 6 liv.

Travaux de l'abbé Mouche, vol. in-12.

Poëme d'Herminie, en trois chants, avec des Contes Moraux.

L'Impatient, Comédie en un acte.

Le Flatteur, Comédie en cinq actes.

Bornet. del

Jourdan Sculp

VOYAGES D'ANTENOR EN GRÈCE ET EN ASIE,

AVEC

DES NOTIONS SUR L'ÉGYPTE;

Manuscrit grec trouvé à Herculanum,

TRADUIT PAR E.-F. LANTIER.

AVEC FIGURES.

Ament meminisse periti! VIRG.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE BELIN.
AN VI DE LA RÉPUBLIQUE.

VOYAGES D'ANTENOR EN GRÈCE ET EN ASIE.

CHAPITRE PREMIER.

Réflexions d'Antenor. Arrivée à Babylone. Mœurs de ses habitans. Leur cosmogonie. Leurs temples.

PHANOR agité de l'impression récente du plaisir qu'il venoit de goûter, me quitta pour se promener dans ces bosquets solitaires, et moi je m'assis au milieu du bateau pour jouir de la beauté de la nuit.

Dans aucun climat je n'en avois point vu d'aussi belle. Ses ombres ressembloient à un voile transparent qui ne dérobe qu'à demi la vue des objets; à travers l'azur le plus pur on appercevoit l'éclat et la scintillation des étoiles; elles me paroissoient plus grandes que dans

les pays que j'avois parcourus. Je ne suis pas surpris que les chaldéens aient été les premiers astronomes. Des bergers paisibles et oisifs devoient, dans le calme et le silence des belles nuits, attacher leurs regards sur cette voûte magnifique, suivre le cours des astres, observer leurs phases, et par degrés deviner leur théorie.

Je jouissois dans ce moment de la fraîcheur de l'air, de la vue et du bruit des flots qui se jouoient autour de mon bateau, du brillant spectacle des cieux, et de cette solitude touchante qui, enchaînant tous les sens, nous ramène dans notre cœur, et nous fait exister avec nous-mêmes. Je m'abandonnai à des réflexions, tantôt tristes, tantôt consolantes. « Qui à créé cette immensité d'étoiles, de soleils, de planètes ? — C'est un dieu. — Quel est-il ? — Je ne le comprends pas. — A-t-il créé la matière ? est-elle éternelle ? — Je n'en sais rien. Et l'homme, quel problême étonnant ! il souffre. — Pourquoi ? est-ce par sa faute ? — Non, sans doute ; il est né avec des passions, ses passions l'entraînent, le commandent. — Tout est-il bien ici bas ? — Non, puisque l'homme souffre et gémit. — Mais, dans ce moment, je suis heureux ; tout est donc bien : mais demain, les jours suivans, sais-je ce qui m'attend : d'ail-

leurs que de malheureux m'entourent! — Mais le malheur de l'homme est une suite de l'ordre, de l'impulsion donnée a l'univers! — Quoi! celui qui a pu créer tant de soleils, tant de mondes, n'a pu créer qu'un ouvrage imparfait, il n'a pu établir l'harmonie qu'à mes dépens? Je ne le crois pas. Nos vices, nos travers, notre orgueil sont la cause de nos souffrances. — Me suis-je donné ces vices, cet orgueil? ils naissent au fond de mon ame, comme les vipères, les reptiles naissent au sein des marais. L'existence est-elle un bien? Calculons. Les maux de l'enfance, les passions, les erreurs de la jeunesse, les infirmités, les douleurs de la caducité, les maladies, les soucis, les sollicitudes, les regrets, les alarmes qui nous suivent, nous assiégent dans tous les âges; et puis la mort, dont l'idée seule nous fait frémir. Tel est le cercle fatal que nous devons parcourir en entrant dans la vie. Cependant à travers ces jours tristes et nébuleux, brillent des momens de joye, des éclairs de plaisir, comme à travers les frimats, les nuages des hivers on voit briller par fois des rayons de lumière qui viennent consoler la nature affligée». Ces réflexions enveloppoient mon ame d'un voile sombre: heureusement un doux sommeil vint les terminer; du moins je fus

heureux en dormant, si c'est l'être, que de ne sentir ni peine, ni plaisir.

En entrant à Babylone nous fûmes frappés d'étonnement. Quel contraste de la chétive et triste Jérusalem avec cette reine des cités !

L'Euphrate la traverse, revêtu de quais magnifiques. Nous marchions sous des tentes de pourpre ; nous voyions auprès des fontaines, sous d'épais ombrages, des groupes d'hommes qui en respiroient la fraîcheur, et buvoient des liqueurs glacées.

Le repos, la table, les femmes, les spectacles publics occupent les loisirs des babyloniens, et sont leur unique affaire. Le sexe regarde la fidélité en amour comme un joug insupportable, comme une loi contre nature. Quant à leur habillement, ils portent d'abord une tunique de lin qui descend jusqu'aux talons ; pardessus une autre tunique de laine, et ils s'enveloppent d'un petit manteau blanc. Ils laissent croître leurs cheveux, se couvrent la tête d'une mitre, et se frottent tout le corps de parfums. Ils ont chacun un cachet et une canne à la main, sur laquelle est une pomme ou une rose, un lys, ou quelqu'autre figure; car il ne leur est pas permis de porter une canne sans ornement caractéristique. Les riches et les grands ont des habits tissus d'or, de pourpre

et de soie. Les femmes sur-tout étalent un luxe inoui : elles laissent flotter leurs cheveux, entrelacés de fleurs, de pierreries, et parfumés d'essences. On ne les voit jamais à pied dans les rues ; elles ne peuvent marcher que sur des tapis : dans leurs jardins, les allées sont couvertes du sable le plus fin. Les hommes même de distinction n'oseroient aller à pied.

J'examinois attentivement tous les passans : j'en voyois qui se baisoient, en se saluant, à la bouche, d'autres à la joue, et d'autres, enfin, qui se prosternoient devant un homme. Cette différence dans les cérémonies excita ma curiosité. Je sus bientôt que le baiser sur la bouche ne se donnoit qu'entre égaux ; celui sur la joue entre les personnes dont l'une avoit un rang au-dessus de l'autre ; et que la prosternation étoit due de l'inférieur au supérieur.

L'usage qui nous frappa le plus, c'est la foule de malades qu'on transportoit dans les places publiques : ils viennent consulter les passans, qui les examinent, et prescrivent des remèdes, chacun selon ses lumières ou ses préjugés. Phanor et moi fûmes appelés par plusieurs malades : j'ordonnai à l'un d'eux, qui étoit chargé d'humeurs, d'aller boire, pendant un mois, au point du jour, à pied, trois grands verres d'eau, à une fontaine qui étoit à cin-

quante stades de la ville. Je le revis quinze jours après, plein de santé, frais et vermeil : il me remercia beaucoup du conseil que je lui avois donné, attribuant à la vertu des eaux ce qu'il ne devoit qu'à l'exercice.

Nous nous informâmes de la raison de cet usage. On nous dit qu'à Babylone il n'existoit point de médecins en titre, et que chacun avoit le droit de guérir ou de tuer un malade selon son bon plaisir ; cependant ce peuple vit d'une aussi longue vie que les autres, et la plupart sans infirmités. Phanor, qui couroit la ville du soir au matin, fit bientôt connoissance avec un des premiers satrapes, dont le portrait peut donner quelque notion des mœurs des assyriens.

Il se nommoit Arsame : né avec de l'esprit, il jugeoit mal de tout ; entouré de maîtres dès son enfance, il ne savoit rien ; doué d'une figure charmante et d'un tempéramment robuste, à trente ans sa santé étoit délabrée, son visage flétri et sa tête chauve ; héritier d'une fortune immense, il étoit accablé de dettes ; jadis passionné pour les femmes, il ne les aimoit plus ; avide de plaisirs, il en étoit rassasié ; amateur du faste, le faste l'excédoit. La campagne étoit monotone ; la ville tumultueuse et fatiguante ; les talens dégénéroient : dans les ou-

vrages du jour, on ne trouvoit que des imitations sans esprit, des plagiats mal-adroits, des pensées rebattues; les spectacles étoient détestables, les hommes ennuyeux, les femmes sans graces, sans attraits. Cependant Arsame avoit cinq à six maîtresses, couroit tous les spectacles, surchargeoit son palais de vases et de tableaux, possédoit de superbes maisons de ville et de campagne; mais il jouissoit de tout cela avec la même indifférence, ou plutôt la même insensibilité dont la plupart des hommes jouissent, sous un beau ciel, de l'aspect du soleil.

Il nous pria à souper chez Azéma, l'une de ses maîtresses; car, nous dit-il, nous ne sommes pas dans cette ville aussi sauvages que dans le reste de l'Asie. Les femmes vivent au milieu de nous, soupent avec les étrangers. En entrant chez Azéma, il demanda si elle étoit seule. On répondit qu'elle étoit avec son maître de musique; il sourit à cette réponse, et nous dit: « Croiriez-vous que ce musicien, haut de quatre pieds, laid comme une chenille, est mon rival, et rival très-heureux? Leur manége, leurs petites ruses, m'amusent; je feins d'être leur dupe, pour n'avoir pas la peine de me plaindre, et de faire le jaloux ».

Azéma étoit une petite brune, d'une phisio-

nomie expressive et animée : ses yeux brilloient du feu de la volupté, et pétilloient d'esprit ; elle en avoit, mais elle le savoit, et en abusoit : elle parloit à tort, à travers des ouvrages de l'art et du génie : elle aimoit à conter, et contoit avec agrément, quoiqu'elle n'eût pas toujours le mot propre. Elle nous demanda si nous avions vu le temple de Bélus, la première divinité des assyriens. — « Oui, lui dis-je, nous avons admiré l'immensité de ses trésors, la statue colossale de Bélus, qui a quarante pieds de hauteur ; nous avons parcouru l'observatoire placé au milieu du temple. — J'ai ouï parler, dit Arsame, d'un Jupiter fameux, dans une ville de la Grèce ; voulez-vous nous en faire la description. — Il est à Olympie ; c'est l'ouvrage de Phidias, un de nos plus habiles statuaires. Sa hauteur est de soixante pieds ; et quoiqu'assis sur un trône, il touche presque au plancher. — De manière, dit Arsame, que s'il se levoit, il emporteroit la toiture. — Votre critique est juste. Phidias a placé au haut du trône, sur la tête du dieu, d'un côté les trois Grâces, et de l'autre les Heures, au nombre aussi de trois. Les Heures sont filles de Jupiter, et gardent les portes du ciel. Sur la base, au-dessous des pieds de Jupiter, on voit des lions dorés et le combat de Thésée contre les ama-

zones. Le piédestal qui soutient toute cette masse est enrichi de divers ornemens. Ce savant artiste y a gravé sur l'or, d'un côté, le Soleil conduisant son char; de l'autre, Jupiter et Junon. Auprès de Jupiter est une des Grâces; après vient Mercure, ensuite Vesta. Vénus paroît sortir du sein de la mer; elle est reçue par l'Amour, et couronnée par la déesse Pitho, déesse de la persuasion, qui ajoute au charme de la beauté. On voit aussi sur ce bas-relief, Apollon, Diane, Minerve et Hercule.

On assure que Phidias, après avoir mis la dernière main à son ouvrage, pria Jupiter de lui témoigner son approbation par quelque léger signe, et qu'aussi-tôt le pavé du temple fut frappé de la foudre. Le piédestal est entouré d'un cercle en marbre noir, avec un rebord, qui sert à contenir l'huile dont on arrose continuellement le pavé du temple, pour défendre l'ivoire de l'humidité. A Athènes, au contraire, on répand de l'eau dans le temple de Minerve, qui est dans un lieu fort sec et élevé, pour préserver l'ivoire de la sécheresse.

Ce Jupiter est un chef-d'œuvre et une des merveilles du monde; lorsqu'on le regarde, on est saisi, ému, comme si l'on voyoit le dieu lui-même. — « Je veux vous apprendre, dit Arsame, notre cosmogonie, la belle histoire

de ce Bélus, dieu des chaldéens. On prétend que plusieurs animaux monstrueux avoient pris naissance dans le cahos, et avoient obéi à une femme nommée *Omerca*, que le dieu Bélus avoit coupé cette femme en deux parties, dont il avoit créé le ciel et la terre, qu'ensuite tous ces animaux étoient morts; et que Bélus, après avoir formé le monde et d'autres animaux, s'étoit fait couper la tête. Alors les autres dieux détrempèrent la terre avec le sang de sa blessure; de-là vinrent les hommes doués d'intelligence, et ayant une portion de la divinité ». — Une chose qui vous étonnera, dit Azéma, c'est que ce dieu a été mon premier amant; il a eu ma virginité. Je répliquai galamment qu'un trésor si précieux étoit fait pour un dieu, et non pour un simple mortel. Mais, de grace, comment est fait votre dieu? quelle forme prend-il pour cueillir une si belle fleur? Notre Jupiter, pour de telles aubaines, s'est métamorphosé en taureau, en cigne, en aigle, en pluie d'or. — Notre Bélus, dit Azéma, est moins changeant; il prend tout uniment la figure d'un homme: toutes les nuits il honore une vierge de sa couche. Heureuse celle, disent les prêtres, qui obtient la préférence; elle attire sur elle et sur sa famille la rosée céleste et la protection de cette divinité. Ma mère

avoit vieilli dans ces préjugés : dès que j'eus les premiers avertissemens de ma puberté, elle courut au temple offrir mes prémices à ce dieu libertin. Trois vénérables m'examinèrent attentivement, puis allèrent se jeter aux pieds de la statue de Bélus, et vinrent ensuite nous annoncer que mon offrande étoit acceptée. Quel bonheur pour ma mère ! on lui dit de me ramener le troisième jour de la lune, dès que la nuit planeroit sur Babylone. L'heure venue, je pris mes habits de fête, j'ornai ma tête d'une couronne de fleurs, me parfumai d'essences, et me rendis au temple avec ma mère. Un prêtre nous reçut, et nous fit monter dans la chapelle. Ma mère me plaça sur un lit magnifique, et après quelques instructions, me laissa seule dans les ténèbres, palpitante de frayeur.

Demi-heure après son départ, la chambre fut inondée d'un parfum délicieux, qui annonçoit la présence de Bélus ; le plafond s'ouvrit : une clarté brillante frappa mes yeux. Bientôt mes rideaux se fermèrent d'eux-mêmes, et tout-à-coup la clarté disparut. J'entendis alors les pas du dieu : il s'approche, et entre dans mon lit. J'étois interdite et glacée. Hélas ! le pauvre dieu, comme il me tourmenta ! J'ai su depuis que c'étoit le doyen du collége qui avoit joué le rôle de Bélus (1).

Le lendemain ma mère vint me chercher, et me demanda avec empressement si j'avois été honorée de la visite de Bélus. Ma réponse la mit au comble de la joie ; elle me félicita de mon bonheur. Depuis cette aventure j'ai conservé une bien mauvaise idée des dieux en fait d'amour. Phanor lui dit que si les dieux ne devenoient pas hommes dans ses bras, du moins les hommes y deviendroient des dieux. Ce propos galant fit faire la grimace au petit être harmonique.

Après ce récit, on parla du culte du Soleil, du grand Oromaze, principe du bien ; et d'Arimane, cause et auteur des maux de la terre. Le premier est fils de la pure lumière, et l'autre des ténèbres. Voilà pourquoi, dit Arsame, nous adorons le soleil, la lune, les étoiles et le feu, comme une émanation d'Oromaze. Ces deux principes se combattent sans cesse ; de-là le mélange du bien et du mal. Nos sages en tirent la conséquence, que chaque homme a deux ames ; l'une bonne, émanée d'Oromaze ; l'autre mauvaise, qui vient nécessairement du mauvais principe. Quand la bonne ame est la plus forte, elle fait le bien ; lorsque l'autre triomphe, nos actions sont vicieuses. Ce système me paroît très-raisonnable ; car combien de fois ne sommes-nous pas agités par des

desirs contraires, l'un qui nous porte à une bonne action, l'autre qui nous entraîne vers le vice » ?

On nous apprit que la fête de Milyta, ou de Vénus, devoit bientôt se célébrer. Je demandai à Azéma quelques détails sur cette fête. « Elle est célébrée, nous dit-elle, dans un temple nommé *Socoth-Bonoth.* On n'y immole point de victimes ; le sang ne coule jamais sur l'autel : la déesse n'y respire que l'odeur de l'encens et des parfums ; elle est représentée sur un char conduit par les Amours, et tiré par des cignes ou des colombes ».

Arsame alors nous conta la manière dont se fesoient les mariages avant l'établissement de la fête de Milyta. On assembloit toutes les vierges dans un lieu public, les amateurs ou épouseurs les mettoient aux enchères. Il leur étoit permis de les examiner avec la plus scrupuleuse exactitude, et le crieur préposé les adjugeoit au plus offrant. Les plus belles passoient les premières, ensuite les autres, selon les degrés de leur beauté — « Cet usage, lui dis-je, étoit fort avantageux aux jolies personnes ; mais, que fesiez-vous des laides ? les envoyiez-vous dans quelque île déserte ? — Nous n'étions pas si barbares : on les marioit aussi. — Vous trouviez des acheteurs ? — Non ;

mais on leur donnoit une dot de l'argent qu'on retiroit de la vente des belles, et le peuple, ou les gens peu aisés les épousoient pour leur argent. Depuis l'institution de la fête de Milyta, cette coutume est abolie; mais on a imposé une nouvelle espece de tribut sur les femmes. Elles sont obligées d'aller une fois dans leur vie au temple de Milyta, pour s'abandonner aux étrangers; elles ne peuvent sans crime refuser leurs faveurs et l'argent qu'on leur offre, quelque modique que soit la somme, car elle appartient à la déesse. Après cette prostitution religieuse, elles sont obligées de passer le reste de leurs jours dans la plus scrupuleuse chasteté. — « Cette dernière loi, dit Phanor, gâte tout, et me paroît ce qu'il y à de plus difficile à observer dans ce dévouement pieux ». — « Vous vous trompez, reprit Arsame; demandez à Azéma qui a passé par cette épreuve, si l'observance de cette loi lui coûte beaucoup; elle n'y a pas dérogé une seule fois ». Le Thersite musicien voulut repousser cette ironie, et défendre l'honneur d'Azéma. — « Mon cher Orphée, lui répliqua Arsame, j'ose douter quelque fois de la vertu des femmes; mais je croirai imperturbablement à la vertu de celles qui auront pu vous resister. Mais, à propos de vertu, Azéma a un conte

favori dont il faut qu'elle regale nos convives : la scène s'est passée à la cour du roi Antiochus. Vous verrez que l'héroïsme de la vertu ne peut aller plus loin ». Azéma qui ne demandoit pas mieux que d'occuper la scène, et de se faire écouter, nous fit le recit suivant.

CHAPITRE II.

Histoire de Combabus.

COMBABUS sembloit né dans le temple du Gnide ou de l'Amour : beaucoup desprit, la figure la plus séduisante, un caractère heureux le rendoit cher au roi Antiochus et à toute sa cour. Il répondoit à l'amitié et aux bontés de son prince par un zèle et un attachement sans bornes.

Stratonice, épouse d'Antiochus, brillante de jeunesse et d'appas, ne pût voir ce favori sans le plus vif intéret : ses regards d'abord timides et doux, ensuite plus ardens, des soins empressés, ces expressions touchantes, ces mouvemens tendres et animés qui échappent à la passion, annoncèrent la sienne à son vainqueur. Il entendit ce langage ; mais fidèle à

son maître, et redoutant les dangers d'un tel engagement, il opposa le silence et le respect aux bontés de la reine. Cette resistance irrita sa flame : sommeil, repos, plaisirs, tout fuyoit Stratonice. Enfin elle crût trouver un moyen de triompher de l'indifférence de Combabus, et de l'enchaîner par la douce habitude de la voir : elle déclara au roi qu'elle vouloit aller bâtir un temple à Ephèse, pour acquiter un vœu qu'elle avoit fait en accouchant d'un fils, douce espérance du roi et de l'état. Antiochus donna son agrément, et Combabus fut nommé du voyage. Il démêla aisément les vues de la princesse, et pressentit le danger ; il en fut d'autant plus alarmé que son ame sensible s'ouvroit aux séductions de l'amour, et s'attachoit insensiblement à cette aimable reine. Pressé d'un coté par son devoir, par sa reconnoissance pour son roi, de l'autre séduit par l'espoir et l'enchantement d'un amour heureux, ses pensées, ses desirs, comme des vents oposés, fatiguoient et tourmentoient son ame. Enfin, après beaucoup d'incertitude, d'agitation, d'énergie et de foiblesse, la vertu triompha. Le reméde étoit violent, mais infaillible : un fer tranchant coupa la source où s'élabore la sève du plaisir. Il renferma sa dépouille dans une boîte cachetée, qu'il remit au

au roi, en le suppliant de la lui garder jusqu'à son retour. Cependant il part avec Stratonice; et ce qu'il avoit prevu, arriva. La vue continuelle de la reine, ses caresses timides, expressives tour-à-tour, ses appas voluptueux, tantôt demi-voilés, tantôt plus découverts, embrasèrent son imagination et ses sens. Stratonice lisant dans ses regards animés tout l'intérêt qu'elle inspiroit, crût son triomphe et son bonheur assurés. Elle donna une fête champêtre à sa petite cour; la table du festin fut dressée au milieu d'un bois, sous un ciel de verdure; les arbres étoient peuplés d'une foule de petits oiseaux attachés par des fils de soye assez longs pour leur permettre de voltiger sur les branches voisines: ils remplissoient l'air de leurs chants mélodieux. Plusieurs troupes de villageois et de villageoises, vêtus de blancs et couronnés de roses et de jasmins apportèrent des corbeilles de fruits et de fleurs, des gâteaux de miel. On avoit mêlé parmi eux des musiciens des deux sexes, qui chanterent des couplets analogues à leurs costume et à la fête. Les chants et le festin finirent par la danse: la gaîté, le rire, le plaisir animoient les danseurs. Stratonice se mêloit à leurs jeux; elle dansoit avec d'autant plus d'ardeur, que l'attente d'un plaisir plus vif et plus doux allumoit dans son

cœur le feu de la volupté. Le soir cinq-cens flambeaux remplacèrent le jour. C'étoit l'heure fortunée que Stratonice attendoit pour entraîner son amant dans un asyle mystérieux. Elle lui proposa d'aller jouir de la fraîcheur de la nuit dans les allées voisines. Combabus ne pût refuser. Arrivés sous un berceau, où l'obscurité et le silence invitoient à l'amour, elle dit que fatiguée de la danse elle avoit besoin de repos. Ils s'assirent sur l'herbe fraîche : leurs corps, leurs ames se touchoient. Stratonice, colorée comme un beau soleil couchant, par des soupirs, des mots entrecoupés, par des expressions, vives, tendres, et flatteuses, laissa éclater tout le feu de sa passion. Combabus très-embarrassé de sa contenance, répondoit par des soupirs. La reine, qui les interprétoit favorablement, en devint plus animée et plus pressante. Embrasée de volupté, elle hasarda quelques légères caresses. Quelle terrible situation pour Combabus ! Brûlé de desirs, en proie aux regrets, tour-à-tour il résiste, il cède ; il tombe enfin aux pieds de Stratonice, en s'écriant : « Arrêtez ; épargnez un malheureux qui va mourir de désespoir ! Vos bontés m'accablent : cessez, cessez le supplice d'un infortuné qui brûle pour vous de l'amour le plus tendre, et dont le bonheur est impossible » ! Il se tait à

ces mots ; et éperdu d'amour et de douleur, il inonde de larmes la main de son amante, qui, ne pouvant pénétrer une pareille énigme, le prie de s'expliquer un peu mieux. Combabus hésite ; tous deux gardent le silence ; la reine de dépit, l'autre de regret et de honte. Enfin, il ose déclarer la précaution cruelle qu'il avoit prise pour échapper à la seduction de son penchant, et ne pas offenser son roi et son ami. « Quel sacrifice ! Quelle précaution, s'écrioit Stranonice »! — « O reine adorable, mon cœur n'a jamais résisté à vos charmes : consumé de tous les feux de l'amour, j'aurois payé mon bonheur de mon sang, de ma vie ; mais l'acheter par un crime ! le payer de votre perte, qui eût été infaillible, non, je n'étois pas assez barbare, assez vil pour me rendre heureux à ce prix » ! Stratonice désespérée, attendrie, se laissa tomber dans ses bras, ses larmes couloient ; Combabus les essuya, et la pria de borner à la pure et tendre amitié un sentiment d'amour trop dangereux, et qui eût causé leur ruine réciproque. Revenue de son trouble, la reine lui jura l'amitié la plus tendre ; mais en jurant elle pleuroit encore.

Ces deux amans, réduits à la simple amitié, cherchèrent à se consoler de leur malheur par toutes les douceurs d'une liaison intime,

par de fréquens entretiens, charme et nœud de l'amitié et de l'amour même. Combabus, dont l'ame étoit éclairée par la philosophie, dont la conversation étoit pleine d'esprit, de raison, d'intérêt, fit passer la noblesse de ses sentimens dans l'ame de son amie ; il l'épura de ses desirs, et la remplit d'émotions si douces, si délicates, qu'elle comparoit l'amitié à un soleil tempéré, qui réchauffe, vivifie, couvre la terre de fleurs et de verdure ; et l'amour à un feu ardent, qui dessèche, et brûle les plantes jusqu'à la racine.

Cependant les courtisans toujours corrodés par l'envie, toujours les yeux ouverts sur le mérite et les succès d'autrui, s'apperçurent bientôt de la faveur distinguée de Combabus, et supposant tout ce qu'on peut supposer, ils aiguisèrent les traits de la calomnie, et disséminèrent le bruit que la couche royale étoit souillée. Ces bruits descendirent des courtisans au peuple, et du peuple montèrent aux oreilles du roi, qui, s'abandonnant à l'impétuosité de sa colère, fit arrêter, et traduire Combabus à sa cour. On l'enferma dans un cachot, et un tribunal instruisit son procès. Les juges partageant l'indignation du monarque, condamnèrent à mort son malheureux ami. Il écoute son arrêt avec tranquillité ;

déjà se fesoient les apprêts de son supplice, lorsqu'il fit supplier le roi de vouloir bien ouvrir la boîte qu'il lui avoit confiée avant son départ. Antiochus l'ouvrit; quel fût son étonnement, son admiration, quand il vit la preuve physique de l'innocence de son favori! Ce rare attachement, un si grand sacrifice fait à l'amitié, touchèrent l'ame généreuse de ce prince: il court à la prison, presse son ami dans ses bras, et le comble d'honneurs et de caresses. Ses délateurs furent punis, et il eut la permission de retourner auprès de Stratonice, occupée alors à l'édification de son temple, dans lequel elle fit placer en bronze la statue de son amant.

CHAPITRE III.

Azéma plaît à Phanor. Vie oiseuse des Babyloniens. Portrait d'Atossa. Aventure de Phanor.

CE récit amusant termina le souper. Arsame promit de nous conduire à la fête de Milyta, et nous invita à diner, pour le lendemain, à son paradis, avec une autre de ses maîtresses (*a*).

Quand nous fûmes seuls, Phanor me confia qu'il trouvoit Azéma charmante, délicieuse, qu'il étoit enchanté des agrémens de son esprit. — « N'est-il pas vrai qu'elle est au-dessus de la belle Théano d'Athènes, de la touchante Théophanie de Milet, de la superbe Aspasie de Sparte, et de la piquante Phocilide de Rhodes ? — Sans doute elle l'emporte autant qu'une belle qui est sous nos yeux, l'emporte sur son portrait, ou sur le simple souvenir de

(*a*) Paradis est le nom que les assyriens donnoient à leurs parcs ou jardins.

ses appas. — Mais vous avez deux rivaux. — Je ne les redoute pas. Arsame, quoique grand seigneur et puissant, n'est pas dangereux : c'est un être insouciant et apathique ; et quant au Thersite chantant, il est tenace et irascible ; mais un pareil rival doit être aisément culbuté ».

Nous passâmes la matinée du lendemain dans les rues de Babylone, au milieu des groupes d'hommes oisifs, qui, assis à l'ombre, mettent la suprême félicité dans le repos et l'inertie, exempts de cette activité inquiète qui agite les grecs ; sans ambition, sans desirs de vaine gloire, ne jetant aucun regard ni sur le passé, ni sur l'avenir; bornés à la jouissance du moment, ils arrivent sans vives secousses et sans danger au dernier sommeil. J'écoutois leur conversation : elle ne rouloit ordinairement que sur l'art de multiplier, et de prolonger les jouissances : vivre agréablement, sans s'occuper des affaires de ce monde, est toute leur étude et leur philosophie.

A l'heure du repas, Arsame vint nous chercher dans un char brillant, et nous volâmes à son paradis. Dans la route il nous parla de la jeune Atossa, avec qui il avoit passé une partie de la nuit, et que nous trouverions à dîner. « Elle est charmante : je crois l'aimer

plus qu'Azéma ; celle-ci a plus d'esprit, mais Atossa a plus de grace et de fraîcheur ; et avec les femmes je m'attache plus aux belles formes, au beau physique qu'aux qualités morales. Je ne les prends que pour mes plaisirs : je ne les vois qu'au lit ou à table ; par-tout ailleurs elles m'ennuient ».

Nous trouvâmes la belle Atossa couverte de pierreries et de fleurs, se promenant en chantant sous des ombrages frais : l'élégance de sa taille, l'éclat de sa jeunesse (elle n'avoit que trois lustres), sa grace touchante, son regard enchanteur, auroient mérité le pinceau d'Apelle ou de Zeuxis ; mais, sous cette jolie enveloppe, on trouvoit une ame froide et sans vie. Cette belle rioit toujours, chantoit beaucoup, parloit très-peu, ne pensoit à rien, s'occupoit sans cesse de sa figure, de ses pompons, de la parure, de la coiffure des autres femmes ; enfin, c'étoit un joli oiseau en cage, qui siffloit, mangeoit, buvoit et végétoit.

Nous dinâmes dans un sallon ovale, incrusté de coquillages, où étoit une Milyta ou Vénus toute nue, de grandeur naturelle, du plus bel albâtre, couchée sur un matelas de marbre noir. Je n'ai rien vu d'aussi voluptueux. La chère fut délicate et somptueuse, quoique nous ne fussions que quatre convives ; vingt

esclaves, superbement vêtus, nous servoient, attentifs au moindre signal. Arsame, pour soutenir et animer la conversation, nous parla religion, morale et philosophie. La religion étoit, selon lui, un frein pour le peuple, inutile aux satrapes, aux hommes qui ont de l'éducation et des principes. La morale, une mode locale, une loi de police adaptée aux circonstances et au climat. A Sparte on prête sa femme, ici on rit d'une infidélité, le sexe se prostitue dans le temple de Milyta ; ailleurs une femme est poignardée ou déshonorée sur le moindre soupçon. Les actions sont vertus ou crimes, selon les loix d'un pays. En Egypte c'est un grand forfait de tuer un chat, un ibis ; vers le fleuve Indus on révère la vache ; et qui lui donneroit la mort seroit puni comme sacrilége. En Europe les autels regorgent de sang, et on immole jusqu'à des victimes humaines. Quant à la philosophie, je l'aime, je m'en pique ; je suis de la secte de votre Epicure : je jouis de tous les plaisirs, de toutes les voluptés ; je bois à grands traits, dans la coupe de la vie, tout ce qui peut flatter, et enivrer mes sens : voilà la vraie philosophie, celle que j'ai adoptée dès l'âge de raison : ce n'est point celle de vos philosophes grecs, de vos Platon, de vos Zénon, de vos Xénocrate.— Ni même celle d'Epicure,

lui dis-je, que l'on interprète mal ; car il met la tempérance et la sobriété au nombre des vertus et même des plaisirs. — En ce cas je suis plus philosophe que lui, car je mets les privations sur le compte de la sottise humaine. — Epicure n'interdit pas les jouissances ; mais il veut qu'elles soient mesurées sur la foiblesse de nos organes ; et le véritable épicuréisme est de s'abstenir souvent pour mieux jouir. « Atossa s'écria qu'elle étoit philosophe aussi ; qu'elle aimoit le plaisir à la fureur ; qu'elle n'avoit ni préjugés, ni scrupules, ni d'autre étude que celle de multiplier ses jouissances ». Nous trouvâmes sa philosophie raisonnable et fort réfléchie. Alors, pour célébrer Atossa et le plaisir, on fit circuler de larges coupes de vin ; nous prîmes des chapeaux de fleurs, Arsame but à Sardanapale, ancien roi d'Assyrie, son héros, et me demanda si j'avois vu sa statue. — Oui, j'ai même lu son inscription, bien digne de ses mœurs : « *Mange, bois, divertis-toi, tout le reste n'est rien* ». — Par Bélus, il a raison, s'écria Arsame, qu'est la vie sans le plaisir ! — Mais, si l'image de ce roi ne m'a inspiré aucun intérêt, j'ai été pénétré d'admiration et de respect à la vue de celle de votre immortelle Sémiramis. J'ai cru voir une divinité. — Vous ne vous trompiez pas, nous l'ho-

norons comme telle. A son retour des Indes, ayant appris que Ninias son fils cabaloit pour la chasser du trône, elle en descendit volontairement, et se déroba à la vue des hommes, se flattant, d'après un oracle, de jouir des honneurs divins. En effet, les dieux l'ont métamorphosée en colombe, et c'est sous cette forme que nous l'adorons ».

Arsame abrégea le diner; il étoit pressé: il devoit se trouver à Babylone pour voir débuter une danseuse. Pour nous, quoique satisfaits de notre situation, nous fûmes obligés de le suivre. Mais je plaignois le philosophe Arsame, qui, à force de boire dans la coupe des voluptés, avoit blasé ses sens, et empoisonné ses plaisirs par l'insipidité et l'ennui.

Phanor, qui trouvoit la jeune Atossa charmante et bien supérieure à Azéma, avoit obtenu la permission d'aller la voir. Il me dit le matin que je pouvois sortir sans lui. Je revins assez tard, il n'étoit pas rentré; je l'attendis. La nuit approchoit, je commençois à m'alarmer. Enfin, il parut. « Que vous êtes cruel, lui dis-je, avec vos bonnes fortunes! J'étois déjà sur les épines : sans doute les charmes de la divine Atossa ont précipité les heures de votre journée? — Vous serez bien étonné quand vous saurez que je ne l'ai pas vue; j'ai

beaucoup mieux employé mon temps : vous allez voir. A peine étiez-vous sorti, je me parois, me parfumois, pour voler chez ma Milyta : deux femmes sont entrées dans ma chambre, l'une âgée, l'autre ornée de son printemps, grande, bien faite, et d'une figure modelée sur celle de l'amour. Mon cœur s'est épanoui : j'ai cru voir l'aimable Hébé descendue de l'olympe. Je la regardois avec ravissement, lorsque la plus âgée m'a demandé si je n'étois pas l'un des grecs arrivés depuis peu. — Oui ; à quoi puis-je vous être utile ? — Hélas ! m'a-t-elle répondu, en décomposant son visage, en poussant un long soupir, et se frottant les yeux pour essuyer des larmes qui n'y étoient pas, ma fille et moi sommes bien malheureuses, bien à plaindre ! — Quoi ! cette aimable enfant est votre fille ? — Oui ; c'est Ariaspe, la sœur cadette d'Azéma, que vous connoissez : cette fille ingrate, dénaturée, au milieu du luxe et de l'abondance, refuse du pain à sa sœur et à sa mère, et se ruine pour un petit vilain musicien qui la déshonore. Mais je vous laisse avec Ariaspe, qui vous contera notre embarras et notre misère. J'ai quelque affaire dans le voisinage, dès qu'elle sera terminée, je viendrai la reprendre ». Je compris que cette indigne mère m'amenoit une

victime, et me la prostituoit pour de l'argent. Seul avec Ariaspe, je lui ai pris la main ; je me suis apperçu qu'elle trembloit : tout-à-coup j'entends des soupirs, des sanglots, je vois couler des larmes. — « Qu'avez-vous, belle Ariaspe ? pourquoi ces pleurs, cette douleur amère » ? A ces mots elle tombe à mes pieds, en s'écriant : « J'implore votre pitié, votre générosité : les grecs ont l'ame noble et sensible, n'abusez pas de ma situation, de mon malheur. Je suis, il est vrai, la sœur d'Azéma, mais j'ai un autre cœur et d'autres principes. Ma mère et moi gémissons, en effet, dans la misère ; depuis long-temps elle me presse, me tourmente pour me faire consentir à un marché infâme ; elle veut m'abreuver d'opprobres. Hier elle me menaça de me livrer malgré moi, et d'introduire, dans la nuit, un homme dans ma chambre ; ensuite elle me parla de vous, me dit que vous étiez étranger, que vous partiez bientôt, que ma démarche seroit ignorée, comme si le crime n'existe plus dès qu'il n'y a plus de témoin ! Je ne sais ; tout-à-coup l'espoir est entré dans mon ame, j'ai feint de céder. J'ai tant ouï dire du bien de la nation grecque, que je me flatte encore, même ici, seule avec vous ». En me parlant ainsi, elle arrosoit mes mains de ses larmes.

Dans la douleur, qu'elle étoit belle et touchante ! — Vous ne vous trompez point dans la bonne opinion que vous avez des grecs : ils respectent la vertu, la beauté, et sur-tout le malheur. Expliquez-vous, qu'exigez-vous de moi ? — « Que vous accordiez quelque secours à ma mère, qui ne soit pas le prix de ma honte ». Je lui demandai si elle n'avoit pas quelque attachement secret, si elle ne voudroit pas se marier. « Elle m'avoua qu'elle aimoit, et qu'elle étoit aimée du jeune Mesabatés, fils d'un marchand ; mais je suis pauvre, et son père s'oppose à notre union ». — Combien faudroit-il pour avoir son consentement ? — « Je ne sais ; il est fort intéressé. — Cent dariques (*a*) pourroient-elles le fléchir ? — Oui, je le crois. — Eh bien je les donne avec plaisir, pour contribuer à votre bonheur et récompenser votre sagesse ». Elle n'osoit m'en croire ; elle n'avoit connu que des cœurs si arides, si abjects, qu'elle ne soupçonnoit pas l'existence d'une seule vertu. Sa

---

(*a*) La darique est évaluée à environ vingt-cinq schellings d'Angleterre. Il y avoit des dariques et des demi-dariques : elles étoient marquées d'un archer ou tireur d'arc.

reconnoissance a été si vive, si tendre; on voyoit sur sa physionomie un expression si touchante, une sérénité si douce, que mon ame s'est pénétrée de la joie la plus pure; je n'ai jamais senti aussi vivement le plaisir d'une bonne action; et quoique cette jeune personne soit douée des attraits les plus séduisans, qui d'abord, je l'avouerai, m'avoient un peu tenté, j'ai joui de plus de volupté, de délices en l'obligeant, que je n'en aurois trouvé dans sa possession.

Lorsque sa mère est rentrée, je lui ai fait part des vœux de sa fille; je lui ai représenté l'indécence et la cruauté de sa conduite, le respect qu'elle devoit à la vertu et à l'innocence d'une enfant si aimable. Je l'ai fait rougir; elle s'est excusée sur son indigence, sur la nécessité de vivre. Je lui ai donné quelque argent. Je me suis rendu aussi-tôt chez le père du jeune Mesabatés : cent dariques ont brillé à ses yeux, et applani toutes les difficultés. Le mariage arrêté, nous avons été tous ensemble chez Ariaspe, où j'ai joui des remercîmens, des transports et du bonheur de ces heureux amans. Cette affaire m'a occupé toute la journée; mais je ne la troquerois pas contre la plus brillante de ma vie et les faveurs de la belle Atossa. Ma bourse est plus légère,

mais mon cœur est rempli». Je félicitai Phanor du bien qu'il avoit fait, et de la joie qu'il en ressentoit.

CHAPITRE IV.

Fête de Milyta.

NOUS voyions souvent Arsame; mais il étoit si pressé, si affairé, avoit tant de rendez-vous, qu'il ne pouvoit nous donner que des momens. La veille de la fête de Milyta (c'est le nom que les assyriens donnent à Vénus), il nous avertit qu'il viendroit nous prendre de grand matin pour nous mener au temple: c'est un carré régulier de deux stades. On voit au milieu une tour massive, qui a un stade, tant en longueur qu'en largeur, sur laquelle huit autres tours sont élevées. On a pratiqué au dehors des degrés en lignes spirales. Dans la dernière tour est une grande chapelle sans statues, mais ornée d'une table d'or et d'un lit magnifique; elle ne s'ouvre que pour le dieu Bélus, qui y passe la nuit avec la jeune vierge qu'il daigne favoriser. On voit au bas une autre chapelle, qui contient une statue d'or,

d'or, représentant Jupiter assis, une table, un trône et un marche-pied du même métal.

Nous trouvâmes l'enceinte du temple remplie de femmes charmantes : les plus distinguées, qui ne vouloient point se livrer au premier venu, superbement parées, entourées de leurs domestiques, se tenoient dans leur char sous des voûtes ; les autres, ayant une couronne de ficelles autour de la tête, étoient assises sur une pièce de terre. Les unes arrivoient, les autres partoient. Il y avoit des allées, séparées par des cordes tendues, où les étrangers vont choisir la beauté qui leur plaît. Une femme ne peut plus sortir du temple, qu'elle n'ait payé son tribut à Milyta. Cette loi est très-rigoureuse pour les laides, qui souvent attendent leur tour trois ou quatre ans.

Lorsque l'étranger a choisi une de ces beautés, il lui offre son argent, qu'elle est obligée de recevoir, en lui disant : « J'invoque la déesse Milyta ».

Je parcourois, avec Phanor et Arsame, ces allées où sembloient respirer l'amour et la volupté. Phanor étoit dans une extase délicieuse : ses yeux s'égaroient, erroient de l'une à l'autre ; il trouvoit toutes les femmes charmantes, toutes allumoient ses desirs. Dans cet

enchantement, irrésolu dans son choix, il auroit voulu cueillir toutes les fleurs de ce riant parterre. Arsame, au contraire, regardoit toutes ces belles avec dédain, ne voyoit que leurs défauts; l'une étoit trop maigre, l'autre trop chargée d'embonpoint ; celle-là étoit brouillée avec les graces ; sa voisine étoit d'une taille gigantesque ; celle d'après un arbre nain ; cette autre avoit le regard luxurieux, et cette Agnès jouoit la pudeur. La plupart étoient des fleurs d'automne, sans éclat et sans fraîcheur ; et depuis quinze ans qu'il venoit à cette fête, nulle n'avoit été si dégarnie de beautés. Il se rappeloit encore, que la première fois il y avoit trouvé cent femmes plus belles que la plus brillante de ce jour : mais Phanor et moi, qui débutions dans cette arène, et qui n'avions pas encore les sens flétris par l'excès des jouissances, nous leur rendions plus de justice, et les trouvions, pour la plupart, dignes de notre encens et des plus tendres sacrifices.

Phanor s'éclipsa avec une petite brune enjouée et piquante. Je préférai une blonde de vingt ans, d'un teint de lys et de roses, et dont les yeux étoient chargés d'une douce langueur. Je l'abordai, mon tribut à la main, en lui disant : *J'invoque la déesse Milyta*

Aussi-tôt elle se leva, et me suivit. Je dois convenir que sa dévotion n'étoit pas feinte, et qu'elle se résigna avec une véritable ferveur. En me quittant, elle alla jeter mon offrande dans un bassin que tenoit un prêtre à la porte du temple.

Je rejoignis Arsame et Phanor : le premier avoit possédé, sans plaisir, une femme très-belle, mais sans graces et sans vivacité ; Phanor auroit voulu que la fête recommençât le lendemain.

CHAPITRE V.

Lettre de Lasthénie, contenant diverses anecdotes.

JE trouvai, en rentrant chez moi, une lettre de ma chère Lasthénie, qui me combla de joie : depuis long-temps je n'avois eu de ses nouvelles.

Joie et prospérité.

« Le soleil, mon cher Antenor, a parcouru ses douze demeures depuis qu'aucune de vos lettres n'est venu me consoler dans ma retraite : vous m'aviez promis plus d'exactitude. Les sybarites prient à dîner un an à l'avance, pour avoir le temps de chercher les mets les plus exquis et les plus rares ; me feriez-vous attendre si long-temps vos lettres pour me faire meilleure chère, et les remplir de plus de faits et de relations ? J'aime beaucoup vos récits, vous contez agréablement ; votre style se forme tous les jours ; vous voyez en observateur : mais, n'eussiez-vous à me parler que

de vous-même, vos lettres n'en seroient pas moins intéressantes pour moi.

Athènes est toujours le tableau du mouvement; c'est un théâtre où l'on joue des scènes, tantôt graves, tantôt comiques, tantôt tristes, souvent ridicules et risibles.

« Ce monde-ci est un œuvre comique,
Où chacun fait cent rôles différens... ».

Deux catastrophes singulières occupent aujourd'hui les loisirs et la loquacité de cette ville : portique, lycée, académie, les places, les soupers, les boutiques, dissertent, discutent, raisonnent là-dessus à perte de vue, et par fois à perte de raison. Il s'agit de la mort de deux hommes de caractères et de mœurs bien opposés; l'un est le fameux Diogène, qui est allé amuser les morts de ses sarcasmes et de son cynisme, à qui une originalité bisarre, une philosophie absurde ont donné une célébrité éclatante; l'autre est Théramène, dont l'ame contraste avec celle du cynique, comme l'habitant léger des airs contraste avec l'animal immonde qui se traîne dans la fange. C'est un homme d'un esprit vif, facile et aimable, poëte léger et anacréontique, mêlant beaucoup de philosophie et d'érudition à une douce incurie, à une vive

propension au plaisir ; n'ayant jamais voulu accepter aucun emploi, disant que les hommes ne valent pas la peine que l'on s'occupe d'eux ; qu'il faut vivre pour soi ; qu'il ne troqueroit pas un jour de plaisir contre dix siècles de gloire : d'ailleurs, généreux, désintéressé, bienfesant et plein d'humanité ; regardant la vie comme un moment de réveil entre deux sommeils, et ayant pour principe qu'il faut tâcher de rêver agréablement pendant ce sommeil fugitif. Il est l'auteur de cette scholie charmante et très-philosophique.

Si l'or prolongeoit la vie,
Je n'aurois pas d'autre envie
Que d'amasser bien de l'or.
La mort me rendant visite,
Je la renverrois bien vîte
En lui donnant mon trésor.
Mais si la parque sévère
Ne le permet pas ainsi,
L'or n'est plus nécessaire :
L'amour et la bonne chère
Partagent mon souci.

Par un hasard singulier, ces deux hommes d'esprit et d'humeur si différens, sont morts le même jour ; l'un vieux et décrépit, l'autre au milieu de sa course. Diogène s'est expédié lui-même : tourmenté de la fièvre depuis quel-

ques jours, fatigué d'une existence solitaire et triste, après avoir éloigné un ami qui le soignoit, il a retenu sa respiration ; et son ami, à son retour, l'a trouvé délogé de ce monde.

Théramène est descendu chez Pluton par une autre route. Il étoit malheureusement complice d'Alcibiade, dans ce fameux souper, où dix à douze libertins, chauds de vin et de gaîté, allèrent mutiler les statues d'Hermès (Mercure); quel scandale pour un peuple superstitieux ! Il crie à l'impiété, à l'irréligion, demande le châtiment des coupables. Alcibiade se refugia sur sa flotte, tous ses complices prirent la fuite, ou se cachèrent. Théramène disparut aussi ; mais, trop épris de ses maîtresses, de son repos, des délices d'Athènes, et croyant l'orage dissipé, il a osé reparoître. On l'arrête aussi-tôt, on le met en prison. Les prêtres, les sophistes ameutés, persuadent au conseil des cinq-cens qu'il est un impie, qu'il ne croit ni à Mercure, ni aux autres dieux ; il est condamné à boire la cigue (*a*). Sa mort a été aussi tranquille, aussi courageuse et plus gaie que celle de Socrate. Il a commandé un grand souper, où il a ap-

(*a*) On mêloit la cigue avec de l'opium.

pelé ses amis et sa maîtresse : la bonne chère, le vin, la gaîté ont changé ce dernier repas en festin de noces. Théramène, couronné de fleurs, s'abreuvant d'un vin excellent, couché auprès de sa maîtresse, parloit de sa fin prochaine, comme d'un voyage agréable qu'il alloit faire chez les morts, ou comme s'il y descendoit, ainsi que Pirithoüs, pour enlever Proserpine.

Il avoit commencé à chanter des couplets composés dans sa prison, lorsque l'empoisonneur public apporta le breuvage fatal. Tous les convives pâlirent à cet aspect : l'intrépide Théramène se lève, prend la coupe, et finit sa scholie, boit la cigue, et dit en riant : « Je bois au beau Crytias ». (C'est celui qui l'a fait périr). Il a donné ensuite le reste de la coupe à l'esclave, pour la lui porter, de même que dans un repas on la remet à son voisin. Ainsi cet homme admirable jouoit avec la mort qu'il recéloit dans son sein. Il semble avoir prophétisé celle de son ennemi, qui ne lui a survécu que trois mois.

Dès que l'esclave fût sorti, Théramène congédia, et embrassa ses amis, en leur disant : *au revoir*. Resté avec sa maîtresse, il se couche dans ses bras, jouit de ses dernières caresses, et s'endort tranquillement sur son

sein d'un sommeil éternel. Cette dernière scène de sa vie s'est passée sans faste, sans affectation, sans morgue philosophique.

Je vous envoie sa dernière scholie : elle a couru dans Athènes ; c'étoit le chant du cygne mourant, comme disent les poëtes, car je ne crois pas que les cygnes chantent. Quoique le roi Cycnus, changé en cygne après sa mort, par Apollon, fut un grand musicien.

ADIEU, doux charmes de la vie,
Plaisirs et jeux que tant j'aimois ;
Et vous, amours, douce folie,
Las, je vous quitte pour jamais !

BUVONS : que chacun s'évertue !
Qu'ici Bacchus fasse la loi !
A toi, Pluton, je te salue :
Ce soir je veux boire avec toi.

ET toi, dont le cœur est si tendre,
Les traits si doux et si flatteurs ;
Naïs, tu viendras sur ma cendre,
En voiles noirs, verser des pleurs.

BUVONS : à toi, ma chère amie ;
Crois-moi, prends un amant nouveau :
Aimer un mort, quelle manie !
Fait-on l'amour dans un tombeau ?

QUOI donc, mourir au plus bel age ?
Si jeune abjurer les amours ?
Eh bien ! qu'importe à ce passage
De compter plus ou moins de jours !

BUVONS : à vous, l'aréopage,
Prêtres benins, cœurs sans détour ;
Vous m'envoyez au noir rivage,
Demain vous aurez votre tour.

QUE sur ma tombe solitaire,
Où pour jamais je vais dormir,
On écrive en beau caractère :
« Il savoit vivre, il sut mourir » !

BUVONS : Bacchus, remplis mon verre ;
Vénus, seconde mes efforts :
Couronné de mirthe et de lierre,
Je veux descendre chez les morts.

J'oubliois un bon mot de Diogène : ses amis lui ont demandé ou il vouloit être enterré. — « Dans le premier champ. — Mais vous serez exposé aux oiseaux de proie, aux bêtes féroces. — Eh bien, mettez un bâton auprès de moi, je les chasserai. — Comment le pourriez-vous, ne sentant plus rien ? — Et que m'importe donc que les bêtes me devorent si je ne sens rien » !

On demande aujourd'hui lequel de ces deux hommes a déployé à sa mort plus de fermeté et de philosophie. Je prétends que c'est Theramène. Envain l'on m'objecte que sa mort est forcée, que Diogène s'est détruit volontairement. — D'accord ; mais il terminoit une vie

triste et pénible, il étoit chargé d'ans et d'infirmités. L'autre, au contraire, jouissoit d'une pleine santé, de la vigueur de l'âge, des délices de la vie, et cependant il voit la mort avec la même indifférence que la fin d'un repas dont il sortiroit rassasié.

Nous disputons encore dans nos soupers semi-philosopiques sur le trait le plus saillant du caractère moral de ces deux individus. L'un se revêt de haillons, dompte la nature, affecte des mœurs bisarres, un cynisme impudent pour faire parler de lui, occuper la renommée; l'autre, indifférent à l'opinion des hommes, à leurs honneurs, rejette tous les fardeaux de la société : mariage, emplois, affaires, n'existent que pour lui et le plaisir; entre ces deux extrêmes lequel mérite le plus notre censure? Ceux qui plaident pour Diogène prétendent que cette ardeur de gloire, ce besoin factice de célébrité est le germe fécond des vertus et des talens. « Eteignez, disent-ils, cette soif d'un grand nom, tout change; la société est sans ressort : l'homme isolé ne vit que pour soi, l'instant qui s'écoule périt à jamais sans utilité pour l'avenir. Les hommes épris de la gloire marchent à la tête du genre humain pour embellir la terre, et la remplir des merveilles du genie et de l'art; au lieu

que l'insouciance et l'égoïsme de Théramène le rendent nul à la chose publique ». — Nul ? je n'en conviens pas. Les agrémens de son esprit, son atticisme, l'élégance de ses mœurs suppléent l'absence de ses vertus politiques, et repandent dans le monde ce ton de bonne compagnie, cette aménité qui tempérant l'amour-propre et la férocité des hommes, font d'un être rustique et dur, un être compatissant et sociable. De plus, il est peut-être plus difficile de boire, et chanter comme Théramène, que de philosopher comme Diogène, et peut-être comme Platon lui-même. Vous criez au paradoxe ? doucement, ne vous emportez pas, et écoutez. Pourquoi donne-t-on à Anacréon l'épithète de sage, lui qui à passé sa vie dans le sein de la paresse et des plaisirs ? C'est que pour vivre comme lui, il faut avoir purgé son ame des passions immodérées, lui avoir donné une trempe qui lui fasse braver les orages et les peines de la vie ; il faut s'être élevé au-dessus de l'ambition et de l'avarice ; voila ce que je crois plus difficile que de composer de beaux traités de morale ou de rhétorique.

Mais le long raisonner ennuie : parlons un peu de votre dernière lettre, dont un article mérite que je vous gronde. Après m'avoir dit des injures, et avoir calomnié mes intentions

sur les conseils que je vous donne de continuer vos voyages, et de ne revenir que dans deux ans, vous finissez par un trait d'éloge sur ma prétendue beauté. Me croyez-vous de l'humeur de cette reine de Syrie qui avoit mécontenté un peintre? Celui-ci pour se venger la peignit dans les bras d'un soldat, exposa le tableau, et prit la fuite. Toute la cour indignée vouloit qu'on brulât le tableau; mais comme cette reine y étoit peinte sous une figure céleste, malgré l'indécence de l'attitude et l'outrage fait à sa vertu, elle s'opposa à ce brûlement, rappela le peintre, et lui pardonna. A son exemple je vous pardonne aussi vos injures, non en faveur de vos louanges, mais à cause du desir que vous montrez de me revoir. Cependant voyagez, instruisez-vous. Les voyages sont comme les livres, inutiles à ceux qui lisent sans goût, sans réflexions, et pour tuer le temps, comme ils disent; au contraire très-profitables aux personnes qui lisent attentivement, avec le desir de s'instruire. Voulez-vous que je vous régale d'une petite historiette toute neuve? Le héros de la scène est le poëte Lacon, ce nourrisson des Muses, si verbeux, si froid, si fécond, si content de lui, si peu des autres, si imitateur, si peu imité, si passionné de lire ses ouvrages, si craint d'être entendu; enfin, ce

grand homme a enfanté un poëme sur l'enlèvement de Proserpine: c'est une production de dix à douze mille vers. Ce père tendre a couru de porte en porte pour les lire; chacun s'est caché, a reculé devant l'énorme fatras. Les barbares! Le dépit, le chagrin, l'ont jeté dans la mélancolie, il dépérissoit. Pour sa guérison, il s'est adressé à l'esculape Eudamippe, qui, connoissant sa manie, a soupçonné la cause de son mal. Il lui a demandé s'il n'avoit pas fait quelque ouvrage qu'il n'eût encore récité à personne. — « Hélas! oui, répond tristement le malheureux Lacon : j'ai un poëme fini, et personne ne le connoît. — Eh bien, faites-moi l'amitié de me le lire; je suis prêt à vous écouter ». L'ame de Lacon s'épanouit à ces douces paroles, comme un oiseau mouillé de la pluie s'épanouit au premier rayon du soleil qui reparoît; une joie modeste brille sur son visage : il prend son manuscrit, et débite ses vers d'une voix pleine et sonore. Le médecin, l'air satisfait, l'oreille attentive, écoute jusqu'à la fin, approuve l'ouvrage, et ajoute : « Une seule lecture ne me suffit pas pour bien juger; demain voulez-vous bien la recommencer»? Quelle proposition flatteuse! Lacon en auroit promis dix : depuis huit jours il ne mangeoit plus, son appétit se réveilla. Le len-

demain, seconde lecture. Eudamippe écoute encore plus attentivement, et lui demande ensuite des nouvelles de sa santé. — Je suis beaucoup mieux ; je sens diminuer ces affections vaporeuses qui me tourmentoient. — En ce cas-là je reviendrai demain pour vous entendre une troisième fois. L'heureux Lacon s'enivroit de joie. Sans doute son poëme étoit un chef-d'œuvre, puisqu'on l'écoutoit avec tant de plaisir et d'intérêt. Le troisième jour Eudamippe fut étonné du bon état de son malade : ses yeux ternes, enfoncés, pétilloient du feu de la joie ; son visage pâle, abattu, brilloit du coloris de la santé. Il lui en fit compliment ; et après la troisième lecture il lui dit : « Voilà une bonne purgation ; vous devez être content, et bien soulagé. Tenez-vous-en là. J'ai d'autres malades à voir dont la cure est plus difficile que la vôtre ».

Cette petite aventure qu'Eudamippe a répandue, a tellement diverti nos agréables et nos beaux esprits, que le fortuné Lacon est invité de toute part, lui et son poëme. On le berne, on s'amuse, on l'accable d'éloges. L'amour-propre du poëte ne voit que son triomphe : il s'enfle, il jouit. Miltiade n'étoit pas plus heureux le jour de la victoire de Marathon, ou Sophocle lorsque son OEdipe

remporta le prix aux jeux olympiques (*a*) ; tant il est vrai que le héros, l'homme de génie et l'homme simple et borné ont une égale portion de bonheur.

J'ai quitté depuis quelques jours ma solitude champêtre ; j'habite la ville. Il en est du monde comme des breuvages amers que l'on prend de temps en temps pour se fortifier l'estomac et aiguiser l'appétit.

Adieu, mon cher ami : autant que vous pourrez, menez douce vie ; mais faites toujours infuser un grain de raison dans le calice du plaisir ; il l'embellit, le prolonge, et empêche l'ivresse. Je ne sais si cette lettre vous parviendra ; je vous l'envoie par un nommé Bacchis, qui va parcourir les villes d'Ionie, et qui se charge de vous trouver.

Portez-vous bien, soyez heureux ».

Cette lettre me remplit de tristesse et de joie ; mon imagination réveillée me transportoit au temps de mon bonheur, et renouvelloit la douleur de ma perte.

(*a*) Cependant il en mourut de joie, quoiqu'âgé de quatre-vingt cinq ans.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VI.

Fête d'Arsame dans son paradis. Sa mort. Des mariages du roi. Départ des deux amis.

ARSAME, pour nous rendre le séjour de Babylone plus agréable, nous promenoit de fête en fête, de plaisirs en plaisirs; mais il ne nous donnoit que des momens pour les goûter. Quant à lui, il ne jouissoit de rien: le mouvement, la diversité, étoient sa seule ressource contre l'ennui. Il nous pria à une superbe fête dans son beau paradis, situé au bord de l'Euphrate. Il prit huit jours pour la préparer: il vouloit réunir toutes les voluptés, tout ce qui peut flatter les sens et l'imagination. Il fit élever la salle du festin sur le bord du fleuve, au milieu d'une vaste prairie émaillée de fleurs; il la décora de tous les ornemens du luxe asiatique. Nous étions sous des voiles de pourpre, soutenus par des colonnes dorées; les buffets, la table étoient couverts de vases d'or et d'argent. Nous marchions sur des tapis magnifiques; des guirlandes de roses, de mirthe et de cent

fleurs diverses étoient suspendues autour de la salle. Nous étions cinquante convives, dont vingt-cinq femmes charmantes, toutes brillantes de jeunesse. Leur sein n'étoit voilé que par des fleurs ; des couronnes de mirthe et de roses, entremêlées de diamans, ornoient leurs têtes ; leurs cheveux flottans descendoient jusqu'à la ceinture. Chacun de nous fut placé à table entre deux de ces syrènes. De jeunes esclaves, vêtues très-galamment, nous entouroient et servoient d'échansons. Un nombreux orchestre jouoit des airs, tantôt gais, tantôt tendres et voluptueux, et accompagnoit la voix mélodieuse de plusieurs chanteuses. Nous fûmes servis à sept services, avec une profusion énorme. Les vins de Lesbos, de Scio, de Smyrne, de toute l'Ionie, couloient à grands flots. Vers le milieu du festin, au lever de l'étoile de Vénus, on quitta la table pour aller se promener, en troupes ou séparément, sur les rives fleuries de l'Euphrate, où un vent frais, l'éclat mobile de la lune qui argentoit les eaux, la pureté de la nuit, portoient dans les sens une volupté nouvelle. Pendant notre absence, on illumina la salle par un vaste lustre de cristal qui représentoit le soleil, dont les rayons réfléchis par quantité de plaques d'argent, répandoient une lumière aussi écla-

tante que celle du jour. Une musique guerrière nous rappela au festin, qui finit par des danses; et au point du jour, quand l'aurore déploya son rideau de pourpre, nous nous promenâmes sur le fleuve dans des bateaux ornés de dorure, couverts de riches tapis et de coussins doux et moelleux. Ce fut ainsi que se termina une fête aussi somptueuse qu'agréable. Arsame n'avoit rien oublié pour réunir, comme dans un foyer, toutes les délices, toutes les voluptés. Il en fit les honneurs avec cette facilité, ces agrémens, ce tact des convenances que donnent un grand usage du monde. Il paroissoit jouir de nos plaisirs et des siens; et je ne doutai point que cette ame blasée n'eût été ranimée par les aiguillons de la volupté.

Rentrés chez nous, Phanor ne cessa de me vanter les jouissances, les richesses, le bonheur de ce fastueux satrape. Je lui répondis par ces deux vers.

« Nos plaisirs sur la terre, ami, sont peu de chose,
Et combien peu de temps nous avons ces plaisirs ».

Nous étions couchés, nous dormions profondément, lorsque nous fûmes éveillés par un billet d'Arsame, conçu en ces termes : « Bon » jour, mes amis; je suis las de mon existence:

je vais voir si l'autre monde est plus gai. Mes affaires sont très-dérangées ; ma famille veut me marier pour les rétablir. J'ai hésité quelque temps entre le mariage et la mort : j'ai préféré ce dernier parti comme le plus sûr. Je vous ai donné hier une fête pour achever ma fortune, vous faire mes derniers adieux, et m'abreuver de plaisir jusqu'à la satiété. Ce plaisir que j'ai tant aimé, tant poursuivi, n'est qu'un être idéal : c'est l'image de votre Ixion qui embrasse une nue croyant embrasser une déesse. Il est toujours suivi du dégoût et de l'ennui. Je viens de faire couler du poison dans mes veines. Si vous en avez le courage, imitez - moi. La vie est un sot présent. Adieu pour jamais ».

Nous courûmes aussi-tôt à son palais : nous le trouvâmes étendu sur son lit, déjà pâle et livide. Il nous regarda d'un œil fixe, en nous disant : « Vous venez donc apprendre à mourir »? — Nous venons vous arracher à votre désespoir et à la mort. — Il est trop tard ; le poison fermente dans mes veines. D'ailleurs, je déteste la vie ; son fardeau m'a toujours accablé. L'ennui ou l'ardeur des jouissances m'ont jeté, dès mon adolescence, dans tous les excès. Mon opulence, mon rang, mon oisiveté m'ont applani la route des plaisirs. Ils

ont bientôt usé mon ame et mes sens. Hier vous crûtes voir sur mon front un rayon de gaîté : que j'étois loin d'en ressentir ! Par honnêteté je dissimulai mon ennui. Ce terrible ennemi de l'homme m'a toujours poursuivi comme sa proie. J'ai souffert pendant trente ans le chaud, le froid, les soucis, la douleur, cent maux nés de la société ou de mon imagination, de nos besoins réels ou factices.

« Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie ».

Ce monde, sans doute, est livré au mauvais principe. J'ai réfléchi, hésité long-temps ; mais ma résolution est inébranlable. Laissez-moi mourir tranquille ; c'est tout ce que j'exige de vous ». Il cessa de parler. Bientôt la chambre fut remplie de monde. Il promenoit ses yeux égarés sur les spectateurs. Il eut des douleurs d'entrailles. « Ah ! s'écria-t-il, c'est tout ce que je craignois » ! Un vaste silence régnoit autour de lui. Un moment avant d'expirer, il maudit Bélus et Arimane.

Nous nous échappâmes aussi-tôt de ce triste palais. — « Eh bien ! dis-je à Phanor, voilà ce satrape puissant et envié, ce grand de la terre, comblé des faveurs de la fortune, qui étoit cependant le plus malheureux des hommes ! Félicitons-nous de notre médiocrité ; elle est le

soutien de la vertu. L'excès de la prospérité énerve l'ame, l'épuise, ouvre la porte à tous les vices, et ferme celle du bonheur ». Nous résolûmes dès ce jour de partir de Babylone : mais en quittant cette ville, je rapporterai encore quelques traits relatifs aux usages et aux mœurs de ses habitans.

Les persans ont des supplices plus atroces que ceux des Procruste et des Phalaris. Je fus un jour témoin, avec horreur, des tourmens inouis d'un malheureux condamné au supplice des auges. En voici les apprêts. On creuse deux auges de la grandeur de l'homme, depuis le cou jusqu'à la cheville du pied, de manière qu'elles puissent s'emboîter ensemble; on enferme le criminel dans ces deux auges, de sorte que tout le corps est bien enveloppé, excepté la tête et les pieds. En cet état on lui donne à manger, et s'il refuse, on l'y force en lui enfonçant des aiguilles dans les yeux. Lorsqu'il a mangé, on lui fait boire du miel délayé dans du lait; on lui en frotte aussi le visage, et on le tourne au soleil, afin qu'il l'ait toujours dans les yeux, et que les mouches, attirées par ce lait et ce miel, lui couvrent le visage. Comme ce malheureux remplissoit l'auge de ses secrétions, la pourriture et la corruption engendroient quantité de vers qui le dé-

voroient vivant. Après sa mort, on trouva sa chair toute rongée. Cet infortuné avoit vécu pendant dix-sept jours dans ces tourmens affreux.

On écrase la tête des empoisonneurs sur une pierre, jusqu'à ce qu'il n'en reste aucun vestige.

Les perses célèbrent avec pompe le jour de leur naissance. Ce jour-là, les riches se font servir un cheval, un chameau, un âne et un bœuf rôtis. Ils sont curieux des usages étrangers : ils ont emprunté des grecs l'amour des garçons. Ils peuvent avoir plusieurs femmes et des concubines à volonté. Il y a une loi très-louable qui ne permet à personne, pas même au roi, de faire mourir un homme pour le premier crime : aucun particulier ne peut même punir trop cruellement un esclave pour une première faute.

Ils ne trouvent rien de si honteux que de mentir, et après le mensonge, de contracter des dettes, parce que, disent-ils, celui qui a des dettes, ment nécessairement.

Il me souvient qu'un jour étant sur les bords de l'Euphrate avec Phanor, il s'avisa de cracher, et de s'y laver les mains. Nous fûmes aussitôt environnés d'une douzaine de femmes, qui, furieuses comme des bacchantes, vouloient nous traduire en prison. Heureusement un ami

d'Arsame répondit de nous, et nous arracha de leurs mains. Il nous apprit que nous avions commis une grande impiété; que les perses rendoient un culte aux fleuves, et qu'il étoit sévèrement défendu d'y uriner, d'y cracher ou de s'y laver les mains; enfin, de les souiller par quelque acte d'impureté (*a*).

Artaxerxès, qui régnoit alors, avoit trois cens concubines, les plus belles femmes de Perse. Cependant il devint amoureux de sa propre fille Atossa. Parysatis, mère du roi, femme de beaucoup d'esprit et d'une ambition effrénée, nourrit et favorisa cette passion; elle lui persuada de l'épouser, et de se mocquer des préjugés et des lois de la Grèce. « C'est vous, lui disoit-elle, que Dieu a donné aux perses comme la seule loi et la seule règle de ce qui est honnête ou déshonnête, vertueux ou vicieux. »

On m'assura que ce monarque avoit aussi épousé son autre fille Amestris; mais Atossa l'emporta toujours sur toutes les autres, et sa passion fut si vive et si constante, que malgré

(*a*) Les grecs vouoient souvent leur chevelure à des fleuves. Dans Homère, Pelée voua au fleuve Sperchius la chevelure d'Achille, s'il revenoit vainqueur de Troye.

une dartre farineuse qui survint, et la couvrit toute entière, son amour ne se refroidit point; il fut toujours en prières dans le temple de Junon, se prosternant devant sa statue, embrassant la terre; et il exigea de ses courtisans et de ses satrapes tant de présens et d'offrandes pour cette déesse, que tout le chemin depuis le palais jusqu'au temple, qui est de seize stades, étoit jonché d'or, d'argent et d'étoffes de pourpre.

CHAPITRE VII.

Détails sur la ville d'Halicarnasse. Leur séjour à Paphos. Culte de Vénus. Heureuse aventure des deux amis. Mort tragique d'une jeune personne. Stoïcisme de Stilpon.

Nous quittâmes Babylone sans regrets : l'amour de la patrie nous rappeloit dans la Gréce; nous aspirions au bonheur de revoir nos amis, nos parens, et moi cette aimable Lasthénie, dont le tendre souvenir attachoit mon ame aux rivages de l'Attique. Nous essuyâmes de grandes fatigues, courûmes plusieurs dangers. Une nuit nous traversions une des branches du Taurus, escortés d'un seul guide; une immense troupe de loups affamés remplissoient la montagne de leurs hurlemens. Ils nous assaillirent; nous fûmes obligés de leur abandonner nos chevaux, qu'ils dévorèrent; et nous-mêmes serions devenus leur proie si nous n'eussions promptement allumé de grands feux, au milieu desquels nous nous plaçâmes. Harassés,

brisés de lassitude, nous arrivâmes enfin à Halicarnasse, capitale de la Carie.

Cette ville a un très-beau port et de grandes richesses. Mausole, son roi, l'avoit embellie de palais et de superbes monumens. Au haut du château, situé au milieu de la ville, s'élève le temple de Mars, où l'on voit une statue colossale, supérieurement travaillée. Mais son plus beau monument est le magnifique mausolée commencé par Artémise, pour éterniser sa douleur et la mémoire de son époux. Il est au centre d'une large et grande rue : c'est une des sept merveilles du monde. Artémise n'eut pas le bonheur de le voir finir (2).

Nous visitâmes la fontaine Salmacis, dont l'eau, dit-on, rend malade d'amour. Phanor, bravant l'opinion, osa en boire. Nous verrons si l'on doit ajouter foi à la vertu de cette eau.

Avant nôtre départ, nous allâmes révérer la cendre d'Hérodote, le père de l'histoire, né et mort dans cette ville.

Nous nous embarquâmes pour l'île de Cypre. Nous voulions voir Paphos (*a*), ville trop célèbre, où la déesse de la beauté a un temple magnifique, où les femmes, plus ornées par

---

(*a*) Aujourd'hui Baffo.

l'attrait des graces que par celui de la pudeur ; plus livrées aux caprices des sens qu'à l'amour même, sont vouées, dès leur naissance, au culte de Vénus.

Neptune ou les vents, tourmentèrent notre frêle birème : matelots, officiers, passagers, deux femmes même, tour-à-tour nous conduisions les rames ; nous restâmes trente-six heures presque sans nourriture. Enfin, sur le midi, nous découvrîmes Paphos, situé au bord de la mer, et le soir nous étions dans le port.

L'île de Cypre, jointe autrefois à la Syrie, en avoit été séparée par un tremblement de terre. Elle est consacrée à Vénus, mais particulièrement Paphos. Cette ville a été bâtie par Paphus, fils de Pygmalion et de la belle statue de Vénus, son ouvrage : animée à sa prière par cette divinité, il l'épousa, et en eut ce fils, qui, en mémoire de sa naissance, édifia un superbe temple à sa mère ; c'est pourquoi on lui donne souvent le nom de Vénus paphienne.

Nous nous hâtâmes le lendemain d'aller le visiter ; nous y trouvâmes plus de cent femmes, la plupart parées de leur jeunesse, de leurs attraits, et des présens de Flore, au lieu de perles et de rubis. A peine entrés, un feu secret et doux, un charme inexprimable nous

pénétroit ; nous sentions la présence de la divinité.

Ce temple magnifique est étincelant d'or et d'azur ; on y voit cent autels, sur lesquels l'encens fume sans cesse ; mais les chef-d'œuvres de l'art, tracés par des mains immortelles, fixèrent notre attention. Dans un grand et superbe tableau, Cypris est représentée sur un char, conduit par les Amours et traîné par des cygnes et des colombes ; on ne peut la regarder sans brûler du feu des desirs : on voit la déesse, vivifiant tous les êtres, et fécondant la nature ; nombre de statues qui la reproduisent, du plus beau marbre de Paros, ornent cette enceinte. Mais le tableau d'Adonis mourant étoit, sur-tout, ce qui attachoit nos regards et nous frappoit d'admiration. Adonis, blessé, pâle, languissant, mais beau encore comme l'amour, étoit étendu sur la prairie, le sang qui couloit de sa plaie coloroit la verdure et les fleurs qui l'émailloient. Vénus, le sein découvert, les bras nus, sans couronne, elle venoit de se détacher, aussi pâle que son amant, dans le délire du désespoir, le couvroit de baisers, l'appeloit, l'arrosoit de ses pleurs, l'appeloit encore, l'entouroit, le pressoit de ses bras d'albâtre ; elle s'efforçoit avec ses beaux che-

veux d'étancher le sang, de fermer la blessure ; ensuite stupide de douleur, elle paroissoit immobile. On appercevoit dans l'enfoncement, sous un antique chêne, un énorme sanglier, percé de la main de Vénus, d'une flêche, hélas, trop tardive ! il se débattoit, luttoit contre la mort ; mais son œil irrité étoit encore armé de toute sa férocité. Cependant Adonis expiroit, et son amante sembloit mourir de sa mort : près de lui on voyoit une fleur qui s'ouvroit, développoit son calice, (c'étoit l'anémone), en laquelle fut changé le corps du malheureux fils de Myrrha.

Les ministres du temple de Vénus n'immolent jamais de victimes, le sang n'arrose point ses autels ; elle ne respire que l'odeur des parfums et la vapeur de l'encens. Les femmes s'approchoient successivement de l'autel, pour y déposer leurs offrandes ; c'étoient des fleurs et des parfums. Deux chœurs de jeunes filles, les plus belles, les cheveux flottans et couronnés de roses, le sein voilé seulement d'une guirlande de myrte, chantoient et répondoient alternativement des hymnes sacrés : leurs voix brillantes, leurs accords mélodieux, leur enjouement, leur fraîcheur, leur beauté, portoient dans l'ame une impression ardente et religieuse pour le culte de la mère des

Amours. Phanor et moi nous croyions transportés au pied de son trône, dans le séjour des immortels. Lorsque les chants eurent cessé, nous vîmes deux jeunes femmes, dont l'une paroissoit un peu plus âgée que l'autre, s'avancer en silence auprès d'une des statues ; la plus âgée prit la couronne de myrte et de roses, que sa compagne portoit sur la tête, et la posa sur celle de Cypris : celle-ci, ensuite, se prosterna aux pieds de la déesse ; et après s'être relevée, toutes les deux brûlèrent de l'encens et de la myrrhe sur l'autel. Nous regardions attentivement cette cérémonie ; lorsqu'elle fût achevée, elles sortirent du temple ; nous les suivîmes, et nous les abordâmes. Je les priai de nous expliquer les motifs de leurs adorations et de leurs rites : « Je viens, répond la plus âgée, de consacrer ma fille à Vénus ; elle est à l'époque de la puberté, et elle doit payer son tribut à cette divinité (3). — Votre fille, m'écriai-je ! à peine quelques saisons semblent séparer votre naissance ! — Je touche à mon cinquième lustre, et ma fille ne compte que treize printemps ; j'avois douze ans lorsque je lui donnai le jour (*a*). — Par Junon et tous

(*a*) Cette précocité n'a rien de surnaturel, vu la latitude de cette île de trente-quatre degrés vingt minutes.

les dieux, Pâris seroit embarrassé du choix entre la mère et la fille» ! Phanor ne le fut point ; il s'enflamma soudain pour la jeune Philodamie ; sa mère se nommoit Pieria. Nous nous promenâmes dans l'enceinte du temple, qui renfermoit, outre le temple, le logement des prêtres, un terrein cultivé, des prairies, des allées couvertes, un boccage charmant, asyle de la fraîcheur et du mystère. Cypre jouit d'un printemps continuel. Une heureuse et douce température y fait éclore, à profusion, toutes les richesses de la terre. Les zéphirs ne s'y agitent que pour répandre au loin l'esprit des fleurs et des plantes, et embaumer l'air de leurs suaves odeurs. Dans le boccage, où nous nous égarions, les bois harmonieux sembloient répéter les chants d'amour d'une foule d'oiseaux ; l'air, dans ce séjour enchanté, ne s'y respire qu'avec la volupté. Phanor en sentit vivement les atteintes, il avoit bu de l'eau de la fontaine Salmacis ; déjà épris de la jeune Philodamie, il la supplia de lui accorder la préférence pour l'offrande qu'elle devoit faire à Vénus de ses premières faveurs. Philodamie, émue des mêmes desirs, entraînée par ses sens et l'attrait des voluptés, sollicita le consentement de sa mère, qui le lui donna sans peine. Ils s'éloignèrent : sans doute, Cythérée

du

du haut du ciel, sourit à leurs transports, et récompensa leur piété par des torrens de plaisirs. Pour moi, plus calme d'abord et sans projet, je restai avec Pieria. Mais que l'air de Paphos est contagieux ! Nous venions de nous asseoir sur un lit de gazon, sous un de ces berceaux, retraite des amours ; si près l'un de l'autre, insensiblement la conversation languit ; le desir se glissoit dans notre ame, l'agitoit : les beaux yeux noirs de Pieria, chargés de volupté, me communiquèrent leur feu, embrasèrent mes sens. Minerve m'abandonna ; elle étoit sans pouvoir dans ce séjour. Tout transporté, je me jetai aux genoux de Pieria, et lui demandai, au nom de Vénus, la même félicité que sa fille accordoit dans ce moment à mon ami. « Ma mère, me répondit-elle, m'a consacrée, dès mon berceau, au culte de cette déesse (4), et j'ai déjà payé plus d'une fois le tribut de dévotion et de reconnoissance que je lui dois. Cependant une paphienne refuse rarement des faveurs sollicitées en son nom, sur-tout lorsque l'objet nous est agréable ». A ces mots je m'inclinai sur son sein, et mille baisers de feu furent le prélude de mon bonheur. O Vénus ! source éternelle et féconde de nos délices ! que tes faveurs sont enivrantes ! Asyle charmant, fraîcheur vivi-

fiante, calme enchanteur, roucoulement des tourterelles qui voltigeoient sur notre tête; tendre mélodie des oiseaux, murmure doux et continuel de la naïade qui rouloit ses eaux autour de nous, regards animés et voluptueux de Pieria, ses caresses brûlantes, nos desirs mutuels, la nouveauté de sa possession, tout sembloit s'être réuni dans ce moment pour m'enivrer de la plus délicieuse ivresse. Deux heures s'écoulèrent avec la rapidité de la pensée; après quoi nous nous réunîmes à Philodamie et à Phanor, que nous trouvâmes enchantés l'un de l'autre, et nous prîmes le chemin de la ville. Mais, quel changement de scène et de situation! quel contraste! Nous appercevons un convoi funèbre, qui s'acheminoit lentement vers une colline peu distante. Nous approchons; quel tableau! on portoit une fille, à la fleur de son âge, morte, étendue dans une bière. La mort n'avoit défiguré aucun de ses traits. Qu'elle étoit belle encore! c'étoit Vénus endormie. La pâleur seule de son visage annonçoit qu'elle n'existoit plus, son sein éblouissant de blancheur étoit découvert, et souillé de sang; on y voyoit avec frémissement une profonde blessure. Des femmes de tout âge, pleurant, poussant des cris lamentables, suivoient, entouroient le cer-

cueil. A leur suite marchoit un jeune homme, l'air égaré, désespéré, les cheveux épars, et soutenu par deux jeunes gens. Nous accompagnâmes tristement cette pompe funèbre : elle s'arrêta sur la colline ; on plaça le corps sur un bûcher déjà préparé, et l'on y mit le feu. Alors les cris, les pleurs, les sanglots, les lamentations redoublèrent. On retenoit avec peine le jeune homme qui vouloit s'élancer dans les flammes. Lorsque les restes précieux de cette jeune beauté furent consumés, et ses cendres renfermées dans l'urne cinéraire, nous nous retirâmes avec Phanor, le cœur navré de tristesse, dont l'impression est toujours plus vive et plus durable que celle du plaisir. Du sein de la volupté nous passions, pour ainsi-dire, dans les bras de la mort. Pieria et sa fille promirent de venir nous rejoindre aussi-tôt qu'elles le pourroient : nous allâmes les attendre sous le péristile du temple.

Le vaisseau sur lequel nous étions embarqués devoit partir le lendemain : j'en parlai à Phanor : il m'avoua qu'il ne pouvoit se résoudre à quitter sitôt la tendre Philodamie. — « Quoi ! voulez-vous rester ici sept ans, autant qu'Ulysse dans l'île d'Ogygie ? — Non ; mais je vous demande huit jours ». J'y consentis sans beaucoup de peine ; peut-être,

quoique moins passionné que lui, le même lien me retenoit auprès de Calypso. Nous vîmes bientôt revenir nos deux amantes. Pieria s'écria, en nous abordant, nous sommes au désespoir, Paphos fait une perte irréparable dans la mort de la belle Cariste ; chaque mère la pleure comme sa fille, chaque fille comme sa sœur ; tous les hommes sont consternés, comme si Vénus avoit déserté notre ville. Apprenez la cause de sa fin tragique. Nos prêtres assurent que c'est une vengeance de Cipris, à qui Cariste a refusé obstinément le sacrifice qu'on lui doit au moins une fois dans sa vie : jamais elle n'a voulu se livrer à aucun homme, et la déesse irritée a confié le soin de sa vengeance à son fils, qui l'a exercée, hélas ! avec trop de rigueur. C'est ainsi qu'elle se vengea de la malheureuse Pasiphaé (*a*).

« Cariste aimoit éperdument Paseus, jeune homme aussi beau que le jeune Hylas, si chéri d'Hercule : ils touchoient au jour de leur hyménée ; mais l'amour avoit allumé une flamme incestueuse dans le cœur de Cléadas, père de Cariste. Ce père barbare avoit différé de

(*a*) Vénus irritée contre le soleil, père de Pasiphaé, qui l'avoit fait surprendre avec Mars, avoit inspiré à sa fille une passion ardente pour un taureau.

jour en jour l'union de ces deux amans ; mais n'osant résister plus long-temps aux vœux de sa famille, et aux cris de tout Paphos, il donna son consentement. Hélas ! le traître méditoit un projet exécrable. Cariste s'étoit apperçue de cet affreux amour de son père, mais elle gardoit le silence, et n'opposoit à ses desirs effrénés que la douceur, les supplications et les larmes. Cléadas, fatigué d'une si longue résistance, et voyant sa proie au moment de lui échapper, résolut de ravir, par la force ou l'adresse, ce qu'il ne pouvoit obtenir par ses vives sollicitations. Il séduit la nourrice de cette infortunée, qui lui promet de lui ouvrir, pendant la nuit, la porte de Cariste, lorsqu'elle seroit endormie. En effet, à la seconde veille, ce père incestueux est entré dans la chambre, une lampe à la main, un poignard de l'autre ; il approche furtivement, posant sans bruit un pied après l'autre. L'aimable et innocente Cariste dormoit paisiblement, étendue sur son lit, presque sans voiles : les amours sembloient l'entourer, la couvrir de leurs ailes, et sourire à ses charmes. L'infâme Cléadas, plus ardent à cette vue, s'arrête, contemple, dévore des yeux les appas les plus secrets de sa fille ; il s'enivre déjà du plaisir qu'il attend. Ainsi rugit de joie le tigre qui va déchirer la timide brebis.

Il met sur une table, voisine du lit, sa lampe et son poignard, et se précipite dans les bras de sa victime. Cariste s'éveille en sursaut, et voyant son père jette un cri affreux, le repousse, se débat, lui demande grace, verse des larmes, se défend avec fureur; mais rien n'arrêtoit son cruel ravisseur. Cariste désespérée, apperçoit le poignard sur la table, le saisit, et se donne la mort. On assure que le sang de sa fille, qui jaillissoit avec impétuosité, n'a point suspendu la rage de ce monstre; il a continué d'assouvir sa brutalité, et consommé son crime. Il a pris la fuite; mais Paséas a juré sur la cendre de Cariste de venger sa mort, et il est parti pour le chercher, et le poursuivre ». Après ce récit, la nuit approchant, nous nous séparâmes jusqu'au lendemain.

Par un hasard singulier, après mon lever, me promenant sur le port, je regardois un vaisseau qui débarquoit des passagers. Tout-à-coup, à travers l'épaisseur de sa barbe, je reconnois le stoïcien Stilpon de Mégare. Je savois qu'il venoit de perdre sa femme, ses enfans et ses biens, dans l'embrasement de sa patrie, réduite en cendre par les lacédémoniens. Touché de ses malheurs, je l'embrassai avec sensibilité, sans oser lui en parler: mais un paphien, ap-

prenant qu'il étoit de Mégare, lui demanda si dans cet événement désastreux de sa patrie, il n'avoit pas essuyé quelque perte considérable. — « Non, dit-il, grace aux dieux, je n'ai perdu que ma femme, mes enfans et mes biens; tout ce qui m'appartient en propre m'est resté ». Cette réponse me stupéfia; il s'en apperçut, et il ajouta : « La guerre n'a pu me ravir la vertu, le savoir, l'éloquence; conservons nos femmes, nos enfans, nos biens, tant que nous pourrons, mais regardons ces choses-là comme hors de nous : la vertu se contente de soi. Le philosophe Antisthène dit avec raison que l'homme ne doit acquérir que des munitions qui flottent sur l'eau, afin, en cas de naufrage, de pouvoir les emporter à la nage avec lui. Le sage s'attache à vivre seul; il faut rompre, ou dénouer tout lien trop fort, et n'épouser que soi. Ma fortune, ma famille, tout cela n'étoit pas moi; je me reste : la vertu suffit pour le bonheur ». — « Cette philosophie, lui dis-je, en lui mettant la main sur le cœur, part d'ici, c'est-là sa source ». — Je lui demandai ensuite ce qui l'amenoit à Paphos. — « La curiosité : je viens voir des hommes devenus femmes, et des femmes changées en bêtes lascives ». Nous nous quittâmes après ces mots, et je ne cherchai plus à le revoir : sa morale et son stoïcisme

me repoussoient, et contristoient mon ame.

Nous étions depuis trois jours à Paphos; festins, plaisirs, promenades, rempliſſoient nos journées : nous quittions rarement Pieria et Philodamie; mais ce genre de vie commençoit à me lasser. L'ennui et le dégoût me gagnoient; j'aurois voulu partir, cependant je craignois de proposer à Phanor un départ si précipité. Enfin je hasardai quelques mots à ce sujet. Je fus très-surpris de sa réponse. Il me dit que lui-même desiroit d'abandonner Paphos, mais qu'il n'avoit osé m'en parler. « Tous ces plaisirs si faciles, ces jouissances où l'esprit et le cœur n'entrent pour rien, fatiguent les sens, et rebutent l'ame; ce n'est pas là le bonheur et la femme que je cherche. La dernière faveur de l'amour doit être précédée par d'autres faveurs qu'il faut conquérir successivement pour arriver par degrés à la suprême félicité. Sauvons-nous, comme Ulysse, de cette île enchantée, aussi dangereuse que celle de Circé ».

Heureusement notre vaisseau étoit encore dans le port, ramené par un vent impétueux et contraire. Nous nous embarquâmes avant le lever de l'astre du jour, sans prévenir nos deux enchanteresses qui, avec l'indulgente facilité de leurs mœurs, auront trouvé bien vîte des consolations et des consolateurs.

CHAPITRE VIII.

Entretien de deux amis sur le vaisseau. Rencontre de deux grecs. De l'antre de Trophonius. Fable de Prométhée, de Midas. Histoire de Gygès.

NOTRE navigation fut heureuse. Phanor, pendant le loisir du voyage, fit beaucoup de réflexions ; il ne pensoit plus à se retirer sur le mont Athos, pour y vivre en reclus, mais à fixer son cœur et son inconstance par un attachement tendre et solide. « Ces faux plaisirs que nous venons de quitter, ces jouissances trompeuses et dénuées de tout sentiment, n'ont rempli mon ame que de dégoûts et d'ennui ; la solitude y règne : j'ai besoin d'aimer et d'être aimé ; une existence solitaire me seroit insupportable. Un de nos sages dit qu'une femme est une maîtresse dans les belles années, une compagne dans l'âge mûr, et une amie et une garde dans la vieillesse, ainsi qu'en tout temps le mariage étoit bon. Je trouve, il est vrai, dans votre société, dans votre amitié, un charme, une consolation qui calment mes in-

quiétudes ; mais nous ne serons pas toujours ensemble : vous irez joindre Lasthénie. D'ailleurs, dans le sein même de l'amitié, je sens le besoin de l'amour. Je suis excédé de mon inconstance, dégoûté de ces beautés plus chargées de vices que de graces : je voudrois trouver une femme d'une figure agréable, d'un esprit éclairé et solide, d'une sensibilité douce, dont la modestie et la vertu embellissent encore les charmes...». — Et qui vous aimât éperdument ? — «Mais, oui». — «Je vous la souhaite. Selon Platon, nos ames, ces rayons de la divinité, avant d'être renfermées dans une enveloppe grossière, habitent une planète, où un attrait invincible les unit de deux en deux, et les enflamme d'un amour pur et céleste. Descendues sur la terre, ces ames ainsi liées, se cherchent, s'attirent, et ont besoin de se rencontrer pour aimer d'un véritable amour. Vous n'avez pas encore trouvé l'ame que vous aimiez dans cette planète ; voilà la cause de vos dégoûts et de votre légèreté. — Eh bien ! je la chercherai avec tant de soins, que j'espère la trouver ; j'en ai le pressentiment». Notre conversation fut interrompue par l'approche d'un grec nommé Mamercus, qui se promenoit sur le vaisseau ; c'étoit un passager qui voyageoit avec son frère Cébès. Mamercus paroissoit d'une so-

ciété agréable ; mais Cébès étoit d'une gravité, d'une taciturnité qui étonnoit, et amusoit l'équipage. Nous demandâmes à Mamercus le sujet de la tristesse de son frère. — « C'est une punition, nous dit-il, de sa curiosité : il a voulu consulter l'oracle de Trophonius, et descendre dans sa caverne. Il a prouvé la vérité du proverbe, qui dit, en parlant d'un homme qui ne rit jamais : *Il revient de l'antre de Trophonius.* C'est pour le distraire, pour effacer ces tristes impressions, que je le fais voyager depuis trois mois ». Nous priâmes Mamercus de nous donner quelques notions de cet oracle, et de la manière dont on le consultoit. — « Très-volontiers. Mais venez vous asseoir auprès de mon frère ; il m'aidera dans mon récit, et vous dira ce qu'il a vu, et entendu ». Cébès, à la prière de Mamercus, se dérida, et consentit à nous initier dans les mystères de l'oracle. Nous nous assîmes sur le tillac : des nuages légers voiloient le soleil ; et la fraîcheur de l'air et de l'eau rendoient la journée charmante.

« D'abord je ne sais pourquoi, dit Mamercus, on a fait un dieu de ce Trophonius, qui étoit un simple architecte et un grand fripon. L'antre où il rend ses oracles, est auprès de Labadée, au milieu d'un bois. Je fis mon possible pour détourner mon frère de cette épreuve ; il fut

inflexible. — J'allai, continua Cebès, me présenter aux ministres du temple. J'essuyai un examen très-rigoureux sur ma vie, mes principes religieux. On me mena ensuite dans une chapelle consacrée à la Fortune, au bon Génie, où je restai plusieurs jours. On m'ordonna les bains froids, l'abstinence du vin et plusieurs autres choses ; on ne me nourrit que des victimes que j'offrois à Trophonius. La veille du jour où je devois consulter l'oracle, j'offris un bélier en sacrifice; et les devins, après en avoir examiné les entrailles, déclarèrent que Trophonius agréoit mon hommage. Alors on m'ordonna des ablutions : deux enfans, nommés Mercures, vinrent me laver, me frotter d'huile ; je bus de l'eau de la fontaine Léthé, qui fait oublier le passé comme le fleuve des enfers ; on me donna ensuite de l'eau de la fontaine Mnémosyne, qui grave dans le souvenir ce qu'on a vu dans la caverne. Ces rites accomplis, j'allai dans une chapelle prier la statue de Trophonius. On me revêtit après d'une robe de lin ; et comme ces cérémonies ne se font que la nuit, je fus conduit aux flambeaux sur le bord de la deuxième grotte. Là, j'embrassai mon frère qui m'avoit suivi avec quelques curieux. Avant d'entrer, un prêtre me donna deux gâteaux, en m'ordonnant d'en tenir un de chaque main,

et de ne pas m'en dessaisir, parce qu'ils me garantiroient de la morsure des serpens dont l'antre est rempli. — Ruses de prêtres, s'écria Mamercus : on fait tenir ces gâteaux aux consultans pour embarrasser leurs mains et les empêcher de reconnoître les lieux. — Je descendis, reprit Cébès, dans une seconde caverne par une échelle. Dès que je fus parvenu à une certaine profondeur, je ne trouvai qu'une ouverture extrêmement étroite : on m'y fit passer les pieds et les mains avec beaucoup de peine. J'avoue que la terreur commença à me saisir ; mais je n'eus pas le temps de la réflexion : je me sentis entraîné avec une rapidité extrême jusqu'au fond du souterrein. J'ignore ce que j'ai vu, ce que j'ai fait, ce que je devins, car je perdis la tête ; je crois seulement n'y être pas resté long-temps. Il en est d'autres qui y demeurent plusieurs jours. Pour remonter, on me lança par la même machine qui m'avoit descendu, les pieds en l'air, la tête en bas. — Je le vis arriver, reprit son frère, à la balustrade qui est à l'entrée de la caverne où nous l'attendions. Quel spectre ! il m'effraya, il me serra le cœur : il avoit les yeux éteints, l'air hagard, le teint pâle ; il me regardoit fixement sans me connoître. Je l'appelai, il ne me répondit rien ; il étoit comme frappé

d'asphyxie. Les prêtres le firent asseoir sur le siége de Mnemosyne : c'étoit là qu'il devoit se rappeler ce qu'il avoit vu, entendu. Il prononça des mots entrecoupés, que les prêtres recueillirent, et donnèrent comme le sens d'un oracle. On le conduisit ensuite dans la chapelle du bon Génie et de la Fortune. Insensiblement il revint à lui. Nous l'environnâmes, nous lui fîmes des questions sur ce qu'il venoit de voir; mais il n'avoit que des idées confuses. Il nous parla du Styx, d'une musique harmonieuse, d'une vive lumière qui l'avoit ébloui. Il ne put dire autre chose; et c'est, je crois, tout le fruit qu'on retire de cette misérable cérémonie, excepté une impression de tristesse, causée par le saisissement et l'effroi que ces victimes de la superstition gardent le reste de leur vie. C'est bien l'oracle le plus grossier, le plus audacieux de la Grèce. Il est aisé de comprendre que les ministres du temple s'introduisent dans le souterrein par des routes secrettes, et qu'ils emploient toutes sortes de moyens pour troubler l'imagination des esprits foibles ».

Nous remerciâmes les deux frères de leur récit. Pendant le reste du voyage, Cébès conserva sa taciturnité; mais nous causâmes beaucoup avec Mamercus, homme aimable et instruit, qui amusoit les passagers et les matelots

par des contes et des fables. Il leur conta, entr'autres, celle de Prométhée, qu'on lui fit répéter souvent, parce qu'il fesoit accroire aux vieux nochers qu'ils reviendroient à la fleur de leurs ans, si l'on retrouvoit la drogue qui s'est perdue, voici comment.

« Prométhée ayant fait une statue de boue, y mêla du levain, du fiel, de l'aspic et de l'écume de lion. Voilà, mes amis, l'origine de l'homme ; vous voyez qu'il n'y a pas de quoi être glorieux. Mais cette figure n'étoit encore qu'une masse insensible : Prométhée déroba le feu du soleil, et l'homme fut animé. A peine il respira, qu'il se plaignit aux dieux de ce don fatal ; la douleur le saisit à son berceau. Jupiter, pour le consoler et adoucir ses peines, lui donna une drogue dont la vertu rendoit la jeunesse. L'homme, enchanté de ce présent, le mit sur un âne. La bête, pressée en chemin d'une soif ardente, s'arrêta au bord d'une fontaine que gardoit un serpent. Ce méchant reptile ne lui permit de boire qu'à condition qu'il lui laisseroit prendre la drogue. L'âne y consentit. Depuis, le serpent rajeunit ; et nous, pauvres humains, nous vieillissons sans retour». Les matelots, sur-tout les vieillards, pestoient beaucoup contre la bêtise de l'âne et la subtilité du serpent. Comme la mer étoit calme,

que nous voguions par un vent doux et propice, l'équipage désœuvré pria Mamercus de les régaler de quelque autre histoire. « Je vais, dit-il, sans se faire presser, vous raconter les aventures de Mydas, roi de Lydie.

Ce prince étoit bon et honnête, mais pauvre d'esprit. Il avoit bien accueilli le vieux Silène, père nourricier de Bacchus. Ce dieu en fut si satisfait, qu'à son retour des Indes, passant dans ses états, il promit de lui accorder le premier vœu qu'il formeroit. Ce roi, plus avare que sensé, demanda que tout ce qu'il toucheroit se convertît en or. Bacchus plaignit son avarice, mais lui accorda sa demande». Les matelots approuvèrent beaucoup le souhait de Mydas, et dirent qu'à sa place ils en auroient fait autant : « Nous aurions, s'écrioient-ils, autant d'or que nous voudrions » ! — Eh bien, vous allez voir si vos vœux sont raisonnables. Mydas avoit commandé un grand festin, car l'argent ne lui coûtoit plus rien : à l'heure du dîner, tout joyeux, il se met à table ; il touche d'abord un morceau de pain, et le pain devient de l'or. Il prend une perdrix, c'est une perdrix d'or. Il s'étonne, il saisit une pomme ; c'est la pomme du jardin des Hespérides. Il veut boire du vin de Smyrne, le vin, en touchant ses lèvres, se change en or liquide. Enfin, tout

tout ce qu'il touche, tout ce qu'il veut manger se métamorphose en or. Alors, au milieu de ses richesses, mourant de faim et de soif, pleurant son vœu et sa cupidité, il implore la clémence de Bacchus, et le supplie de retirer ses bienfaits. Le fils de Semélé en eut pitié, lui fit grace, et lui ordonna d'aller se baigner dans les eaux du Pactole. Mydas obéit, et perdit dans ses eaux le don fatal attaché à ses mains. — Eh bien, mes amis, êtes-vous toujours envieux du bonheur de ce roi? desirez-vous sa place? — Non, par Jupiter! nous n'avions pas prévu cela. — Cette aventure vous prouve que les desirs des hommes sont, pour l'ordinaire, déraisonnables et ridicules; qu'il faut se contenter de son sort, et ne rien desirer vivement, parce que nous ignorons si ce que nous souhaitons fera notre bonheur ou notre malheur. Mais ce monarque fit une seconde sottise, qu'il paya plus chèrement. Pan et Apollon, se disputant un jour la palme du chant, le choisirent pour juge, conjointement avec le mont Tmolus. Celui-ci, plus éclairé, adjugea la victoire au fils de Latone; l'ignorant Mydas osa préférer les accords de Pan. Apollon se vengea de lui singulièrement: il allongea ses deux oreilles, et les changea en oreilles d'âne. Le pauvre homme, tout honteux, courut se cacher; mais,

comme tôt ou tard il falloit se montrer, il enveloppa ses longues oreilles d'un grand bonnet de pourpre. Obligé cependant de confier sa disgrace à son barbier, il lui fit jurer un secret inviolable. Le barbier n'osa fausser son serment ; mais pour soulager son cœur oppressé, il fit un trou dans la terre, et y passant sa tête, il y répéta plusieurs fois : *Mydas, le roi Mydas a des oreilles d'âne.* Quelque temps après on vit des roseaux s'élever sur cette ouverture, qui, parvenus à leur maturité, répétoient, lorsqu'ils étoient agités par les zéphirs : *Mydas a des oreilles d'âne.* Cette fable fit beaucoup rire les matelots, qui se prirent les oreilles entr'eux, et appelòient Mydas ceux qui avoient les plus longues. — Puisque nous sommes en Lydie, reprit Mamercus, je vous dirai une autre histoire arrivée dans ce pays-là.

Un jour la terre s'entr'ouvrit après de grandes pluies. Un nommé Gigès, berger des troupeaux du roi Candaule, eut la curiosité de descendre dans cette ouverture. Il y trouva un cheval d'airain, dont les flancs creux, étoient fermés par une porte. Gigès l'ouvrit, et vit dedans un homme mort, d'une grandeur extraordinaire, qui avoit au doigt un anneau d'or. Il le lui enleva. Cet anneau avoit une singulière propriété : lorsqu'on tournoit le chaton vers la paume

de la main, on devenoit invisible ; et lorsqu'on le retournoit, on étoit vu comme auparavant. — Oh ! oh ! s'écrièrent les matelots, quel bonheur si on nous prêtoit cet anneau ! nous ferions de belles choses ! — « Ce seroit peut-être un grand malheur ; vous en abuseriez comme ce berger, qui assassina Candaule, son maître, son roi, pour usurper son trône. Mes amis, l'honnête homme doit toujours se conduire comme s'il étoit vu des dieux et des hommes ».

Un vent frais qui s'éleva tout-à-coup, interrompit Mamercus : il fallut courir à la manœuvre. Le fougueux Auster souffla violemment toute la nuit ; les vagues en fureur fatiguoient cruellement notre frêle navire. Tout le monde travailla. Heureusement, à la pointe du jour, la bourasque s'appaisa, et nous découvrîmes avec joie la ville de Smyrne, où nous débarquâmes sur le midi. Une partie de cette ville occupe la montagne ; mais la plus grande partie est dans une plaine, sur le port, vis-à-vis le temple de la mère des dieux et du gymnase. Les rues sont belles, coupées à angles droits, et pavées de pierres : la haute et la basse ville ont de grands portiques carrés ; on trouve dans cette dernière une bibliothéque et un homérion ; c'est un portique carré, avec un temple où est la statue d'Homère. La

rivière de Melès coule le long des murailles. Le port est très-commode, et se ferme quand on veut.

Les smyrnéens sont fort glorieux de la naissance d'Homère. Le proxène nous conduisit à la grotte où ce beau génie composoit ses poëmes. Il nous conta l'histoire de sa naissance. « Une belle aventurière, nommée Crithéide, portant cet enfant dans son sein, vint accoucher secrettement de lui sur les rives du Mélès; ce qui lui fit donner le nom de Mélésigène, qu'il troqua, après avoir perdu la vue, contre celui d'Homère, qui signifie aveugle. Après son accouchement, cette mère infortunée gagna sa vie à filer des laines. Phormius, philosophe, qui enseignoit la grammaire et la musique à Smyrne, touché de sa beauté et de sa situation, lui trouvant d'ailleurs de l'esprit, l'épousa, et cultiva l'éducation de son enfant. Homère ne rechercha les bonnes graces d'aucun prince. Il soutint la pauvreté avec courage, et voyagea beaucoup pour s'instruire.

Les habitans de Smyrne sont adonnés aux plaisirs; ils recherchent les douceurs de la vie, mais la mollesse ne les a point énervés : ils ont du courage et de l'énergie.

Nous séjournâmes peu de jours dans cette

ville ; et après avoir pris congé de Mamercus et de Cébès, nous partîmes pour Sardes.

CHAPITRE IX.

Description de Sardes et de ses environs. Rencontre de deux jeunes filles. Ils vont loger chez leur ayeul.

SARDES, la capitale de la Lydie, est célèbre par ses richesses, son luxe et la mollesse de ses mœurs ; elle est sur le penchant du mont Tmolus, à cent-vingt stades de Smyrne et à cinq cens quarante d'Ephèse. Le Pactole, qui roule des sables d'or, prend sa source sur cette montagne, et traverse la ville ; son territoire, prolongé depuis le pied du mont jusqu'au fleuve Hémus, arrosé par quantité de ruisseaux et les eaux du fleuve, offre de tous côtés les trésors de l'abondance, en blé, grains, fruits et pâturages excellens.

La magnificence du paysage, le chant mélodieux des oiseaux, la voix des bergers, mêlée aux sons des instrumens rustiques, le bêlement des agneaux, le murmure du zéphir qui

agitoit les feuilles, et rafraîchissoit l'atmosphère, les nuages colorés du couchant, la lune qui s'élevoit en face, belle et majestueuse, tout portoit dans notre ame l'impression d'un plaisir pur, tranquille, voluptueux et d'une jouissance intime. Nous restâmes une heure entière étonnés, ravis d'une scène si délicieuse. Nous étions assis sur l'herbe, au bord d'un ruisseau : nous vîmes sortir d'une maison peu distante, deux jeunes filles, portant chacune une corbeille; elles ressembloient aux nymphes de Diane. Elles s'approchèrent, et nous prièrent, dans l'idiôme persan, car nous portions l'habit de cette nation, d'accepter de la part de leur père des fruits de leur verger : nous en prîmes, et remerciâmes dans la même langue. Phanor me dit ensuite, en grec, qu'elles étoient charmantes, et qu'il leur donneroit volontiers un baiser, pour reconnoître leur honnêteté. A ces mots leur visage se colora du vermillon de la pudeur; elles baissèrent les yeux, et reculèrent d'un pas. Nous comprîmes qu'elles entendoient le grec, et nous leur fîmes nos excuses dans le dialecte ionien; elles nous répondirent dans le dialecte attique (5); ce qui nous fit grand plaisir. Après quelques complimens, elles nous invitèrent à venir chez leur grand-père, grec d'origine, qui accueilloit avec plaisir

les étrangers, sur-tout ses compatriotes. Nous nous rendîmes à cette douce invitation.

En allant, elles nous apprirent que nous verrions un vieillard âgé de vingt-une olympiades, affligé de cécité depuis environ un an.

Nous le trouvâmes occupé à ratisser des navets. Ses filles nous présentèrent comme des concitoyens; alors il se lève, vient à nous, et nous dit, avec cette noblesse et cette dignité qui annoncent un homme bien supérieur à l'état d'un simple jardinier : « Aimables grecs, mes yeux sont privés du bonheur de vous voir : le flambeau des cieux ne brille plus pour moi; mais j'aurai le plaisir de vous entendre, et peut-être de vous être de quelque utilité ». Son langage correct, sa prononciation pure, nous confirmèrent dans la pensée que c'étoit un citoyen distingué d'Athènes : sa tête avoit un grand caractère, sa longue barbe étoit blanchie par les ans, son front étoit large et chauve, son air grave et doux ; il ne paroissoit avoir éprouvé les outrages du temps que par la perte de la vue ; il nous offrit l'hospitalité. « Je vous traiterai, dit-il, comme le bon homme Hyrée traita les dieux : ma maison comme la sienne est le sanctuaire de la pauvreté ; mes vases et mes dieux sont

d'argile : j'aurois pu m'enrichir comme bien d'autres, mais une pauvreté honorable est plus douce à l'homme de bien que les richesses de Crésus ». Selon l'usage de la Grèce il ne demanda point nos noms, et nous usâmes de la même discrétion à son égard. En nous mettant à table, il nous dit : « Vous souperez avec mes enfans ; ce n'est pas la coutume d'Athènes, où l'on éloigne les femmes des repas dès qu'il y a des étrangers ; mais la privation de deux filles si chères me coûteroit beaucoup, et leur sagesse les met au-dessus de la règle ».

Pendant notre souper il nous questionna beaucoup sur nos voyages, sur-tout sur les mœurs de Sparte ; il sourioit à chaque trait de notre récit, et s'écrioit par fois : « Quelles mœurs ! quels hommes ! On peut admirer Sparte, mais il faut vivre à Athènes. Il est vrai que les athéniens sont bien légers, bien ingrats ! Ils ont banni Thémistocle ; ils ont fait périr Miltiade dans une prison, lui qui, après la bataille de Marathon, ne demandoit pour récompense qu'une couronne de laurier. — Eh quoi, il ne l'obtint pas ? — Non, le nommé Socchanès se leva au milieu de l'assemblée, et dit : « Miltiade, lorsque tu auras combattu seul, tu seras honoré seul ».

Ce mot fut très-agréable au peuple, et flatta sa vanité. Cet honnête vieillard se tut à ces mots, et parut occupé de quelque réflexion intéressante. Tout-à-coup il s'écria : « La gloire, l'ambition, quelles chimères ! quelles passions funestes ! Miltiade, Thémistocle périssent malheureusement ; Socrate boit la cigue ; le vengeur de la tyrannie, Dion, meurt assassiné ; Denis le jeune, du faîte des honneurs, tombe dans la poussière et dans la fange. Quelle chûte terrible que celle de ce tyran couronné de la Sicile ! des marches du trône il descend dans les cabarets de Corinthe, où, avec de viles courtisannes, il buvoit le reste des cabaretiers. Ceux qui se plaignent des rigueurs de la fortune n'ont qu'à se comparer à ce malheureux Denis ». — Sa catastrophe, dis-je alors, est d'autant plus étonnante, qu'on assure qu'il avoit de l'esprit et du courage. — On cite des réponses de lui, qui supposent l'un et l'autre. Un étranger le railloit, à Corinthe, sur le commerce qu'il avoit eu, pendant les jours de sa splendeur, avec les philosophes, et finit par lui demander à quoi lui avoit servi la sagesse de Platon. — « A supporter ma mauvaise fortune ». Un roi de Macédoine, à table avec lui, s'égayoit sur les tragédies du vieux Denis son père, et demandoit malignement

dans quels momens de loisir il avoit pu les composer. — « Vous voilà bien embarrassé ; il les composa aux heures que vous et moi, et une infinité d'autres qui nous en fesons accroire, passons à boire et à ivrogner ». Il me semble que ce Denis a su porter le poids de ses revers. Je compare ces hommes pusillanimes, qui gémissent, se désespèrent pour la perte de leurs places, de leurs honneurs, à ces femmes qui pleurent la perte de leurs bijoux, de leurs pompons et de leur parure. Mais le retour de la soirée nous invite à la promenade : fesons nos libations à Jupiter, et nous irons respirer le frais sur les bords du Pactole. La libation faite, il prit son bâton, et nous le suivîmes. En approchant de ce fleuve, il nous dit : le Pactole n'est pas loin, je le sens à la fraîcheur de l'air. Cependant il nous fesoit remarquer les riches et excellens vignobles du Tmolus ; il nous engagea à y monter pour jouir de la beauté de la vue : nous lui dîmes que nous craignions de le fâtiguer. « Boh ! s'écria-t-il, je suis encore un jeune homme, je n'ai que quatre-vingt-trois ans ; d'ailleurs je suis fait à la fatigue ; je n'ai point passé ma vie sur des lits de pourpre, et je ne veux pas perdre l'usage de mes jambes ; suivez-moi seulement ». En effet, il nous pré-

cède d'un pas ferme, ne se servant de son bâton que pour évîter les pierres et les obstacles. Phanor et moi le regardions avec étonnement et respect. Il avoit la tête, les jambes et les pieds nus; une tunique d'un coton grossier, un petit manteau, nommé *pallium*, attaché d'une agraffe de fer, étoient son vêtement et sa parure.

CHAPITRE X.

Mœurs des Sardiens. Divinités du pays. Entretien des deux amis sur leurs hôtes.

DANS ce moment nous entendîmes les accords harmonieux de plusieurs instrumens, entremêlés de chants et de cris de joie. — «Ces concerts, nous dit notre hôte, sont les effets de la dissolution des mœurs de cette ancienne capitale de l'empire de Crésus. Tous les soirs, quand la nuit est belle, la jeunesse des deux sexes s'assemble sur les prairies; là, protégés des ombres mystérieuses de la nuit, ils passent les heures du repos dans les jeux, la danse, les plaisirs de l'amour; et le jour, au lieu de s'occuper des travaux commandés à

l'homme, ils s'abandonnent au sommeil et à l'oisiveté. Ils ont banni de leur ville tous les arts qui pourroient troubler leur repos. Le gouvernement donne des prix à ceux qui inventent des voluptés nouvelles. On abuse de l'extrême fertilité du terroir pour s'exempter du travail, et se livrer à la mollesse. Les hommes mettent tant d'art à se friser, et composer leur teint ; ils sont si efféminés, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans la ville. Au moins, si les femmes empruntoient le voile de la modestie, cette belle image de la vertu ; mais elles n'ont rien de chaste, ni les yeux, ni les oreilles. Cependant la joie des sardiens est purement extérieure ; ils quittent un plaisir qui leur déplaît, pour un autre qui leur déplaira bientôt ; leurs ames flétries semblent n'avoir de sensibilité que pour les peines. Une femme ne put dormir de toute la nuit, parce qu'elle avoit vu une souris dans sa chambre. Un homme fut incommodé pour avoir été éveillé en sursaut par le chant du coq. Leur mollesse les a tellement énervés, qu'ils ne sauroient remuer le moindre fardeau : ils passent leur vie sur des siéges, et se reposent tout le jour sans avoir fait aucun exercice. — Ce tableau des mœurs des sardiens rappelle celui des sybarytes. — Oui, ces deux peuples

ont une parfaite analogie. Les sybarites sont plongés dans un tel luxe, sont si amollis, qu'ils se glorifient de n'avoir jamais vu le lever du soleil : ils ont proscrit, comme les sardiens, tous les coqs et tous les arts bruyans qui pourroient interrompre leur sommeil. Lorsqu'ils invitent des femmes aux sacrifices des festins, c'est un an à l'avance, pour qu'elles aient le temps de préparer leur parure. Les magistrats proposent des prix aux cuisiniers qui inventeront les meilleurs ragoûts ; et lorsqu'un d'eux en a trouvé un excellent, il est défendu de l'imiter pendant la première année, afin que l'inventeur ait le temps de s'enrichir. Ces peuples, qui peuvent se disputer la palme de la lâcheté et de la licence, sont prêts à recevoir les fers du premier maître ».

Ce vieillard parloit avec beaucoup de facilité et de feu ; je croyois voir le sage Nestor haranguant les grecs assemblés. Je le priai de me faire connoître les divinités principales et les plus honorées des sardiens. — «Cybelle, Diane et sur-tout Proserpine, sont leurs déesses tutélaires : on célèbre des jeux en l'honneur de cette dernière ; on lui sacrifie des vaches noires ; on la couronne de pavots. Mais pardessus ces divinités, c'est la belle Vénus qu'on adore : elle a des temples, où les jeunes filles se pros-

tituent, comme à Babylone et à Cypre ; mais elles se font payer, et avec cet argent elles se choisissent des maris. Bacchus est encore un des dieux tutélaires du pays, dans lequel on prétend qu'il est né. Hercule y reçoit aussi un culte particulier ; il étoit venu dans cette contrée pour tuer un affreux serpent qui la désoloit : il vit Omphale, la fille du roi, brûla d'amour pour elle ; et déposant sa peau de lion, sa massue et sa férocité, il prit une quenouille, et fila à ses genoux ». Mais voici l'heure de la retraite ; le jour s'est éteint : heureux ceux qui en auront fait un bon usage. Regagnons notre gîte, et allons chercher un repos préparé par la fatigue et le travail ».

Après l'avoir quitté, nous nous demandâmes, Phanor et moi, quel pouvoit être ce grec, dont le front serein et majestueux, l'entretien agréable et instructif annonçoient un homme bien au-dessus du vulgaire. « Qu'il est grand et sublime dans sa simplicité, m'écriai-je »! Oui, dit Phanor, je n'ai cessé de l'admirer, sans négliger cependant ses aimables filles : je les trouve charmantes ; je ne saurois à laquelle donner la préférence. L'aînée a une beauté plus touchante, est douée de plus de graces, son caractère paroît plus réfléchi.—La cadette annonce plus de vivacité et d'enjouement. —

Ajoutez qu'aux charmes de la figure ces jeunes beautés joignent une éducation très-cultivée ; leur esprit est orné par la lecture ; on le voit aisément par des traits hasardés à propos, et par leur manière pure et élégante de s'énoncer : c'est le véritable atticisme d'Athènes, joint à la modestie et à la sagesse des femmes de Sparte. — Il y a long-temps que nous n'avons vu de ces physionomies qui font naître l'admiration et le respect à côté du desir. — Mais n'oubliez pas que Socrate appeloit la beauté une courte tyrannie. — Et Platon le privilége de la nature. Je sais déjà leur nom : l'aînée s'appelle Athénaïs, la cadette Phaloé.

CHAPITRE XI.

Occupation du Vieillard. Entretien intéressant. Il se fait connoître.

NOTRE sommeil fut interrompu à la pointe du jour, par le chant d'un coq : Phanor le maudissoit. — « Le chant du coq, lui dis-je, est agréable et utile pendant la nuit ; il éveille celui qui dort, avertit le voyageur qui doit se lever matin, et console par l'espérance du jour celui à qui la nuit paroît longue ; il est l'ennemi des paresseux. Allons, debout ». Notre toilette finie, nous descendîmes au jardin pour saluer notre hôte. Nous n'y trouvâmes personne. C'étoit le moment où la rosée étale ses petits diamans sur l'herbe rajeunie, où l'air rarefié apporte à l'odorat le parfum des végétaux et des fleurs. Le soleil ne blanchissoit encore que le sommet des montagnes ; nous entendions autour de nous le chant harmonieux des oiseaux qui saluoient en chœur l'aurore naissante. Nous attendions l'honnête vieillard en respirant la fraîcheur et le baume vital du matin. Il parut bientôt, quitta son manteau et

son

son bâton, alla chercher une bêche et un arrosoir, planta quelques herbes potagères, ensuite vint au puits, tira de l'eau, et arrosa sa nouvelle plantation. A le voir ainsi travailler, aller, venir, personne n'auroit soupçonné sa cécité. Nous n'osions le distraire : nous le contemplions avec ce silence religieux, que l'on observe par instinct dans un temple, devant la statue du maître des dieux. En arrosant des fleurs, il sembloit les caresser ; l'on voyoit son visage s'épanouir au toucher et à la suavité de leurs odeurs. Il planta des échalats à la manière des grecs, pour soutenir ses vignes ; il les élevoit, les arrangeoit, de sorte que leurs pampres fournissoient des ombrages sous lesquels on pouvoit se promener. Cependant nous l'abordâmes. « Vous voyez, nous dit-il, que la paresse n'est pas notre divinité : le travail, selon Hésiode, est la sentinelle de la vertu. — On voit que vous aimez la campagne et ses travaux. — « Le séjour de la campagne, ses soins, ses plaisirs, sont faits pour la vieillesse. Où peut-on trouver, pour se réchauffer, un soleil plus pur, plus ardent ; un feu d'hiver mieux nourri par l'abondance du bois ? l'été, où rencontrerons-nous des asyles plus frais, plus agréables que ceux que nous offrent les bords des ruisseaux et des fontaines ombragés par des arbres

touffus? — Mais, à coup-sûr, vous n'avez pas cultivé toute votre vie des jardins? vous avez eu des occupations et des places plus importantes? — Je vois que vous desirez me connoître, cela viendra. Vous avez l'air honnête et discret; d'ailleurs, au bord de ma carrière, je n'ai plus les mêmes raisons de me couvrir des voiles du mystère. Allons rejoindre mes petites filles qui sont dans leur gynécée, ou autrement, dans le cabinet de la méditation, occupées à lire ou à écrire; je les ai accoutumées à l'étude. L'esprit, leur ai-je dit souvent, est l'attribut de l'homme, qui l'approche le plus de la divinité; en négliger la culture, c'est s'assimiler aux animaux: d'ailleurs, les jouissances les plus douces, les plus pures, sont attachées à la pensée, aux productions de l'esprit; c'est ce que ne peuvent concevoir les ignorans: ce sont des aveugles-nés qui n'ont pas l'idée de la lumière ».

Le cabinet de la méditation étoit au fond du jardin, au milieu d'un petit bois de lauriers. Une Minerve de bois de citronnier en gardoit l'entrée. Ce petit édifice, quoique d'un goût simple, répondoit peu à la modestie du maître de la maison. Il étoit élégant et très-agréable; l'intérieur avoit pour tapisserie des tablettes de bois d'ébène, garnies de livres, et deux grands tableaux de prix.

Nous trouvâmes les deux jeunes personnes, le stylet à la main, écrivant d'un air attentif. A la vue du bon vieillard, elles se lèvent, l'embrassent, et s'empressent à l'essuyer. « Qu'écrivez-vous, leur demanda-t-il ? — Nous extrayons des fragmens de vos mémoires sur les révolutions et le gouvernement d'Athènes. — Où en êtes-vous ? — Aux prytanes. — Vous devez savoir cela par cœur. Voyons, Athénaïs, parlez-nous-en ; ces citoyens vous écouteront volontiers ». Athénaïs rougit, hésita, nous regarda, baissa les yeux, et puis elle parla ainsi.

« Les prytanes forment un tribunal de cinq cens magistrats, tirés des dix tribus, au nombre de cinquante par tribu. Pour y être admis il faut avoir eu une conduite exempte de tout reproche, soit dans les mœurs, soit dans l'économie de ses biens, ne rien devoir à la république, avoir fourni son contingent dans les besoins de l'état, et n'avoir point manqué de respect à ses parens. Les prytanes ont l'administration de la justice, la distribution des vivres, la police générale de la république, et de ce qui regarde la paix et la guerre ; ils s'assemblent au prytanée ; on leur sert un repas frugal, aux dépens du trésor public». — Ajoutez, dit le vieillard, que dans les temps diffi-

ciles les prytanes assemblent le peuple, et exhortent chaque citoyen à contribuer, suivant ses facultés, aux besoins de l'état. Dans cette assemblée, chacun à son tour, déclare à haute voix la somme à laquelle il se taxe, et on l'écrit sur un registre avec son nom. Un prytane, et non les prêtres, offre les sacrifices. — Parlez-nous du prytanée. — « C'est une salle consacrée à Vesta, où l'on voit toutes les divinités de la république, Vesta, la Paix, Jupiter, Minerve, et les statues des grands hommes d'Athènes. On y garde les lois de Solon, écrites sur un tableau. On y reçoit les ambassadeurs étrangers et ceux de la république qui viennent rendre compte de leurs missions. C'est dans le prytanée qu'on nourrit, aux dépens du public, ceux qui ont rendu des services importans à l'état, et les orphelins, dont les pères sont morts dans les combats ». — Etre appelé, dit notre hôte, aux repas des prytanes, est une distinction dont les athéniens sont fort avares. — « Vous devez y avoir été invité souvent, s'écria vivement Phaloé » ? Elle rougit à ces mots échappés à sa vivacité. — Je n'en ai pas moins été frappé de l'ostracisme. — Oui, mais bien injustement. — Aimeriez-vous mieux que ce fût avec justice? Mais, Athenaïs, achevez ce que vous avez à dire sur le prytanée.

— « C'est dans ce lieu que brûle continuellement le feu sacré, entretenu par des veuves (*a*); que sont les magasins pour la subsistance des familles indigentes et vertueuses ». — « Après ma mort, dont le terme est bien près, mes enfans, vous irez à Athènes, vous me nommerez; vous direz : Il étoit bon citoyen, il aima sa patrie; il fut juste, ô athéniens, vous le savez! Il a administré long-temps les revenus de la république, a vécu dans la pauvreté, et ne nous a rien laissé! Je ne doute pas, mes chers enfans, qu'à ce discours Athènes ne vous prenne sous sa protection, ne vous nourrisse dans le prytanée, et peut-être rendront-ils quelque honneur à ma cendre et à ma mémoire. Ce peuple, quoique léger, est généreux et plein d'humanité ». A ce discours, des larmes coulèrent des yeux de ces jeunes personnes, et l'honnête vieillard en répandit aussi en les embrassant. — « Oui, ajouta-t-il, d'une voix plus ferme, les athéniens sont bons et compatissans : on ne trouve pas chez eux un seul pauvre demandant l'aumône, et déshonorant la ville par sa mendicité; car les mendians sont

(*a*) Ce feu sacré n'étoit qu'une lampe qui brûloit continuellement. On avoit grand soin de l'entretenir.

un affront public fait au gouvernement et aux citoyens. Mais nos aimables hôtes doivent avoir appétit; il est temps de leur donner à déjeûner». Plus ce vieillard parloit, plus l'intérêt et la curiosité m'attachoient à lui.

Athénaïs et Phaloé amenèrent une chèvre; leurs mains délicates et blanches en pressèrent les mamelles, et nous présentèrent, dans un vase d'argile, un lait chaud et pur. Athénaïs offrit de l'eau à son ayeul pour se laver les mains. — « Il est vrai, dit-il en riant, que je n'ai pas les mains aussi pures en travaillant la terre, que je les avois en administrant les finances de ma patrie ». Avec le lait, on nous servit des fruits, des figues sèches et du miel. Cependant, j'examinois les deux tableaux qui décoroient cette agréable cellule. — « Ils sont en cire, me dit le vieillard : pour leur exécution on prépare des cires de diverses couleurs, et par le moyen du feu on les applique sur le bois, ou sur l'ivoire. Ceux-là sont en ivoire (*a*) ». — C'est donc là le portrait de Thémistocle, car son nom est au bas, un des grands hommes d'Athènes? — « Oui, il avoit des talens supérieurs; mais

(*a*) Cette manière de peindre s'appelle en caustique.

une ambition excessive, une jalousie secrette de tout mérite, son amour pour l'argent et l'usage continuel de la fourberie, ternirent un peu ses grandes qualités. Dans sa jeunesse, son libertinage fut si immodéré, que son père le deshérita. Cette flétrissure, au lieu d'abattre son courage, ne servit qu'à l'enflammer. Dès ce jour il se consacra entièrement à la chose publique, à laquelle il a rendu des services signalés ». — Quel est le sujet du tableau ? — « Il est dans la salle du conseil, vis-à-vis d'Euribiade, général des lacédémoniens, qui a le bâton levé sur lui; Thémistocle, d'un front serein, lui présente le dos ». — Ah ! j'entends : le peintre a saisi l'instant, où dans un mouvement sublime, il dit à ce spartiate : *Frappe, mais écoute.*

L'autre tableau représentoit un homme d'une physionomie grave et imposante, il écrivoit, en souriant, sur une coquille; un paysan étoit auprès de lui. Ce tableau, contre l'usage, étoit sans nom. Quelle est l'action de ce tableau, demandai-je au vieillard, et le nom du personnage qui écrit ? — C'est Aristide. — Ah! m'écriai-je avec enthousiasme, Aristide le juste ! le premier des hommes, l'honneur et la gloire d'Athènes et de la Grèce entière ! — « Modérez cet éloge; s'il vous entendoit, vous

le feriez rougir. L'action du tableau est un paysan qui, ne sachant point écrire, s'adresse à Aristide, qu'il ne connoît pas, et le prie de mettre sur le têt qu'il lui présente, le nom de ce citoyen qu'il veut faire bannir d'Athènes. Vous savez le reste. Aristide lui demanda pourquoi il lui en vouloit. — « Parce que je suis ennuyé de l'entendre appeler le juste ». Aristide, sans répliquer, écrivit son nom sur la coquille ». Cependant mes yeux s'attachoient sur le portrait de ce grand homme; je le regardois avec vénération; je demandai s'il étoit ressemblant? A cette question je vis sourire le vieillard, et plus malignement encore les deux jeunes personnes. — « Il l'étoit autrefois, me dit-il, mais aujourd'hui il doit être changé. Ce portrait a trente-cinq ans de date. Le temps est un grand destructeur : le vieux Saturne dévore ses enfans et les pierres même ». Surpris du sourire qu'avoit excité ma question, je reportai les yeux sur le tableau, et je m'apperçus qu'il avoit des traits de ressemblance avec notre hôte. Je lui en parlai; il me répondit : « On me l'a dit souvent ». Comme je m'apperçus qu'Athenaïs et Phaloé fesoient tous leurs efforts pour empêcher leur rire d'éclater, je ne doutai plus que ce vieillard respectable ne fût l'original du portrait. — « Ah ! m'ecriai-je, je ne m'abuse

point, vous êtes Aristide ! ce sage, ce juste, ce vaillant citoyen banni avec tant d'indignité de sa patrie» ! — «Oui, j'en conviens ; c'est un secret que j'ai gardé quinze ans : mais aujourd'hui le sort de mes petites filles, que je crains de laisser isolées, abandonnées sur la terre, me fait desirer de retourner dans l'Attique, pour les mettre sous la sauve-garde des athéniens, et les intéresser en leur faveur, au nom de l'humanité et de mes services. Je suis proscrit depuis quinze ans ; je partis d'Athènes, chargé de soixante-sept ans, et de ces jeunes filles, l'une âgée de cinq ans, l'autre de trois. J'ai erré inconnu, fugitif, sous un nom supposé ; souvent pressé par l'indigence, en butte à l'adversité. Enfin un sort plus doux m'a conduit dans cet asyle agréable par sa situation et sa douce température, où la bonté des dieux verse sur nous les vrais biens, la santé, l'obscurité et le nécessaire. J'ai porté dans mon exil la douce consolation de quelques vertus ; et l'injustice et la rigueur des athéniens ne peuvent me faire oublier ce beau jour, où dans une pièce d'Eschille, l'acteur débitant ce vers à la louange d'Amphiaraus,

Il ne veut pas paroître homme de bien, mais il veut l'être.!

tous les spectateurs jetèrent les yeux sur moi,

pour m'appliquer ce vers. J'avoue que c'est-là la plus douce récompense de mon attachement à la vertu et à ma patrie. Thémistocle, après le combat de Salamine, applaudi aux jeux olympiques, pendant toute une journée l'objet des regards de tous les grecs, avoua que ce jour étoit le plus beau de sa vie : celui où l'on me fit l'application de ce vers, fut aussi le plus beau des miens ». — On m'a conté que ce rival jaloux fut cause très-active de votre bannissement. — Oui, je lui ai cette petite obligation : il sema le bruit que je me formois insensiblement une espèce de monarchie sans pompe et sans gardes, que je m'étois rendu l'arbitre de tous les différens, de toutes les affaires ; et le peuple, naturellement fier et énorgueilli de ses victoires, couvrant de la haine de la tyrannie l'envie qu'il portoit à quelque peu de gloire que j'avois acquise, s'assembla de tous les bourgs de l'Attique, et me frappa du ban de l'ostracisme. Mais, loin d'être irrité de l'injustice de cet arrêt, et d'en vouloir à mes concitoyens, je prononçai cette prière à la porte de la ville. « Fassent les dieux que jamais il n'arrive aux athéniens aucun malheur qui les oblige à se souvenir d'Aristide, et leur rende ses services nécessaires » ! Je le priai de m'apprendre les formalités de ce fameux ostracisme.

« Chaque citoyen prend un morceau de pot cassé, y écrit le nom de celui qu'il veut bannir, et le porte dans l'assemblée du peuple, renfermé dans l'enceinte d'une cloison de bois. Les magistrats commencent d'abord par compter les tessons, car s'il y en avoit moins de six mille, l'ostracisme seroit nul. Le nombre complet, on compte tous les noms écrits, et celui qui a le plus de voix est condamné à l'ostracisme. Cet exil dure dix ans, à moins qu'on ne soit rappelé; mais on laisse aux exilés la jouissance de leurs biens. En effet, le ban de l'ostracisme n'est pas la punition d'un crime, mais le crime de l'envie, qui veut éloigner de ses yeux le mérite qui le blesse ».

Triste amante des morts, elle hait les vivans !

— Thémistocle tourmenté par votre gloire et vos vertus, a toujours cherché à vous nuire. — « Hélas ! j'oublie le passé. Ce héros n'est plus, il ne reste de lui que son nom, sa gloire et ses services. Il ne s'est point empoisonné, comme le bruit en a couru, avec du sang de taureau : ce sang n'est point un poison, j'en ai fait l'expérience; mais le poison qui l'a tué, c'est le remords et le chagrin. Jeunes gens, voulez-vous être heureux dans la vieillesse, et supporter avec courage et tranquillité les pei-

nes de l'existence, faites-vous une bonne réputation; que la vertu, la probité soient les astres qui réglent constamment votre course. Ménagez-vous, pour l'avenir, des souvenirs agréables : c'est un parfum qui embaume le reste de la vie. J'ai pardonné depuis long-temps à ce grand homme; malgré ses torts, je ne me joignis pas à Cimon et Alcméon, qui l'accusoient d'un crime capital. Je gardai le silence, affligé de son malheur, sans l'avoir jamais été de sa prospérité et de sa gloire. Notre rivalité et nos divisions datent de notre enfance : élevés ensemble, nous étions toujours opposés dans nos jeux et dans nos plaisirs; mais ce que tout le monde ignore, c'est que l'amour irrita ces semences de jalousie. Nous entrions dans l'adolescence, lorsque notre cœur s'enflamma pour la belle Agarista, enfant de notre âge : il n'y a que soixante-dix ans de cette aventure. Animés par la rivalité, peut-être plus que par l'amour, chacun de nous déploya ses petits moyens, ses talens, pour obtenir la préférence. J'attachois des fleurs à la porte de ma jeune divinité : un jour je les trouvai arrachées et foulées aux pieds; pressentant l'auteur d'un pareil tour, j'en méditai la vengeance. Vis-à-vis de la maison d'Agarista demeuroit une bonne femme que je connois-

sois ; je la priai de me prêter sa chambre pour une matinée. A la pointe du jour j'ornai de fleurs la porte d'Agarista, et m'établis ensuite en sentinelle dans cette chambre, muni d'un grand vase d'eau bourbeuse. Mon rival arrive bientôt, tout radieux, portant une guirlande de roses : il commençoit à détacher les miennes, à les déchirer, quand tout-à-coup le vase versé l'inonde des pieds jusqu'à la tête, et change son allégresse en tribulation. Il m'apperçoit, et, furieux, monte dans la maison. Je ne le craignois pas : nous nous élançons l'un sur l'autre, prêts à nous étrangler. Une lutte vigoureuse commence ; mais la bonne femme, et deux de ses voisines, parvinrent, non sans peine, à nous séparer : Achille et Hector n'étoient pas plus acharnés l'un contre l'autre. La mère d'Agarista, informée de ce combat, termina notre Illiade en nous privant de la vue de sa fille. Voilà peut-être l'origine de notre animosité et de nos dissentions, indépendamment de l'opposition de nos principes et de nos caractères. « Oh mon cher Thémistocle, s'écria-t-il en élevant la voix, et s'adressant au tableau, tu n'es plus ! La mort a détruit ce guerrier magnanime, avec qui je triomphai à Marathon, à Salamine ! Crois-moi, je te regrette, je ne t'ai

jamais haï ; j'ai toujours honoré tes brillantes qualités, ton génie supérieur ; plût au ciel que tu vécusses encore, l'amitié réuniroit nos ames épurées, et je finirois auprès de toi le peu qui me reste de vie » !

Dans ce moment la jeune Phaloé nous annonça un officier de Pharnabaze, satrape de Sardes : il entra suivi d'un esclave chargé d'une corbeille. L'officier dit à Aristide qu'il lui apportoit de la part de Pharnabaze un léger tribut de son amitié, qu'il le prioit d'accepter. — « Quel est ce tribut, lui demanda Aristide ? — Deux pièces d'étoffes de soie brochées en or, pour faire des robes à vos petites filles. — Mon cher ami, remportez-les ; remerciez Pharnabaze de ma part et de celle de mes filles, je craindrois que de si belles robes les rendîssent plus laides ». L'officier voulut insister : alors Aristide lui dit : « Je me rappelle qu'un roi de Macédoine envoya cent talens à Phocion, qui demanda au messager pour quel motif et dans quelle vue le roi le choisissoit seul parmi un grand nombre d'athéniens pour un si riche présent. — C'est que ce monarque vous connoît pour un homme probe et vertueux. — Cela étant, qu'il me laisse ma réputation et ma vertu ». L'officier ne répliqua plus, et s'en retourna

avec ses dons. Aristide nous dit alors : « Ces persans n'ont point d'idée des mœurs et de l'âme d'un citoyen d'Athènes. Ce présent est sans doute le fruit d'un bon conseil que je lui donnai dernièrement : j'étois chez lui, car nous nous voyons quelquefois. Ce satrape a d'heureuses qualités ; il est homme d'esprit, mais sa passion pour l'argent obscurcit son mérite. Il amasse beaucoup, et donne peu. Il me montroit un cabinet qu'il venoit de faire bâtir. Comme j'en louois le dessin et le goût, il me dit : « Je voudrois y faire peindre une idée nouvelle, quelque sujet qui ne fût point déjà dans mon palais. — « Faites-y peindre la libéralité ». Ce trait d'un homme libre l'étonna. « Aristide, dit-il, ne dément pas son caractère de franchise, il transporte en Asie une plante de son pays ; mais l'avis est bon, et j'en profiterai ».— Je ne croyois pas, dis-je alors à Aristide, que vous fussiez connu de ce satrape. — C'est une suite des événemens de ma vie ; elle a été si agitée, si orageuse depuis mon ostracisme, que le récit vous en pourra peut-être intéresser. Je vous le commencerai ce soir à la promenade ; vous le ferez un jour aux athéniens, qui l'écouteront peut-être avec quelqu'intérêt. Je m'en vais retourner à mes travaux champêtres. Cependant je vous invite

d'aller visiter la ville de Sardes; elle mérite l'attention des étrangers.

CHAPITRE XII.

Entretien des deux amis au sujet d'Athénaïs. Aventure terrible.

EN allant à Sardes, Phanor me parla beaucoup d'Athénaïs, me vanta ses charmes, les agrémens de son esprit, la noblesse et la décence de son maintien. — «Prenez garde, lui dis-je, tenez bien votre cœur, la pente est douce, mais glissante; n'oubliez pas que vous êtes ici chez le plus vénérable des grecs, et que ces jeunes beautés doivent inspirer autant de respect que d'amour : ce sont des roses que la chasteté cultive en secret, et couvre de ses voiles ». Phanor m'assura que le plaisir qu'il éprouvoit auprès d'Athénaïs ne ressembloit en rien à l'amour, qu'il en jugeoit par le silence de ses desirs, et qu'il voyoit avec admiration la vertu associée aux graces.

Lorsque nous entrâmes dans Sardes, l'air étoit embrasé des feux du midi; le silence, la solitude sembloient seuls habiter cette vaste enceinte;

enceinte ; tout dormoit ou reposoit, fatigué des plaisirs de la nuit : nous la parcourûmes fort à l'aise. Les bords du Pactole sont embellis par des quais et des arbres qui y projettent une ombre charmante ; les places, les édifices, les temples respiroient la grandeur et la magnificence. Après nos courses nous nous assîmes à l'ombre de deux platanes, devant une maison de belle apparence. Nous causions tranquillement avec Phanor, et examinions le très-petit nombre de passans, lorsque deux esclaves sortirent de cette maison, l'air inquiet et empressé ; bientôt il en sort un troisième, courant à toutes jambes : nous entendions du tumulte ; les portes étoient ouvertes ; et aiguillonnés par la curiosité, nous traversons un péristile entouré de colonnes de marbre : au fond, aux deux côtés de la porte, on voyoit deux sphinx d'un beau granit. Nous n'osions pénétrer plus avant ; la magnificence du lieu nous en imposoit. Cependant on alloit, on venoit sans faire attention à nous ; le bruit continuoit ; nous crûmes même entendre des gémissemens, des cris de douleur. La curiosité enfin l'emporte, et nous suivons plusieurs femmes dans une première pièce d'un style simple, ornée de quatre statues. La porte de la seconde pièce étoit fermée,

mais elle s'ouvrit ; une femme, l'air effrayé, vint à nous et nous demanda si nous étions médecins.— «Oui, répond hardiment Phanor. — Entrez donc vîte, venez secourir ma pauvre maîtresse ! elle souffre, elle se meurt ! l'infortunée étoit si heureuse ! se portoit si bien ce matin ! quel malheur affreux » ! En nous parlant ainsi elle s'arrachoit les cheveux, s'agitoit, égarée de douleur. Cependant nous entrons. Quel appartement ! quelle magnificence ! il resplendissoit d'or. Au milieu étoit un bassin de marbre, d'où s'élançoit un jet d'eau qui répandoit la fraîcheur ; les bords du bassin étoient entourés de vases de jasmins et des fleurs les plus brillantes ; une grande porte et deux fenêtres ouvertes offroient en perspective un superbe jardin. Mais quel contraste terrible ! quel tableau touchant ! Une jeune femme, jetant des cris perçans, défigurée, étoit couchée sur un lit d'or et de pourpre, ou plutôt sur le lit de la mort ; de nombreux esclaves s'empressoient de la secourir. On fit avancer Phanor, prétendu médecin grec, qui, fort embarrassé de son rôle, commanda à tout hasard un vomitif. Cependant je considérois cette infortunée : elle étoit à la fleur de son âge ; sa figure devoit être charmante ; mais ce beau visage, séjour des graces et des ris,

se décomposoit ; sa bouche se tordoit, ses beaux yeux éteints s'enfonçoient dans leurs orbites ; ses traits paroissoient se retourner ; ses cris aigus nous déchiroient le cœur. Il y avoit dans une niche, ornée de guirlandes de myrte et de fleurs, une petite statue d'argent de Vénus ; une femme apporta un brasier à ses pieds, y brûla de l'encens et des parfums : toutes les femmes alors se prosternèrent, gémissant, pleurant, implorant la déesse ; la malade même la supplioit par des cris déchirans : mais les prières boiteuses ne montèrent point jusqu'au trône de la mère des Amours. Dans ce moment des médecins entrèrent, suivis d'une foule de curieux ; l'appartement fut rempli. Phanor céda bien vîte la place aux esculapes, qui, étonnés de la violence du mal, ne trouvoient dans leurs rubriques ni conseils, ni remèdes ; leurs avis se contrarioient. Nous entendîmes tout-à-coup un cri général : « Le voici, le voici ». On se range, on laisse un espace ; et je vois entrer un jeune homme d'une figure brillante, magnifiquement habillé, suivi de plusieurs esclaves : dès qu'il apperçût cette jeune victime, qu'il entendît les accens de sa douleur, il se précipita sur elle, l'arrosa de ses larmes ; il frappe la terre des pieds, s'arrache les

cheveux, crie aux médecins, « sauvez-la, sauvez-la, rendez-la-moi ». Ceux-ci s'agitoient, donnoient des potions, des cordiaux, des élixirs; rien n'opéroit : on fit sortir tous les étrangers. Nous entrâmes dans le jardin, par une allée de daphnoïdes, pavée d'une pierre de stuc. Entre chaque arbre on voyoit les statues les plus voluptueuses ; des Priapes, des Amours, des Syrènes, des Léda ; au bout de cette allée charmante étoit un petit temple, soutenu par huit colonnes de porphire ; il renfermoit la statue de Vénus, de grandeur humaine ; c'étoit une très-bonne copie de la Vénus du Gnide de Praxitèle ; aux deux côtés de cette chapelle couloient deux fontaines, dans des bassins de marbre. On voyoit dans ce jardin des berceaux, des bains délicieux, des grottes tapissées des coquilles les plus rares. « Quel dommage, dis-je à Phanor, de quitter ce séjour de délices, et de mourir dans le sein des voluptés » ! A ces mots, un homme qui étoit auprès de nous, et qui anonnoit notre langue, nous aborda et nous dit : « Etrangers, je connois votre pays, j'y ai fait la guerre ; et quoique vous nous ayez bien battus, je n'en aime pas moins votre nation ». Nous le remerciâmes de cet attachement ; et profitant de l'occasion, je le priai de me dire

qu'elle étoit cette beauté qui mouroit si cruellement, et ce jeune satrape si brillant qui se désespéroit. — « Je vais satisfaire votre curiosité : allons nous asseoir loin de la foule, sous ce berceau de lilas ». Nous entendîmes alors dans l'appartement de la malade, des sanglots, des cris épouvantables ; on crioit : *Elle se meurt, elle est morte.* Nous y courons : elle venoit d'expirer. Cette fleur de beauté, ce visage charmant, où l'amour, le desir, la volupté avoient empreints tous leurs charmes, inspiroit alors l'horreur et l'épouvante. Il étoit noir, livide, nul trait n'étoit reconnoissable. Le jeune homme cependant embrassoit son corps, vouloit se poignarder : on l'arrête, on l'arrache à cet objet funeste, on l'entraîne. Nous sortîmes aussi avec notre nouvelle connoissance, et nous refugiâmes tout rêveurs dans le jardin. « Quelle mort affreuse, s'écria notre compagnon ! dans l'âge des jouissances, à dix-huit ans ! avec une si riante perspective ! Elle a passé la nuit dans ce jardin, éclairé de mille lampions : le souper le plus délicieux, la musique, la danse, les parfums, l'amour, tout enchantoit les sens de cette aimable mortelle. Au point du jour elle a volé dans les bras de son nouvel amant, dans ce même lit, dans ce sallon superbe où la mort

l'attendoit. Il n'y avoit pas deux heures que Pharnabaze l'avoit quittée. — Quoi ! ce jeune homme est Pharnabaze ! — Oui, le fils de notre satrape ; et son amante infortunée se nommoit Statira. Elle est d'une naissance honnête : son père avoit un grade honorable dans les troupes de Xerxès : il fut tué au passage des Thermopiles, où nous perdîmes plus de vingt mille hommes : il laissa Statira au berceau, sous la garde de sa mère, qui, jeune et belle, suivit la pente des plaisirs. L'éducation que reçut sa fille fut celle qu'on donne dans un pays sans mœurs et sans philosophie : dès leur enfance on ne leur parle que de parure, de plaisirs, de l'art de plaire ; on ne les exerce qu'aux talens de la musique et de la danse ; à douze ans l'amour devient déjà leur principale occupation. Statira, à l'aurore de ses beaux jours, toute brillante de fraîcheur et d'appas, fut entourée d'un essaim d'adorateurs ; mais sa mère, dont la fortune étoit très-modique, favorisoit et protégeoit particulièrement le jeune Mazarès, dont le père vivoit avec elle depuis long-temps. Cet homme étoit parvenu à une grande opulence, par tous les sentiers obliques de l'intrigue et de la subtilité : ses principes n'avoient que son intérêt et sa fortune pour bases. Son fils, plus

heureux, né avec une ame douce et honnête, brûla de l'amour le plus tendre pour la belle Statira, qui l'accueillit favorablement. Leur mariage étoit arrêté : mais son père le croyant trop jeune encore, et de plus, poussé par l'ambition, voulut l'envoyer auparavant à Persépolis, pour le faire connoître au grand roi, et l'avancer dans la faveur. Pendant son absence le jeune Pharnabaze vint joindre ici son père ; il avoit tout ce qui peut entraîner la séduction d'une jeune personne : une figure charmante, la fleur de la jeunesse, le ton, le luxe le plus élégant; son nom, la puissance de son père ; enfin, tout ce qui éblouit un sexe vain et fragile. Il vit Statira, et s'enflamma pour elle. Les desirs des grands, semblables aux éruptions des volcans, renversent tous les obstacles : Pharnabaze fut aimé. Sur ces entrefaites Mazarès revint de Persépolis, et vola aux pieds de son amante, qui, déjà formée à la dissimulation, le reçut avec l'air de l'intérêt et du plaisir. La noce s'apprête, les fêtes se préparent ; mais la veille de l'hymen, hier, au commencement de la nuit, Statira s'enfuit, et vint trouver Pharnabaze dans ce palais, que l'opulence et le goût avoient embelli pour la recevoir. Une fête superbe, tous les plaisirs, toutes les jouissances l'y attendoient et

la mort. Voici ce que j'ai appris au sujet de cette affreuse catastrophe. Ce matin Statira, après le départ de son amant, a pris un consommé ; soudain elle a ressenti des coliques d'entrailles, les convulsions ont commencé. On a cherché aussi-tôt la femme qui avoit administré ce fatal breuvage ; elle avoit disparu : les soupçons se sont tournés sur Mazarès et son père, et je crois qu'on a donné des ordres pour les faire arrêter. Cependant je doute que le jeune homme soit capable d'un pareil forfait : quant à son père, je lui rends toute la justice qu'il mérite ; et s'il n'a pas commis le crime, il est digne d'en être l'auteur. Si vous voulez nous irons chez lui pour voir ce qui se passe ». Nous traversâmes encore l'appartement de la malheureuse Statira : elle étoit déjà abandonnée ; une vieille femme pleuroit auprès d'elle. La solitude, la taciturnité de ce sallon, une heure auparavant encombré de tant de monde ; l'aspect de ce cadavre, l'horreur de tous ceux qui le voyoient, et naguère l'objet de leur adoration, portoient la tristesse et l'effroi dans notre ame. Nous passâmes rapidement, et nous nous rendîmes dans la rue de Mazarès : la foule obstruoit déjà les passages. « Comme cet événement, nous dit notre conducteur, a éveillé tout le monde !

Il n'en falloit pas moins pour arracher mes chers concitoyens à leurs lits oiseux, et à leur inertie » ! Dans ce moment nous vîmes passer le jeune Mazarès, conduit par la garde : il étoit sans bonnet, les cheveux épars, les mains chargées de fers ; on l'avoit trouvé dormant d'un paisible sommeil : son regard, son visage, sa contenance, annonçoient moins la terreur que l'étonnement de se voir traduit à travers une foule immense, sans soupçonner le motif d'un pareil traitement, car il ignoroit la mort de Statira. On n'avoit pas trouvé son père : on présumoit qu'il s'étoit évadé avec sa barbare complice. Cette fuite justifioit son fils. Nous le suivîmes au tribunal de justice. Un des juges lui demanda où étoit son père. — « Je l'ignore, répondit-il, avec l'air de la plus grande vérité : il m'a embrassé au point du jour, en me disant qu'il alloit se mettre au lit. Je me suis couché aussi, et je dormois, lorsqu'éveillé en sursaut, je me suis vu arrêté, enchaîné, maltraité, et pourquoi ? qu'ai-je fait ? quel est mon crime » ? Le juge lui répondit qu'on l'accusoit de la mort de Statira. — « Quoi, Statira est morte, s'écria-t-il, avec l'expression de la plus vive douleur ! Quoi, si promptement ! mais comment ? par quel genre de mort ? — Elle a été empoisonnée. —

Ah, malheureuse ! Ah, ma chère Statira ! Pardonnez, elle m'a trahi, abandonné ; mais je l'aimois depuis quatre ans, et je l'aime encore plus que jamais ! — Et c'est ton père qui a commis cet exécrable attentat. — Mon père ! non, il en est incapable ! — Eh bien ! c'est donc toi ? Qu'on le mette à la torture ; qu'on lui arrache l'aveu de son crime. — Abrégez mon supplice ; donnez-moi la mort. Je mourrai sans peine : mais épargnez mon père, il n'est point coupable. « Tout-à-coup un esclave se présente, en s'écriant : « Ce jeune homme est innocent ! son père seul a mérité la mort » ! A ces mots les juges l'interpellent, et lui ordonnent de déposer tout ce qu'il sait. « J'étois présent, dit-il, lorsque son père, hier au soir, vint lui annoncer la fuite de Statira. Il resta immobile, pétrifié. « Quoi ! tu ne réponds rien, lui dit le vieux Mazarès ? tu ne songes pas à la vengeance ? — Me venger ! et de qui ? — De Statira, de cette perfide. — De Statira ! de ce que j'ai aimé si longtemps ! de ce que j'aime encore éperdument : qu'elle soit heureuse et je lui pardonne. — Lâche amant ! fils indigne ! Eh bien, c'est moi qui te vengerai, qui vengerai ton père, notre honneur ». A ce discours j'ai vu son fils tomber à ses pieds, gémir, pleurer, le supplier, et

demander la grace de Statira. Enfin, le vieux Mazarès a paru se rendre ; mais pendant toute la nuit il est sorti, rentré. Ce matin une vieille femme, l'air fort alarmé, est venue, lui a parlé en particulier : bientôt il a demandé des chevaux, et ils sont partis soudain ». Pendant ce récit, le jeune Mazarès, la tête courbée, le front pâle, abattu, gardoit le silence, versoit des pleurs. Les juges lui demandent s'il reconnoît l'esclave. Il avoua qu'il appartenoit à son père. Alors toute l'assemblée s'écria qu'il n'étoit point coupable, qu'il falloit briser ses fers. Les magistrats, entraînés par les cris de la foule et leur propre conviction, le renvoyèrent absous.

Cependant le soleil baissoit, l'heure du souper approchoit ; nous remerciâmes notre guide, et prîmes congé de lui en promettant de venir le revoir.

CHAPITRE XIII.

Souper d'Aristide. Anecdotes.

ARISTIDE nous attendoit : il avoit fait dresser la table auprès du puits, pour être plus au frais. Il nous demanda si la chaleur ne nous avoit pas incommodés dans notre course. — Non, du tout, nous y sommes habitués. — « Voyez combien vous êtes heureux de pouvoir supporter l'inclémence des saisons ; combien vous vous évitez de sensations douloureuses, et combien de plaisirs vous vous procurez » ! Les jeunes personnes nous servirent un repas frugal, mais assaisonné par la propreté. Nous nous assîmes sur des siéges de bois, et le plaisir et la gaîté s'y assirent avec nous. Je contai la triste aventure dont nous venions d'être les témoins. « Voilà, s'écria Aristide, où conduit la mauvaise éducation, la licence des mœurs. Les mœurs ou la société, et la civilisation, au lieu d'élever l'homme le dégradent, et renversent son bonheur au lieu de l'affermir ».

Au milieu du repas on apporta à Aristide

une lettre de Pharnabaze, qui lui disoit qu'il ne mettoit pas au rang de ses amis ceux qui refusoient ses présens, et qu'il étoit très-affecté du renvoi des étoffes destinées à ses filles. Aristide répondit sur-le-champ par Athénaïs : « Qu'il n'acceptoit point ce qui lui étoit inutile; mais que pour lui prouver son estime, et le prix qu'il attachoit à son amitié, il le prioit de lui envoyer quelques graines de chicorées et de laitues, pour semer dans son jardin, et un vase d'argile pour cuire ses légumes, sa fille cadette ayant cassé celui dont il se servoit depuis cinq ans ». Nous sourîmes Phanor et moi de la simplicité de la demande. « Pharnabaze, dit Aristide, a de la peine à concevoir qu'on puisse refuser de l'or et des présens : la première fois que je le verrai, je lui raconterai mon aventure avec Callias mon parent ». Je le priai de nous en faire le récit. — « Je laisse ce plaisir à Athénaïs. J'ai quelques plantes à arroser avant la promenade, où je dois vous raconter mon odyssée. Au reste, je ne vous cherche aucune excuse pour la mauvaise chère que je vous fais. Le vieux Denis, prié chez les lacédémoniens, fut très-mécontent du repas, sur-tout du brouet noir. « Je n'en suis pas surpris, lui dit l'un d'eux, le meilleur assaisonnement y manque :

la fatigue, la soif et la faim. — Je vous ferai, lui dis-je, la même réponse que Timothée fit à Platon. « Votre table, non-seulement, est très-agréable au moment du repas, mais elle l'est encore le lendemain quoiqu'on n'y soit plus ».

Nous restâmes avec les deux sœurs ; mais Phaloé nous quitta plusieurs fois pendant la narration, disant qu'elle savoit cette anecdote depuis dix ans, et qu'elle la conteroit aussi bien que sa sœur. Celle-ci répondit qu'elle lui céderoit volontiers le plaisir de cette narration ; mais elle refusa.

Phanor se rapprocha le plus près qu'il pût de la belle Athénaïs, et lui prêta des yeux et une oreille attentive.

« Mon aïeul avoit un cousin-germain, nommé Callias, citoyen très-riche, porte-torche des mystères (*a*), qui fut poursuivi en justice par ses ennemis qui vouloient sa mort. Le jour du jugement ils passèrent rapidement sur les prétendus chefs d'accusation, mais s'étendirent beaucoup sur un fait étranger au procès. « Vous connoissez, dirent-ils aux juges, Aristide, fils de Lysimachus, dont chacun

(*a*) Le porte-torche est admis aux mystères les plus secrets, la tête ceinte d'un bandeau.

loue l'intégrité et la sagesse ? Quelle vie pensez-vous que mène ce pauvre homme quand vous le voyez dans une assemblée avec un habit tout usé, ne croyez-vous pas qu'il meurt de faim chez lui ? Eh bien, Callias, son cousin-germain, le plus opulent des athéniens, l'abandonne et le laisse dans la misère, lui, sa femme et ses enfans, quoiqu'il lui ait rendu de très-grands services ». Heureusement pour Callias, mon aïeul n'étoit pas éloigné ; il courut à son secours : il vit que les juges étoient mal disposés pour lui. Alors il s'élève au milieu de l'assemblée, et déclare que Callias l'avoit souvent pressé d'accepter de l'argent, qu'il avoit toujours refusé. « Il convient mieux, dit-il, à Aristide, de faire parade de sa pauvreté qu'à Callias de ses richesses. On trouve assez de gens qui usent tant bien que mal de leur fortune, mais il n'est pas facile d'en trouver qui supportent la pauvreté avec courage et patience : il n'y a que ceux qui sont pauvres malgré eux qui en rougissent ». Ce discours fit tomber l'accusation, et Callias fut absous.

Phanor dit alors galamment à Athénaïs, qu'il ne savoit pas ce qui étoit plus doux, ou de la voir ou de l'entendre. — Et moi, s'écria plaisamment la jeune Phaloé, croyez-

vous que j'ai dormi cent dix ans, comme Epiménide, qui sortit d'Athènes à l'âge de quarante ans, et en avoit cent cinquante lorsqu'il y revint ! Je veux vous conter aussi une anecdote qui fait beaucoup d'honneur à mon aïeul. Il fut nommé trésorier-général d'Athènes, et il se conduisit dans cette place d'une manière bien différente de ses prédécesseurs, oiseaux de proie qui s'engraissent de la substance de la nation. Sur le point de rendre ses comptes, Thémistocle, secondé par tous les commis du trésor, osa l'accuser de péculat et de dilapidation, et le fit condamner à une amende ; mais les principaux de la ville, les gens honnêtes et éclairés, s'opposèrent à l'iniquité de ce jugement. Non-seulement mon aïeul fut absous, mais il fut réélu trésorier pour l'année suivante. — Je me vengeai, dit Aristide, qui rentroit, et donnai aux Athéniens une leçon mémorable. Je feignis de me repentir de ma première gestion ; j'affectai beaucoup de condescendance pour tous les employés : je n'examinois point les comptes, chacun pouvoit voler impunément ; de sorte que toutes ces sangsues, gorgées de biens, me comblèrent de louanges, et agirent vivement pour me faire nommer une troisième fois. Le jour de l'élection, lorsque je vis tous

les

les suffrages réunis en ma faveur, je me levai; et d'un ton grave et sévère : « Athéniens, m'écriai-je, lorsque j'ai administré vos finances avec toute la fidélité et la vigilance d'un homme de bien, j'ai été baffoué et traité comme un infâme; maintenant que je les ai abandonnées à tous ces voleurs publics, je suis un homme admirable et le meilleur des citoyens. Je rougis plus de la faveur que vous me faites aujourd'hui, que de la flétrissure que vous vouliez m'imprimer l'année dernière ; et je suis indigné de voir que, pour obtenir votre bienveillance, il faille commencer par plaire aux méchans ». Ce grand homme nous fit ce récit d'une voix si pleine, avec tant de chaleur, qu'on l'auroit cru devant les athéniens, et dans la vigueur de l'âge.— « Thémistocle, continua-t-il, se moqua de mon discours; et comme on louoit mon désintéressement, il dit que les éloges qu'on me prodiguoit appartenoient moins à un homme, qu'à un coffre-fort qui garde fidèlement un dépôt. Mais la fraîcheur du soir laisse respirer les habitans de l'air et de la terre, et les appelle au repos et à la jouissance ; venez jouir des charmes d'une belle soirée et du magnifique spectacle d'un soleil couchant. « O jour, s'écria-t-il ! ô lumière éclatante, tu ne frappes plus mes yeux ! tu

ne réjouis plus mon ame ! Les saisons, les années reviennent, le jour ne revient plus pour moi. Le printemps ramène la verdure, la rose se colore, et pare le printemps ; l'aurore, au bord de l'horison, déploye ses brillantes couleurs, s'entoure de légers nuages ; c'est en vain, tout est perdu pour moi ! J'ai près de moi mes enfans, je les touche, je les presse sur mon sein ; j'entends leur douce voix, mais je ne les vois plus ; une nuit éternelle m'environne ! ô privation ! ô cécité ! ô dieu suprême ! J'ai joui quatre-vingt-deux ans de la beauté, de la splendeur de tes sublimes ouvrages : hélas ! je n'ai plus que mes souvenirs » ! Nous cherchâmes alors à diminuer l'amertume de ses regrets. « Croyez, dit-il, que je supporte cette perte avec patience ; il en est de plus douloureuses. Je me rappelle qu'un roi, je ne sais lequel, donna l'option à un coupable d'avoir les mains coupées ou les yeux crevés : le criminel demanda qu'on lui permît de faire l'essai des deux supplices. Pendant trois jours il se fit lier les mains, et pendant trois autres on lui banda les yeux ; et d'après cette épreuve il préféra d'avoir les yeux crevés. Mais donnez-moi mon bâton, et conduisez-moi sur cette petite colline où l'air est si pur et si frais : là je vous commencerai le récit de mes aven-

tures ». Phaloé donna le bras à son père, et Phanor eut l'adresse de suivre avec Athénaïs. Il l'aimoit déjà, il l'avoit trouvée poursuivant un papillon. — « Est-ce que vous voudriez le fixer, lui dit-il en souriant. — Non, il n'a point d'ame; si je formois un pareil projet, j'aurois des vues plus relevées ». Elle avoit cueilli une rose, Phanor la lui enleva, et voulut ensuite la lui rendre. — « Non, dit-elle, gardez-la; elle est sans épines (*a*) ».

Dès que nous fûmes sur la colline, nous plaçâmes Aristide au milieu de nous, et le priâmes de commencer son histoire.

(*a*) Sono i vezzi esca d'amore.

CHAPITRE XIV.

Aventures d'Aristide. Son séjour dans une caverne.

« APRÈS le bannissement de Thémistocle, Athènes se remplit de sycophantes et de délateurs : ils attaquèrent les citoyens les plus puissans et les plus vertueux. Le peuple, naturellement fier et insolent, enflé de ses prospérités, les écoutoit, les encourageoit. Un certain Diophante, homme obscur, démagogue bas et flatteur, osa m'accuser de concussion, et d'avoir reçu de l'argent des ioniens, lorsque j'imposois des tributs. Je fus condamné à une amende de cinquante mines. (2500 liv.) Hors d'état de la payer, il fallut, à l'âge de soixante-sept ans, m'exiler de ma patrie. J'avois perdu mon fils Lysimachus, et je partis, emportant avec moi, comme Enée, mes deux petites-filles et mes dieux pénates. Fatigué des affaires, et encore plus de l'injustice, de l'inconséquence et de la méchanceté des hommes, les méprisant sans les haïr, une obscurité douce et paisible devint l'unique objet

de mon ambition. Je m'embarquai de nuit au pyrée, sur un vaisseau marchand, sous le nom d'Agésias, car je voulois être ignoré du monde entier. Arrivé à Smyrne, je me logeai dans un fauxbourg, près de la mer, chez un pêcheur. J'y occupai une petite chambre ; et un seul plat de légumes, soir et matin, nourrissoit ma famille et moi. Cependant notre hôte, de temps en temps, nous régaloit d'un peu de poisson : sa femme, douce et charitable, m'aidoit à soigner mes petites-filles, à apprêter mes légumes ; et moi, pour payer leurs bienfaits, je racccommodois leurs filets, j'apprenois à lire à leur enfant, âgé de sept ans. Cette réciprocité de services et de soins, forma entre nous des liens d'affection qui rendoient notre société agréable. Le bon-homme de pêcheur me prenoit pour un petit marchand ruiné par l'inconstance des mers ou de la fortune. Je jouissois depuis un an de cette douce obscurité, lorsque le spartiate Lysander, vainqueur des athéniens, fit publier dans les villes maritimes de l'Ionie, un ordre à tous les athéniens de se retirer au plutôt dans leur patrie, sous peine de mort. Mon hôte, qui ne soupçonnoit pas que ce décret pût me regarder, ne m'en fit part qu'au moment où Lysander entra avec sa flotte dans le port de

Smyrne : aussi-tôt il ordonna des perquisitions ; heureusement mon hôte en fut averti. Le temps pressoit : il prend ses filets, les charge sur mes épaules. Je marche devant lui, courbé sous le poids : il me suit. Nous passons à travers les satellites, nous entrons dans son bateau, et nous sortons du port avec l'appareil de la pêche. Il me conduisit dans une caverne, située sur les bords de la mer, à vingt stades de la ville. Le soir il vint avec mes enfans et des vivres.

Cette caverne est environnée de rochers qui en cachent l'entrée, et la garantissent de la violence des vents. Elle est d'abord peu spacieuse et basse ; mais elle s'élève et s'élargit insensiblemsnt. Un ruisseau, d'une eau excellente, coule aux pieds des rochers, et les fentes qui s'y trouvent laissent pénétrer les rayons du soleil. L'air intérieur y est très-pur et sans humidité. Mon hôte, chaque matin, m'apportoit des vivres. C'est dans cette solitude profonde, dans cet antre ténébreux, que je mesurois le néant de la vie. Oppressé par le chagrin, un jour je m'écriai : « O vertu ! ne serois-tu qu'un fantôme ! Epicure auroit-il raison ? Les dieux sont-ils indifférens à nos vices, à nos vertus, au bonheur et au malheur des hommes ? Non, ce système ré-

pugne trop à ma raison et à mon cœur. L'homme vertueux est l'objet de l'attention des dieux, qui lui destinent une récompense immortelle comme eux !

Je commençois à supporter cette existence sauvage, occupé de mes enfans, de leur éducation : mais un jour, ô jour terrible ! j'en frémis encore ! l'heure où l'on m'apportoit les vivres étoit passée, et personne n'avoit paru. Je restai en sentinelle tout le jour ; il s'écoula, et l'on ne vint point. Quelle horrible situation ! des larmes amères inondèrent mon visage. Ce n'étoit pas sur moi que je pleurois ; que la mort m'eût paru douce ! je pleurois sur mes pauvres enfans : ils demandoient du pain, je n'avois rien à leur donner. La nuit je ramassai quelques coquillages sur le bord de la mer ; ce léger aliment soutint un peu leurs forces épuisées. Pour moi, je me substantai avec de l'eau et quelques racines sauvages. Mes enfans dormirent jusqu'au jour. Que je fus loin de goûter les douceurs du sommeil ! A leur réveil, leur premier cri fut du pain. Je les embrassai et pleurai. J'attendis, dans la plus terrible agitation, l'heure où nos vivres arrivoient. Hélas ! l'heure, la journée passèrent, et personne ne parut. J'étois anéanti. Mes enfans ! mes enfans ! m'é-

criai-je ! ils étoient couchés, et pleuroient de besoin. Athénaïs, plus âgée de deux ans, et qui voyoit mes larmes, me dit : « Mon père, ne pleurez point, je n'ai qu'un peu d'appétit ». Ce mot approfondit ma douleur. Dès qu'il fût nuit, je me traînai sur le bord de la mer ; j'y cherchai des coquillages : mes enfans les dévorèrent. Quelle nuit ! que de tableaux funestes effrayoient mon imagination ! j'entendois mes filles qui gémissoient même en dormant. Lorsque le jour perça les ténèbres, « ô soleil ! m'écriai-je, ô lumière immortelle ! m'éclaires-tu pour la dernière fois ! Et toi, père de la nature, être suprême, termine aujourd'hui mon existence : j'ai rempli ma carrière ; mais prends pitié de mes enfans, à peine ils entrent dans la vie » ! Athénaïs m'appela : elle n'osoit plus me demander du pain, elle s'étoit apperçue que ce mot me déchiroit le cœur ; mais elle me demanda des coquillages : je lui en promis. J'étois décidé, si l'on ne m'apportoit rien dans la journée, de braver le danger, et d'abandonner ma destinée aux hommes et aux dieux. Toutes mes forces défailloient ; à peine pouvois-je me soutenir. Cependant je me traîne à l'ouverture de la caverne : ô joie pure et délicieuse ! ô souvenir éternel ! j'y trouve des vivres en abondance.

Je me jette à genoux, et je remercie avec transport cette providence qui veille sur l'homme vertueux. Ce jour est le plus beau de ma vie. Les victoires de Marathon et de Platée ne me donnèrent point une joie aussi intime, aussi pure. C'est que la joie d'une victoire naît peut-être de la vanité, et celle que je ressentois avoit sa source au fond du cœur, dans l'instinct de la nature. Cependant je n'étois pas encore rassuré sur l'avenir; j'ignorois quel homme ou quel dieu avoit eu pitié de ma misère. Le lendemain, au lever du soleil, je me cachai derrière un rocher, d'où je découvrois au loin sans être vu. Je vis bientôt arriver un homme inconnu, chargé d'un panier: il en tira des vivres, les déposa à l'entrée de la caverne, et se retira soudain, sans jeter aucun regard autour de lui. Cet honnête pourvoyeur me continua ces bons offices pendant cinq mois, toujours avec le même silence et la même discrétion. Cependant ce mystère m'inquiétoit. Quel étoit cet homme? qu'étoit devenu mon ami le pêcheur? Enfin un matin, comme j'attendois, tapi dans ma niche, je crus le reconnoître. Il arrivoit: je cours à lui avec un cri de joie, je me jette à son cou. Lui, tout transporté, me serre dans ses bras, me témoigne tout le plai-

sir qu'il sent à me revoir. Il m'apprend que les spartiates ayant voulu le faire monter sur leurs flottes, il s'étoit caché ; qu'on l'avoit découvert et mis en prison ; que pendant trois jours il n'avoit pu parler à personne ; qu'enfin il s'étoit décidé à servir dans la marine de Sparte, et qu'alors il avoit confié ma destinée à un ami honnête et discret, en lui fesant jurer qu'il ne chercheroit ni à me voir, ni à me connoître. Il ajouta qu'il m'avoit trouvé un vaisseau qui me transporteroit en Thrace ; qu'il étoit assuré de la probité du capitaine, qui n'exigeoit, pour mon passage, qu'une légère rétribution qu'il m'apportoit. J'acceptai la proposition et l'argent, en lui disant : « Mon ami, je contracte une dette sacrée ; j'espère pouvoir m'en acquitter un jour. A mon défaut je compte sur les dieux ».

CHAPITRE XV.

Etablissement d'Aristide en Thrace. Physique du climat. Mœurs des habitans. Comment Aristide gagne sa vie.

« JE m'embarquai pour Héraclée de Thrace; je remontai le fleuve Eginus, et je m'établis entre lui et le Mont-Sacré. Je pris une chaumière dans un village. Mes talens, pour montrer à lire, me devinrent inutiles. Les thraces sont encore trop agrestes. Pour gagner ma vie, je me louai comme mercenaire à un homme qui avoit un grand domaine et de nombreux troupeaux. L'agriculture, dans ces contrées, est très-peu avancée. Je lui donnai des conseils, je dirigeai sa culture. Bientôt il me mit à la tête des travailleurs, et je doublai le produit de ses récoltes. Mon exemple, mes exhortations inspirèrent aux habitans le goût de l'agriculture. Orphée adoucissoit leurs mœurs par les accords mélodieux de sa lyre; et moi, nouveau Triptolème, par les bienfaits et les travaux de la campagne. Mais ce climat me fatiguoit: il est triste; les hivers sont rigoureux et

longs, quoique sa latitude promette une température plus douce; mais les montagnes y attirent les nuages et les neiges. De plus, la rusticité de ces peuples dégoûte bientôt l'ame d'un athénien. Les thraces ne craignent pas la mort; ils croient que leurs ames reviendront sur la terre, ou qu'elles iront dans un séjour plus heureux. D'autres pensent seulement que la mort est préférable à la vie.

Chez ceux qu'on nomme trauses, lorsqu'il naît un enfant, ses parens, assis autour de lui, font l'énumération des maux dont l'homme est investi pendant son existence, et les gémissemens suivent ces réflexions. Mais à la mort d'un homme, ils se livrent à la joie, et le félicitent de le voir délivré des peines de ce monde.

Les crestonéens, autre peuple de Thrace, ont le droit d'avoir plusieurs femmes. A la mort de l'époux, il s'élève entr'elles de grandes contestations pour nommer la plus chérie du défunt; et celle qui emporte les suffrages est immolée, par le plus proche parent, sur le tombeau de son mari, et enterrée avec lui. Cette préférence est un malheur et un affront pour les épouses rejetées.

D'autres thraces ont coutume de vendre leurs enfans, à condition qu'on les emmènera

hors du pays. Ils permettent à leurs filles de se livrer à ceux qui leur plaisent ; mais une fois engagées dans les liens du mariage, elles perdent leur liberté et sont étroitement gardées. Les maris les achètent fort chers de leurs parens. Les nobles portent des stigmates sur le corps, pour marque de noblesse.

Rien de si honorable à leurs yeux que l'oisiveté, la guerre et le pillage ; et rien de si méprisable que le travail de la terre. Leurs divinités sont Mars, Bacchus et Diane. Les rois seuls honorent Mercure, dont ils prétendent tirer leur origine, et ne jurent que par lui.

J'ai assisté aux funérailles d'un riche du pays : son corps fut exposé pendant trois jours. On immola plusieurs sortes d'animaux, ensuite on prépara un grand festin. Pendant les apprêts, les pleurs et les gémissemens continuèrent toujours. Le repas fini, ils brûlèrent le cadavre ; et, après l'avoir enseveli, élevèrent un petit tertre sur le tombeau, et des jeux de toute espèce furent célébrés.

Les thraces, chez qui j'étois, ne boivent pas de vin. A leurs repas, ils allument un grand feu, y jettent une sorte de graine, dont l'odeur et la vapeur les enivrent. D'autres habitans, au contraire, sont fort adonnés à cette

boisson, dans laquelle ils mettent du miel. A défaut de vin, ils composent une liqueur forte avec du froment fermenté. Ils offrent à leurs dieux des victimes humaines en sacrifice, sur-tout au moment d'entrer en campagne. Lorsqu'il tonne, ils lancent leurs flèches dans les airs pour menacer les dieux.

Les gètes se croient immortels, et pensent que celui qui meurt va trouver leur dieu Zalmoxis. Tous les ans ils tirent au sort pour lui envoyer l'un d'eux en députation. Voici comme ils s'y prennent. Trois gètes tiennent chacun une javeline, la pointe élevée, d'autres saisissent le député, le lancent en l'air de façon qu'il retombe sur la pointe des javelines. S'il meurt de ses blessures, c'est une preuve que le dieu est propice; s'il en échappe, c'est un méchant qu'ils maltraitent, et ils en députent un autre avec des instructions.

J'appris alors que le jeune Cyrus, fils de Darius, roi de Perse, avoit le commandement de toutes les satrapies de l'Asie mineure, qu'il résidoit à Sardes, et s'y fesoit chérir par sa douceur et sa générosité. Cette ville est célèbre par la beauté de son climat, par ses eaux, ses vergers, ses campagnes riantes. Je résolus d'aller m'y établir, de confier à ce jeune prince mon secret et ma vie: mon âge et mes malheurs, me

disai-je, l'intéresseront, et il protégera mes enfans. Je m'abandonnai à ma destinée. Notre voyage fut heureux. Mais je sens à la fraîcheur de l'air que la nuit règne dans les cieux, il est temps de rentrer dans notre colombier; et si mon récit vous intéresse, demain je vous en dirai la suite ».

CHAPITRE XVI.

Passion de Phanor. Moyen qu'il emploie pour faire connoître son amour. Souper. Anecdote de Cimon.

DÈS que nous fûmes retirés, Phanor me parla d'Athénaïs. « Je l'aime, dit-il, avec toute la vivacité d'une première passion; je sens que c'est elle que mon ame égarée cherche depuis long-temps : je suis tellement épris, que je crois qu'il entre du maléfice dans mon amour; lorsque ses yeux se tournent sur moi, il me semble que de cet organe enchanteur il s'échappe des écoulemens, une matière si subtile et si pénétrante, que mon ame en est aussitôt embrâsée, comme si le feu du ciel l'avoit

atteinte. — Vous donnez un grand pouvoir à l'œil : d'où vient donc que cette matière, ces émanations me laissent tranquille, ne me font aucune impression ? — C'est sans doute que vous n'avez nul rapport avec elle, que nulle sympathie ne les attire. — Ajoutez que je n'y crois pas. — Je ne force personne à croire ; mais expliquez-moi ce phénomène. Un de mes amis a vu une souris qui tournoit autour d'un crapaud, qui, la gueule béante, la regardoit d'un œil fixe. La souris décrivoit, en criant, des cercles autour de lui, qui diminuoient à chaque tour ; enfin elle finit, malgré sa résistance, par se jeter dans la gueule du reptile. Eh bien ! n'étoit-ce pas la fascination de l'œil qui entraînoit forcément cette pauvre souris ? J'ai ouï conter qu'un chien, en regardant fixement un écureuil perché sur un arbre, le stupéfia, et le fit tomber dans sa gueule. L'œil d'un homme en colère, un œil ardent d'amour et de volupté, ne remue-t-il pas votre ame ? n'échauffe-t-il pas vos sens ? pourquoi cela, si ce n'est par le contact des éjaculations, des corpuscules de cet œil qui les pénètrent ? Je vous dirai bien plus, j'attribue l'explosion subite de mon amour à l'imprudence que j'eus le lendemain de mon arrivée de rester long-temps assis sur le siége où s'assied et se repose cette belle athénienne : c'est

c'est depuis ce moment que mon ame a respiré tous les feux de l'amour ; car vous devez vous rappeler que la veille j'étois indécis entre les deux sœurs. — Oui, tout cela peut arriver à l'aide de l'imagination ; mais vous cherchez envain une cause étrangère : rappelez-vous l'eau de la fontaine Salmacis, dont vous avez bu si imprudemment ; elle fait son effet. — Seroit-il possible ! y croyez-vous ? — Mais vous êtes amoureux, et moi qui ai refusé d'en boire, je ne le suis pas. Au reste, Athénaïs mérite l'attachement le plus vrai, le plus tendre : les graces, les vertus, ses charmes, la justesse, la solidité de son esprit, une mémoire cultivée, en font un être des plus aimables, des plus intéressans. — Oui, il faudroit avoir le cœur ceint d'un triple acier pour ne pas l'adorer. — Cependant, j'aimerois mieux la brillante Théano, Aspasie aux belles formes, la voluptueuse Théophanie.... — Vous raillez ? — Il me paroît que vous ne seriez pas de l'avis d'Euripide, qui dit dans sa Médée, qu'il seroit à souhaiter que la nature pût découvrir un secret pour perpétuer le genre humain sans l'interposition des femmes, que les hommes en seroient plus heureux. — Euripide étoit un fou mélancolique, qui a payé de sa vie sa haine et ses propos contre les femmes ; car l'on assure

que pour se venger elles l'ont mis en piéces. Mais la nuit s'avance, dormons: peut-être que Morphée vous enverra, par la porte d'ivoire, un songe charmant qui vous offrira Athénaïs souriant à vos feux, sous un berceau de roses».

Notre réveil fut tardif. Nous trouvâmes nos hôtes dans le jardin. Aristide béchoit, les deux sœurs donnoient à manger aux chèvres, aux jeunes poulets; les pigeons venoient becqueter dans leurs jolies mains. Nous les aidâmes, nous nous promenâmes avec elles, et après notre déjeûner, elles rentrèrent dans leur gynécée, et Phanor et moi allâmes nous égarer dans la campagne. Phanor, tout radieux, me dit qu'il avoit trouvé un moyen ingénieux pour expliquer son amour à la belle Athénaïs. « Nous étions sous un peuplier, un peu éloignés de vous, un chardonneret chantoit et voltigeoit autour de sa femelle; Athénaïs le regardoit et l'écoutoit. « Je voudrois bien, m'a-t-elle dit, entendre le langage de ces petits êtres charmans; ils doivent se dire de jolies choses ». — « Je puis vous servir d'interprète. Un de mes oncles, Aruspice à Thèbes, s'est appliqué à l'étude de leur langue, et m'a initié dans cette connoissance. — « Vous avez là un heureux talent: voyons, rapportez-moi leur conversation ». Volontiers, écoutons. « J'ai voyagé, dit

l'amant, dans bien des pays, j'ai vu beaucoup d'oiseaux de votre sexe, je n'en ai jamais trouvé d'aussi aimables que vous. — « Voilà un oiseau bien galant ». Il ajoute : « Il semble que la nature ait répandu sur vous avec profusion toutes les graces, tout ce qui séduit les yeux, tout ce qui parle à l'ame. Les bois de l'Elysée, où se promènent les ombres heureuses ; le jardin des Héspérides, dont les arbres portent des fruits dorés, sont moins beaux que ce séjour enchanté par votre présence ». Il se tait à présent. — Cet oiseau paroît aimable ; cependant ne trouvez-vous pas qu'il est trop flatteur ? — Ce n'est pas à nous à juger du mérite de ce qu'il aime ; mais on voit à l'expression qu'il met dans ses propos qu'il parle d'après ses sentimens. Mais, écoutons, il recommence. « Il n'y a que trois jours que je vous connois, et depuis trois jours je vous aime. La flèche de Jupiter n'est pas plus rapide que le trait dont vous avez percé mon ame ». — Ce petit animal a de l'esprit ; et que lui répond son amante ? — Rien, jusqu'à présent ; que répondriez-vous à sa place ? — Que celui qui sait aimer, et dont la louange délicate, quoiqu'exagérée, part du fond du cœur, mérite au moins de la reconnoissance. Vous vous êtes alors avancés, et notre entretien a fini ». — Votre amour, dis-je à Phanor,

commence sous d'heureux auspices : l'espérance vous ouvre une perspective riante ; mais songez que la fille d'Aristide, parée de ses vertus, de celles de son père, est une divinité dont on ne doit approcher qu'avec des pensées pures et respectueuses. — Je le sais : sa décence, son éducation, sa modestie, son nom, commandent la vénération. Je forme des projets dignes d'elle, et si j'ai le bonheur de les faire agréer, je vous prierai d'obtenir l'aveu du sage et juste Aristide ».

Au retour de notre promenade nous soupâmes auprès du puits ; c'étoit la salle à manger des beaux jours. Maintes personnes du voisinage vinrent y puiser de l'eau. Je dis à Aristide : « Il me paroît que votre jardin est ouvert à tout le monde, comme celui de Cimon fils de Miltiade. — « Oui, comme lui je me plais à répandre mes richesses ; et mes richesses à moi sont l'eau de mon puits. Cimon avoit l'ame si noble, si généreuse, qu'il avoit fait enlever les clôtures de ses jardins, afin que les nécessiteux et les étrangers pussent cueillir ses fruits et ses légumes. Il avoit un souper simple et suffisant pour grand nombre de personnes, et tous les pauvres y étoient admis. Dans les rues il se fesoit suivre de plusieurs domestiques bien vêtus ; et lorsqu'ils

rencontroient quelque vieillard mal habillé, l'un d'eux troquoit d'habit avec lui : ils portoient aussi des sacs d'argent, qu'il fesoit distribuer à ceux qu'il soupçonnoit dans la misère. Enfin, le magnifique Cimon avoit fait de sa maison un prytanée public, de sorte qu'il nous ramenoit au siècle d'or, où tous les biens étoient communs. Ce grand homme est mort en Cypre, jeune encore, au service de sa patrie, et ses ossemens ne sont point à Athènes! On ne lui a point encore élevé de monument! Moins heureux que le chien de Xantippe, qui repose sous un tombeau ». Je lui demandai l'histoire de ce chien de Xantippe.—« Les athéniens, à l'approche des perses, furent obligés d'abandonner leurs foyers, leurs temples, leur patrie. Xantippe avoit un chien qu'il ne pût, embarquer. Ce fidèle ami le suivit à la nage, et mourut d'excès de fatigue en abordant au rivage de Salamine. Xantippe le fit enterrer au lieu même de sa mort, et son tombeau existe sous le nom de *Cynossema*, (Sépulture du Chien). Mais voici l'heure de la promenade ; je vous dois la suite de mes aventures : allons reprendre nos places d'hier ». Athénaïs lui donna le bras, et Phanor en eut de l'humeur ; il se flattoit de lui interpréter encore sur la route le langage des oiseaux.

Nous rencontrâmes une troupe à cheval, leste et brillante, à la tête de laquelle étoit le jeune Pharnabaze, l'air serein et radieux, fesant caracoller son cheval, et plaisantant avec ses camarades; j'en fus étourdi: je l'avois vu la veille désespéré, s'arrachant les cheveux, se jetant sur le corps de la belle Statira, invoquant la mort, voulant se poignarder; et déjà le rire, le plaisir avoient succédé à ce grand désespoir. J'en marquai ma surprise à Aristide. — « Ce jeune homme, me répondit-il en souriant, a plus de philosophie que vous ne pensez; c'est un véritable disciple du portique: comme le sage, il s'élève au-dessus de la douleur, il ne s'émeut de rien. Belle leçon pour les jeunes filles, qui se persuadent aisément que leurs amans ne pourroient survivre à leur rigueur ou à leur perte. Pharnabaze étoit amoureux du plaisir et non de sa maîtresse; il en trouve ailleurs, il en profite, et se console ».

CHAPITRE XVII.

Suite des aventures d'Aristide. Description du palais de Cyrus. Son entretien avec ce prince.

LORSQUE nous eûmes atteints la petite colline de la veille, Aristide nous dit : « Je me rappelle qu'hier soir nous étions arrivés à Sardes en bonne santé, quoiqu'un peu las du voyage. Je descendis à l'auberge la plus obscure. Dès le lendemain je demandai à l'hôte à quelle heure je pourrois voir Cyrus. Il fut étonné de la question; et après m'avoir mesuré de la tête aux pieds, il me répondit avec un ris sardonique, que sans doute il seroit visible pour moi en tout temps. « Venez-vous solliciter des secours ? quelque petite place » ? — Non, répondis-je, indigné de ce ton insolent ; je ne viens demander à tes concitoyens que du bon sens, et à ton maître des égards pour moi ». Ce ton ferme lui imposa, et il me dit l'heure où l'on ouvroit les portes du palais. Je traversai la ville, vêtu

comme à-présent, nu pieds, tête nue, le visage ombragé d'une barbe épaisse. Les passans s'amusoient à me considérer, ils m'examinoient comme un animal curieux. Je trouvai dans la première cour du palais une garde nombreuse qui me laissa passer : on m'arrêta dans la seconde. Je demandai à l'un des esclaves si quelqu'un d'eux entendoit le dialecte ionien. — « Moi, me répond le plus apparent de la troupe. — Eh bien, va-t'en dire à Cyrus qu'un grec veut le voir, et lui parler ». Cet homme au lieu d'y aller me toisoit, et me regardoit fixement. — « Obéissez, lui dis-je, en jetant sur lui un regard d'indignation et de fierté, et apportez-moi la réponse ». Ce ton le décida, et il partit. Je m'assis en attendant sur une pierre, exposé à l'ardeur du soleil ; ce qui étonnoit beaucoup les soldats de la garde, qui, la tête couverte de leur cittaris (*a*), se blottisoient dans l'ombre ; ma figure hétéroclite les amusoit, on me regardoit, on chuchotoit, on rioit tout bas ; mais aucun ne fut assez hardi pour me railler en face. Dans cette situation je songeois à ma gloire passée. « Voilà donc cet Aristide, qui, dans sa jeunesse, a

(*a*) C'est le nom du bonnet des perses. Il est pointu. Celui du roi étoit orné d'un ruban bleu et blanc.

partagé à Marathon les lauriers de Miltiade ! qui a triomphé avec Thémistocle à Salamine ! qui remporta la victoire de Platée, à la tête des athéniens ! que les grecs réunis nommèrent pour présider à la levée des taxes, et revêtirent d'une autorité illimitée » ! — Ajoutez, dit Athénaïs, que le temps de votre commandement fut nommé le règne de Saturne et l'heureux sort de la Grèce. — Il est vrai, ma fille. Le voilà, disois-je, cet Aristide, sur une pierre, à la porte du palais d'un satrape de Perse ! sans gloire, ignoré, confondu, proscrit, pauvre, abandonné, dédaigné même par une tourbe de vils esclaves ! O fortune ! ce sont-là de tes jeux ! Je me rappelai dans ce moment le trop fameux Crésus, ce roi de Lydie, qui dans cette même ville, qu'il éblouissoit de son faste, de l'éclat de ses richesses, tomba du haut de son trône dans les fers de Cyrus. Mes réflexions furent interrompues par le retour du messager, qui m'annonça que son maître ne seroit visible que dans deux heures. —« Retournes, et dis-lui que je n'ai pas le loisir d'attendre ; qu'un jeune homme doit des égards à la vieillesse, et un satrape persan à un grec libre ». L'esclave ouvroit de grands yeux, restoit tout ébahi, et se détermina, non sans peine, à porter ma réponse. Cyrus consentit

enfin à me recevoir. Je traversai plusieurs salles que décoroient l'or, la soie, l'argent, les statues les plus belles, les vases les plus élégans ; je marchai sur de riches tapis : mais la salle où étoit Cyrus, entouré de la foule des courtisans, surpassoit les autres en goût et en magnificence : le parquet étoit une mosaïque des plus beaux marbres, les murs étoient revêtus d'un albâtre éclatant ; huit colonnes de porphire soutenoient un dôme, où le pinceau de plusieurs grands maîtres avoient peint, à fresque, Vénus sortant du sein des eaux, environnée des jeunes néréïdes et des amours qui voltigeoient autour d'elle. Le jeune prince étoit sous ce dôme, couché sur un lit d'argent, que couvroit un riche tapis. J'avoue que je fus surpris du luxe, de la richesse, du goût et de la fraîcheur de cet appartement ; mon imagination ne s'étoit rien figuré d'aussi riant. Mais je me ressouvins du mot de Diogène chez Platon, et je dis comme lui : « *Je foule aux pieds le luxe et l'orgueil de Cyrus* ». Les habits des courtisans, chamarrés d'or et de pierreries, ajoutoient à l'enchantement et à la splendeur du spectacle. On raconte que Solon, traversant le palais de Crésus, prenoit chaque courtisan pour le roi. J'aurois pu tomber dans la même erreur. Quand je

parus, la foule m'ouvrit un passage ; je la traversai d'un pas ferme et la tête levée. Les plus sensés me regardoient avec surprise ; la jeunesse, qui formoit le grand nombre, rioit de la bisarrerie de mon costume et de ma figure. Je m'arrêtai devant Cyrus, qui, sans bouger de sa place, et compromettre sa dignité, me demanda, dans le dialecte ionien, mon nom, mon état, ma patrie, et ce que je desirois de lui. « Fais retirer, lui dis-je, cette folle jeunesse, que l'aspect d'un homme libre étonne, et je me nommerai ». Cyrus fit un signe, et tout s'éclipsa. Il me considéra alors attentivement, et je m'apperçus qu'il prenoit de moi une idée avantageuse. — « Nous voilà seuls, me dit-il, parle, qui es-tu ? — Un athénien qui a fait beaucoup de mal aux perses, et qui pense assez bien de toi et de ta générosité, pour venir, dans ses malheurs, te confier sa destinée, et te demander l'hospitalité. — Ton nom ? — Aristide d'Athènes : le connois-tu ? — Aristide ! oui : tes vertus et ta gloire ont traversé nos climats ». En prononçant ces mots, il se leve, et me tend la main ; ensuite il me fit asseoir auprès de lui, et nous eûmes une conversation très-longue sur les affaires de la Grèce et d'Athènes. Ce prince, âgé seulement de vingt-quatre ans, avoit l'esprit orné de rares

connoissances : un caractère heureux, une générosité brillante, les qualités les plus aimables, le rendoient cher à toute la Perse : mais je m'apperçus que, dévoré d'ambition, il formoit de vastes projets de conquêtes. — Savez-vous, lui dis-je, quel gouffre est la guerre ? que de sommes d'argent il engloutit ? — J'ai tout prévu ; déjà j'ai amassé des trésors considérables. — Ecoutez ce petit apologue. « La lune pria un jour sa mère de lui faire un manteau juste à sa taille. — Ma fille, répliqua la mère, comment cela se peut-il ? tu n'es pas un seul jour dans la même forme ; tu croîs et décroîs sans cesse ; ce manteau ne t'iroit plus dès qu'il seroit fait ». Il en est de même des dépenses de la guerre : on ne sauroit fixer les fonds que ce monstre peut absorber. Dans un de nos temples d'Athènes on voit la statue de la Paix, qui tient Plutus sous la forme d'un jeune enfant entre ses bras : à Thèbes, par une idée aussi philosophique, il est dans ceux de la Fortune. Oui, la paix, fille du ciel, est la source du bonheur et des richesses. La guerre, allumée par des vues d'ambition, est une injustice criante ». Ce jeune satrape, embarrassé par mes raisonnemens, mais nullement persuadé, changea de propos : il me dit qu'il plaignoit la destinée d'un homme tel que moi,

proscrit, pauvre, abandonné. — « Je vous suis obligé ; mais je vous dirai comme Aristippe, que la pauvreté vaut mieux que l'ignorance, puisque celle-là n'est qu'une privation de richesses, au lieu que celle-ci est un défaut d'esprit ». Nous parlâmes des mœurs de la Perse. Cyrus convint que ses mœurs, jadis mâles et sévères, avoient rapidement décliné vers la corruption. « Notre éducation si sage, si admirée, tombe aujourd'hui en désuétude. Depuis le grand Cyrus les perses sont divisés en quatre classes, celle des enfans, celles des jeunes gens, des hommes faits et des vieillards : les enfans, dès lâge de cinq ans, apprennent à monter à cheval ; avant cette époque ils restent entre les mains des femmes, afin que s'ils meurent dans ce premier âge, leur perte cause moins de regret à leurs pères. Nous avons une place publique séparée en quatre parties, pour les quatre différentes classes ; chacune d'elles a douze gouverneurs. Ceux des enfans sont pris parmi les vieillards, ceux des jeunes gens chez les hommes faits : on enseigne aux enfans très-peu de grammaire, mais les règles les plus exactes de la justice et de la morale. On leur peint l'ingratitude comme le vice le plus odieux ; on s'attache à les rendre modestes, tempérans : du pain, du cresson, de l'eau sont

leur nourriture et leur boisson ordinaires : leurs principaux exercices consistent à tirer de l'arc, et à lancer des dards ; telle est leur vie jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Alors ils passent, pour dix ans, dans la classe des jeunes hommes, où ils sont occupés à suivre et à servir le roi, à exécuter les ordres des magistrats, à arrêter les voleurs ; la nuit ils couchent autour du palais, dans les places publiques, et font la garde dans la ville. La moitié d'eux suit le roi à la chasse une fois le mois ; ils vivent durement, et s'accoutument aux fatigues de la guerre. Les dix ans expirés, ils entrent dans la classe des hommes : ils continuent à y servir les magistrats ; ils deviennent magistrats eux-mêmes. Ils y demeurent vingt-cinq ans. Ce temps écoulé, à l'âge de cinquante ans, ils montent au rang des vieillards ; alors ils ne sortent plus de leur pays, et ils finissent leur vie dans un repos honorable. Ils instruisent les jeunes gens ; ils sont juges dans les causes civiles et criminelles ; ils nomment les magistrats. J'ajouterai à ce récit qu'un officier est préposé pour dire tous les jours au roi, lorsqu'il s'éveille : « Souvenez-vous, seigneur, d'accomplir les ordonnances d'Orosmade ». Cyrus, après ce récit, me demanda quelques détails relatifs à moi dans les principales affaires où je m'étois trouvé. « A Marathon, lui

dis-je, nous étions dix généraux qui commandions alternativement ; lorsque mon tour fut venu, je cédai le commandement à Miltiade, pour enseigner aux autres généraux à préférer la patrie à leur amour-propre. Mon exemple fut imité ; cependant Miltiade eut la délicatesse de ne livrer la bataille que le jour où le commandement lui appartenoit.

A l'époque de celle de Salamine j'étois banni d'Athènes depuis trois ans ; j'appris que Thémistocle, général de la flotte athénienne, et Euribiade de celle de Sparte, étoient divisés ; qu'Euribiade vouloit quitter Salamine, effrayé de la multitude des vaisseaux ennemis qui fermoient l'entrée du golfe. Tout exilé que j'étois, je partis d'Egine, je traversai avec mille dangers la flotte persane, et j'arrivai de nuit à la tente de Thémistocle : je le fis prier, sans me nommer, de venir seul me parler ; mon aspect l'étonna singulièrement. « Thémistocle, lui dis-je, renonçons à toute dissension ; qu'une plus noble émulation s'élève dans nos ames ! disputons à qui de nous deux servira mieux la république ; je viens me ranger sous tes ordres, et t'aider de ma personne et de mes conseils. — J'admire, répond Thémistocle, votre générosité, votre zèle pour la patrie ; je ne puis que vous imiter, j'en aurai le courage ». Il me

confia ensuite la ruse par laquelle il vouloit tromper l'ennemi : et ma voix dans le conseil fut utile à la chose publique et à Thémistocle, puisqu'elle fit adopter son projet — Peut-être Aristide est le seul homme capable d'une si haute vertu. — Dites un républicain. Je me rappelle un fait assez singulier de ce grand capitaine. Il marchoit à l'ennemi, et ne trouvoit pas dans ses soldats cette ardeur qui promet la victoire ; il leur fit remarquer l'acharnement avec lequel deux coqs se battoient. « Voyez, leur dit-il, le courage indomptable de ces animaux, cependant ils n'ont d'autre motif que le desir de vaincre ; et vous, qui combattez pour vos foyers, pour les tombeaux de vos pères, et pour la liberté.... ». Ces mots ranimèrent le courage de l'armée, et lui assurèrent la victoire. En mémoire de cet événement, les athéniens instituèrent une espèce de fête, qui se célèbre par des combats de coqs. — Je crois qu'à Platée vous commandiez les athéniens ? — « Oui, j'avois cet honneur ; mais j'avoue que je fus saisi d'admiration à la vue de l'ordonnance et de l'intrépidité de l'armée des spartiates. Avant la bataille ils se peignèrent, arrangèrent leurs cheveux, couvrirent leurs têtes de chapeaux de fleurs, se frottèrent d'huile et d'essences.

Lorsque

Lorsque l'armée fût rangée, les joueurs de flûte jouèrent l'air de la chanson de Castor; Pausanias, leur roi, l'entonna et marcha le premier; les combattans suivirent, répétant tous la même chanson, tous l'air joyeux, marchant d'un pas ferme et en bon ordre. Ce que j'ajouterai d'intéressant sur cette bataille, c'est que les vainqueurs ayant élevé un trophée à la victoire, nous envoyâmes consulter l'oracle sur le sacrifice que nous devions faire. Il nous ordonna de dresser un autel à Jupiter, mais de n'offrir aucun sacrifice qu'après avoir éteint tous les feux du pays, profanés par les ennemis, et avoir apporté de Delphes un feu pur et sacré. Nous obéîmes. Eucchidas de Platée court de grand matin à Delphes, se purifie, s'asperge d'eau sacrée, se couronne de laurier, prend un tison allumé sur l'autel, revient à toutes jambes, et rentre dans Platée au coucher du soleil; il salue ses concitoyens, leur remet le tison, tombe, et expire à leurs pieds. Il avoit fait dans un jour mille stades. Les platéens l'enterrèrent dans le temple de Diane, avec cette épitaphe : *Ci-gît Eucchidas, pour être allé à Delphes et en être revenu le même jour.*

Voici les honneurs funèbres qu'on rend, tous les ans, aux grecs morts à la bataille de Platée.

Le 16 de maimacterion (décembre), on fait, à la pointe du jour, une procession précédée par un trompette qui sonne la charge : après lui marchent plusieurs charriots remplis de couronnes et de branches de myrte : les charriots sont suivis d'un taureau noir ; ensuite viennent des jeunes gens qui portent des cruches pleines de vin, de lait, et des phioles d'huile et d'essences. Aucun esclave ne peut se mêler dans cette cérémonie : la pompe est fermée par l'archonte, ou premier magistrat des platéens, revêtu d'une robe de pourpre, ceint d'une épée, et tenant une urne dans sa main. Dans tout autre temps il lui est défendu de toucher le fer, et de porter d'autre vêtement qu'un habit blanc. Dès que cette procession est arrivée aux tombeaux, l'archonte puise de l'eau dans la fontaine avec son urne, lave les petites colonnes, les frotte d'essence, égorge ensuite le taureau sur un bûcher. Après avoir adressé des prières à Pluton et à Mercure, il invite les vaillans morts à ce festin, à ces effusions funèbres, et verse une coupe de vin, en criant à haute voix : « Je présente cette coupe à ces guerriers valeureux, morts pour la liberté ».

La conversation tourna sur la politique. Cyrus me demanda sous quel gouvernement

je voudrois vivre. — Sous celui où l'on n'obéit qu'aux lois. — Où existe-t-il ? — Je ne sais. La société la plus heureuse et la plus affermie est celle où il y a le plus d'égalité. — D'accord ; mais cette égalité ne peut exister que dans une très-petite aggrégation d'hommes pauvres et relégués sur des rochers. Une vaste démocratie est une chimère absurde, parce qu'un tel état est nécessairement riche et puissant, et que la cupidité, l'avarice, l'ambition, le libertinage l'agitent en tout sens, et y allument des volcans dont les fréquentes éruptions le renversent bientôt. J'ai lu dans un de vos poëtes, qu'Eole tient les vents enchaînés dans des cavernes profondes, sans quoi leur fureur, leur souffle impétueux dévasteroient la terre. Un jour, à la prière de Junon, Eole les déchaîna : aussi-tôt les tempêtes, la nuit, les orages bouleversent, couvrent les mers de naufrages, offrent par-tout la terreur et la mort. Cette image est celle de la turbulence démocratique. On confond souvent la liberté politique avec la liberté civile. Celle-ci influe sur toute la société ; chaque individu jouit de ses bienfaits : elle fait aimer le régime sous lequel on vit. La liberté politique ne répand ses avantages que sur une très-petite partie du peuple : souvent les seuls

ambitieux, les intriguans en profitent. La liberté civile peut exister dans tout gouvernement tempéré, sous la monarchie même. La meilleure constitution, selon moi, est celle où toutes les passions sont comprimées, et dont les ressorts sont les plus simples. Un de vos philosophes prétend que l'état monarchique est le plus solide. Le bonheur du peuple, dit-il, dans cette constitution est attaché à la vertu d'un seul. Sous l'aristocratie il dépend de la vertu de plusieurs, et dans la démocratie il est lié à la vertu de tous. Or, il est plus aisé de trouver un homme vertueux que cent, que vingt mille réunis. — Si vous n'étiez pas Cyrus, si vous n'étiez qu'un citoyen obscur, voudriez-vous être né athénien ou persan? — Athénien, mais par amour-propre. La démocratie n'a ni base, ni solidité. Pour qu'une constitution soit ferme et inébranlable, il faut que le chef suprême, ou les premiers magistrats, si c'est une oligarchie, inspirent au peuple, par leur faste et leur naissance, ce respect d'opinion, ce sentiment de leur supériorité qui, frappant l'imagination, contiennent plus que la morale et les lois. Vos athéniens même conviennent qu'ils étoient heureux sous Pisistrate, et que le règne de son fils Hypparchus étoit celui de l'âge d'or.

Si le peuple est gouverné par ses égaux, il les méprise ; et les ambitieux, les démagogues profitent de ce mépris pour troubler l'ordre, renverser les autorités, et se mettre à leur place. — Je suis de votre avis ; voilà pourquoi je préfère l'aristocratie tempérée à la démocratie. Un jour un lacédémonien conseilloit à Lycurgue d'établir le gouvernement populaire, dans lequel le moindre citoyen auroit autant d'autorité que le plus grand. — « Commence, lui dit-il, à l'établir toi-même dans ta maison ».

Cyrus voulut me loger dans son palais ; il m'offrit de l'argent et des meubles. Je refusai tout. « Faites-moi louer, lui dis-je, sur les bords du Pactole une cabane avec un petit jardin, je le travaillerai ; du produit, je paierai mon loyer, et nourrirai ma petite famille. Au reste, je vous demande le secret sur mon nom ; j'ai pris celui d'Agésias. J'espère trouver auprès de vous ma sûreté et mon repos ». Il me le promit, et m'assura qu'il veilleroit à ma tranquillité comme à celle de la ville. Il me pria de venir le voir de temps en temps ; j'y consentis, à condition que ses gardes ne m'arrêteroient plus à la porte de son palais, et qu'il ne me feroit pas attendre. Notre entretien avoit duré près de deux heures, au grand étonnement des courtisans, qui s'épuisoient

en conjectures sur moi, sur mon nom, sur cette visite. Mais leur surprise fut encore plus grande, lorsqu'ils virent Cyrus m'accompagner en causant avec moi d'un air familier et affectueux.

De retour à mon auberge, mon hôte me demanda si j'avois vu le prince, et si j'en étois content? — « Oui, mon ami, il m'a servi un plat de mon goût, sers-moi de même un bon plat de légumes ».

L'heure du souper arrivée, cet homme vint m'annoncer que j'étois servi. Il me fesoit de grandes salutations, me traitoit avec cérémonie et respect; me prioit d'agréer ses excuses, s'il n'avoit pas eu pour moi tous les égards que je méritois. Je lui répondis que j'étois fort content de lui, et que je le dispensois de tout compliment et de ses révérences. Je vais me mettre à table, et je trouve un repas délicat et somptueux. — « Mon ami, lui dis-je, qui t'a commandé ce festin? As-tu oublié que je ne t'ai demandé qu'un plat de légumes »? il me répondit qu'un officier de Cyrus étoit venu de sa part lui ordonner de me bien traiter. — « Emporte ton souper, laisse-moi seulement ces légumes; et si cet officier revient, dis-lui qu'Agésias conseille à ce prince de garder ses vivres, qu'il a plus de monde à nourrir que

lui ». Mais la fin de mon histoire nous mèneroit trop loin, demain je vous la finirai. Morphée nous attend, allons jouir de ses douceurs.

CHAPITRE XVIII.

Agitation, amour de Phanor.

PHANOR fut agité toute la nuit du souvenir de son aimable Athénaïs. Il fit quatre vers, qu'il grava de grand matin sur un arbre au pied duquel étoit un banc où souvent cette beauté venoit se reposer. Les voici.

« Arbre heureux, qui souvent prête ton doux ombrage
A l'aimable beauté qui me fait tant souffrir ;
Si quelquefois son cœur s'ouvre à toi sans nuage,
Heureux témoin ! dis-moi, dois-je vivre ou mourir » ?

Ce matin il fut mécontent d'elle ; il la trouva plus négligée qu'à l'ordinaire. — Hier, me disoit-il, elle avoit des fleurs sur sa tête, ses cheveux étoient arrangés, aujourd'hui ils flottent au hasard ; je lui en ai parlé : elle m'a répondu que la simplicité étoit une parure ;

d'ailleurs elle me semble plus réservée, plus froide que les jours précédens. — Cette négligence dans ses habits, cette circonspection sont d'un heureux présage : elle ne se pare point, parce qu'elle craint de décéler le goût naissant qu'elle a pour vous ; elle est froide et réservée, parce que l'amour étonne un jeune cœur, et accroît sa timidité. Ainsi, loin de vous désoler, livrez-vous aux douces illusions de l'espérance. Pendant la journée il visita plusieurs fois l'arbre où étoient gravés ses vers ; il vit enfin qu'on avoit effacé le mot *mourir*. Il courut aussi-tôt me l'annoncer ; l'amour et la crainte l'offusquoient tellement, qu'il ne savoit comment interpréter la radiation de ce mot. — Ne comprenez-vous pas, lui dis-je, que l'on veut que vous viviez. Au reste, je vois que vous avez trop bu de l'eau de la fontaine Salmacis.

Il me quitta soudain pour aller occuper sa muse de sa chère Athénaïs. Il fit d'autres vers qu'il lui présenta comme production du poëte Moschus, auteur de la pièce charmante de l'Amour fugitif. Athénaïs ne s'y trompa point; mais elle eut le plaisir de les lire, et de les louer, en feignant de les croire à cet aimable poëte. Voici les vers.

« HEUREUX cent fois le jour, la saison et l'année,
Et l'heure et le moment, et les prés et les bois,
Où, conduit par l'amour et par ma destinée,
Je vis tes yeux charmans pour la première fois !

SOIENT bénis mille fois et ma flamme timide,
Et le nœud dont Amour a tissu mon bonheur ;
Et ma blessure heureuse, et la flèche rapide,
Qui toujours plus avant pénètre dans mon cœur !

HEUREUX cent fois encor les lys de ton visage
Et ta bouche vermeille, où respire l'amour,
Et ta voix si touchante, et ta brûlante image
Qui fixa dans mon sein son éternel séjour » !

Ce soir-la un vent frais empêcha notre promenade ; mais après le souper Aristide nous mena dans le cabinet de la méditation, pour achever le récit de ses aventures.

CHAPITRE XIX.

Suite des aventures d'Aristide. Générosité de Cyrus. Trait d'Aristide. Récit de la prise de Babylone.

«Nous sommes restés, dit-il, à l'auberge, vis-à-vis d'un souper très-frugal et très-sain. Quelques jours après notre première entrevue, Cyrus me fit prier de me rendre chez lui. Pour cette fois les courtisans parurent accoutumés à mon allure grotesque. Je lisois dans leurs yeux l'attention, les égards mêlés à la curiosité. Je trouvai ce jeune satrape dans son jardin, où la beauté des arbres, leur symétrie, les odeurs suaves enchantoient les sens. — Comment trouvez-vous mon paradis, me dit-il? — Très-beau, et dessiné avec beaucoup de goût et d'intelligence. — C'est moi qui en suis l'ordonnateur : j'ai planté plusieurs de ces arbres. — Vous! avec ces habits somptueux, ces bagues, ce riche collier, ces parfums qu'exhalent vos vêtemens; vous avez de vos mains travaillé, planté, embelli ce jardin?

— Oui, j'en jure par Mithra ! tant que je suis en santé je ne me mets jamais à table qu'après m'être couvert de sueur par quelques travaux militaires ou champêtres. — Cyrus, vous méritez votre bonheur, puisque vous cultivez la vertu au milieu de l'opulence ». Il m'annonça alors qu'il m'avoit trouvé un asyle tel que je le desirois. Nous nous promenions à la vue des courtisans que le respect éloignoit. « Vous voyez, me dit-il, dans cette foule qui m'environne et m'obsède souvent, ce personnage sec et pâle ? Eh bien, cet homme, moi présent, m'accable de flatteries, et se permet loin de moi des propos injurieux. Quel châtiment puis-je lui infliger ? — Voici ma réponse. Un jour, à Athènes, je présidois au jugement de la cause de deux particuliers ; l'un commença son plaidoyer par me dire que son adversaire cherchoit à me nuire en toute occasion, et parloit de moi très-peu favorablement. — Eh ! mon ami, lui répondis-je vivement, dis seulement les maux qu'il t'a faits, car il s'agit de ta cause, et non de la mienne. Un grand prince fit publier une loi sévère, par laquelle il défend aux juges de punir les paroles qui n'attaquent que lui. « Si l'accusé, dit-il, a parlé par légèreté, il faut le mépriser ; si c'est par folie, il faut le plaindre ;

si c'est pour nous outrager, il faut lui pardonner ». Ces exemples firent impression sur ce jeune héros, et il me promit de dédaigner toute vengeance. En me quittant il voulut me faire accepter une bourse d'or. « Elle servira, disoit-il, à monter votre ménage ; c'est une chose inouie, indécente, qu'un homme tel que vous vive dans la peine et si près de l'indigence ». — « Me croyez-vous, lui dis-je, moins raisonnable que ce garçon jardinier que voilà, et qui, en travaillant, fredonne si gaîment une triste chanson ? — Qui oseroit vous comparer pour la sagesse ? — Eh bien, cet homme vit de beaucoup moins que moi, et il est content. A quoi me serviroit votre or, si je n'en fais point usage ? On n'est heureux que par la possession des choses nécessaires : le desir du superflu altère le bonheur, et le détruit ». Ce prince me fit conduire à la chaumière qu'il m'avoit louée : je la trouvai si agréable, que j'y transportai aussi-tôt ma famille et mes dieux Lares.

Je continuai à voir Cyrus de temps en temps : ses aimables qualités m'attachoient à lui. Il me consultoit avec plaisir, et je répondois à sa confiance par tout ce que mes foibles lumières et mon expérience pouvoient me suggérer. Il trouva le moyen de m'obliger,

à mon insçu, d'une manière très-ingénieuse. Ce cabinet où nous sommes n'existoit pas. Un jour ce prince me demanda comment je me trouvois dans mon hermitage : « A merveille, lui dis-je ; il n'y manque qu'un petit cabinet au milieu de mon bois de laurier ; mais j'attends d'avoir conquis l'Asie, à la tête des grecs, pour le faire bâtir ». — « Pour exécuter ce vaste projet vous attendrez, sans doute, que je sois mort ». Cette plaisanterie finit là, et je la crus oubliée. Huit jours après il me fit prier de me rendre à son palais de très-grand matin, où, sous divers prétextes, il me retint toute la journée ; il me montroit sa correspondance de Sparte avec son général Lysander ; il m'arrêta à diner ; il eut la délicatesse de n'admettre à ce repas que deux de ses conseillers intimes, personnages instruits et d'un âge mûr. Notre conversation fut grave et intéressante, car l'esprit de ce prince, vaste et flexible, se prêtoit à tous les tons. Nous parlâmes de la vieillesse ; j'essayai de lui prouver qu'elle avoit ses douceurs. « Un jeune homme, sans doute, se croit plus heureux qu'un vieillard, parce qu'il est entouré des plaisirs ; mais si le vieillard ne regrette pas ces plaisirs, si d'autres goûts lui en créent de nouveaux, qu'a-t-il perdu ? L'agilité et la

force sont les attributs de la jeunesse ; mais ce sont aussi dans un degré bien supérieur les qualités du cerf et du taureau. Sommes-nous pour cela plus malheureux que ces animaux ? Ce qui tue les vieillards, c'est la solitude qui les environne, c'est l'ennui qui appésantit le fardeau de leur vie : mais celui qui, depuis sa jeunesse, a cultivé des talens, a contracté l'habitude du travail et de la vertu, recueille au déclin de sa vie le fruit de ses heureuses semences ; il s'occupe, il jouit encore. Platon est mort à quatre-vingt-un ans, la plume à la main, toujours philosophe et heureux. Isocrate à quatre-vingt-quatorze ans commença un éloge, nommé le Panathée, et le finit à quatre-vingt-dix-sept ans : son maître Gorgias n'a cessé d'étudier et d'écrire jusqu'à sa cent septième année. Quelqu'un lui ayant demandé s'il ne s'ennuyoit pas de cette longue existence, il répondit : « Je n'ai aucun sujet de me plaindre de ma vieillesse ». Vous me donneriez, dit Cyrus en riant, l'envie de vieillir bien vîte. — Je vous souhaite la longevité d'un certain Arganthanius, roi des tartéssiens : il régna quatre-vingt ans aux environs de Cadis, et en vécut cent vingt ans (6). Au reste, à l'heure de la mort, le passé n'est qu'un songe. Tout ce qui finit est court.

L'après-dinée ce jeune prince me raconta la prise de Babylone par le grand Cyrus.

Lorsque ce héros vit l'épaisseur et la hauteur de ses murs, et la largeur du fleuve qui est dans la ville de deux stades, il fut très-inquiet de la témérité de son entreprise, d'autant que les babyloniens avoient amassé pour trente ans de vivres ; mais son esprit, égal à son courage, lui suggéra un heureux stratagême : il investit la ville, et commanda autour des murs une profonde tranchée, dont on jetoit la terre du côté des remparts; sur cette terre on éleva des tours. Les assiégés se mocquoient de ses travaux. — Cyrus souffroit leur raillerie, et attendoit le jour de la vengeance. Il apprit qu'ils devoient célébrer une fête solemnelle, et passer la nuit dans les plaisirs. Il saisit l'occasion. Au soleil couché il fit ouvrir des fossés depuis la tranchée jusqu'au fleuve ; soudain l'eau s'y précipite, et le fleuve en peu de temps devint très-guéable. Cyrus le fait sonder, et entre dans la ville à la tête de ses troupes : le bruit, le vacarme de la fête empêchent d'entendre sa marche. Il va droit au roi Balthazar, qui l'attendoit le cimeterre en main, à la tête de ses gardes ; il fut tué. Cyrus, maître du palais, fait publier une défense aux habitans de sortir

de leurs maisons, sous peine d'être passés au fil de l'épée. Babylone est si vaste, que ceux qui logeoient aux extrémités étoient déjà pris pendant que ceux du centre ignoroient leur destinée. Le jour venu ils se rendirent à discrétion.

J'ai visité le tombeau de ce héros : j'y ai versé des larmes de sensibilité et de dépit. Les trophées de votre Miltiade troubloient le repos de Thémistocle ; et moi la gloire du grand Cyrus agite mes esprits, et me fait rougir de mon obscurité. — Ah ! jeune homme, m'écriai-je ! quel fantôme que la gloire ! Il en est d'elle comme de la lumière qui est un plus grand bien pour ceux qui voyent que pour ceux qui sont vus. Ecoutez ce qui m'est arrivé. J'avois été choisi par tous les grecs pour la taxe générale des impôts ; mission très-flatteuse dont je m'acquittai assez bien : je revenois à Athènes, croyant cette ville fort occupée de moi et de ma renommée ; je trouvai à Alime, bourg de l'Attique, des athéniens d'un certain rang, retirés pour quelque-temps à la campagne ; l'un d'eux me demanda des nouvelles d'Athènes : je fus étonné, et lui répondis que j'en étois absent depuis long-temps, et que je venois de remplir une mission importante. — Ah ! oui, s'écria-t-il, vous revenez de Lacédémone ?

Lacédémone ? — Eh non, répond un autre brusquement; ne sais-tu pas qu'il vient de la cour de Perse, où il étoit en qualité d'ambassadeur ! J'avoue que mon amour-propre fut d'abord blessé de l'ignorance de ces gens-là. Cependant je finis par rire, et me désabuser des illusions de la gloire. Mais veuillez m'apprendre où est le tombeau de Cyrus. — A Pasagarde ; il est couvert de richesses et dans un cercueil d'or massif. Cambyse son fils en confia la garde à des mages, qui la conservèrent sous ses successeurs. Tous les mois ils sacrifient un cheval à sa mémoire. Voici son épitaphe : « *Je suis Cyrus, fils de Cambyse, le fondateur de l'empire des perses, le maître de l'Asie : ne m'envie point ce monument où mes ossemens reposent* ».

Ce jeune prince m'apprit la cause de la mollesse et de la licence des mœurs des lydiens. « Lorsque le grand Cyrus eût renversé le trône de Crésus, il laissa une garnison à Sardes. Pendant son absence, les lydiens se révoltèrent. Ce héros, irrité, jura de les exterminer. « Punissez, lui dit Crésus, les chefs de la révolte. Quant aux lydiens, contentez-vous de les mettre dans l'impuissance de se soulever ; défendez-leur d'avoir des armes ; ordonnez-leur

de porter des habits magnifiques et sans ceinture, de chausser des brodequins, de faire apprendre leurs enfans à jouer des instrumens, à se livrer à toutes sortes de débauches ; vous verrez bientôt des hommes métamorphosés en femmes, et vous, ni vos successeurs, n'aurez plus à craindre de révolte ». Cyrus adopta cet avis, et depuis, les lydiens sont devenus plus célèbres par leur vie efféminée et voluptueuse, qu'ils ne l'avoient jamais été par leurs exploits guerriers et leurs victoires. — « Le conseil de Crésus, lui dis-je, est plus spécieux que bon et solide. Un jour Thémistocle ayant dit aux athéniens qu'il avoit conçu un projet de très-grande utilité, mais d'une telle importance, qu'il exigeoit le plus grand secret, le peuple lui ordonna de me le communiquer. Thémistocle obéit. Ce projet étoit de surprendre et de brûler tous les vaisseaux des grecs, avec qui nous étions en paix, et par ce coup hardi nous restions maîtres de la Grèce. Je ne répondis rien à Thémistocle ; mais rentré dans l'assemblée, je dis : « O athéniens ! le dessein que m'a confié Thémistocle est le plus avantageux qu'on puisse jamais vous proposer, mais il est en même temps le plus injuste ». Les athéniens y renoncèrent. Cyrus auroit été plus grand s'il eût imité la modération et la justice

d'Athènes. Les remparts, les bases les plus solides des états, sont les vertus ».

Cyrus me retint ainsi jusqu'à la nuit. Mes filles ne me parlèrent que de la longueur de mon absence. Le lendemain, plus matineux, pour réparer l'inaction de la veille, je courus à mon jardin. Jugez de ma surprise ! je vois un édifice où rien n'existoit auparavant. J'ouvre de grands yeux, j'approche, je le touche ; je n'osois me fier à mes sens. J'entre ; je me trouve dans un cabinet arrangé, décoré, sorti de terre dans un jour. J'apperçois deux tableaux, le portrait de Thémistocle et le mien. « Quel enchantement, m'écriai-je ! ce cabinet est-il tombé des nues» ! Mes filles me suivoient, et, quoique bien jeunes encore, elles jouissoient de mon étonnement. Enfin, j'interroge Athénaïs, qui rioit de tout son cœur ; elle me dévoila l'énigme, et m'apprit que tandis que Cyrus me retenoit dans son palais, cent ouvriers avoient élevé ce petit bâtiment. Il n'y avoit pas moyen de le refuser, et de le lui renvoyer. Ce jeune satrape, quelque temps après, me fit un présent plus cher, et bien digne de la grandeur de son ame.

Je lui avois conté mes aventures de Smyrne, l'amitié, l'humanité, la bienfesance du pêcheur et de son ami, qui m'apportoient des vivres à

la caverne : j'ajoutai que la seule fois de ma vie, où j'avois desiré des richesses, c'étoit en quittant ces honnêtes gens, dont j'aurois voulu reconnoître les bienfaits. Ce généreux prince se conduisit ici de la même manière que dans l'affaire du cabinet: il fit compter secrettement à Smyrne, en mon nom, une somme d'argent à mon hôte et à son ami. Je l'ignorois parfaitement. Un beau jour je vis entrer ici ces trois personnages, le pêcheur, sa femme et leur ami. Ils se répandent en remercîmens, me parlent de bienfaits et de reconnoissance. — « Eh, mes amis, leur disois-je, c'est moi qui vous suis redevable, et qui suis assez malheureux pour ne pouvoir encore m'acquitter ». Ils me répondent : « La somme est très-considérable, vous nous avez enrichi. — Mais quelle somme ? quel argent ? — Celui que vous nous avez envoyé ». — Je m'étonnois de plus en plus. Enfin, à force de les faire parler, de nous expliquer, je commençai à soupçonner que c'étoit un tour de Cyrus. Je lui écrivis sur-le-champ qu'il m'avoit endossé un fardeau qui m'accabloit ; que trois citoyens de Smyrne venoient de tomber chez moi pour dévorer mes provisions, sous prétexte de reconnoissance d'un service que je ne leur avois pas rendu ; que je n'avois ni bon vin, ni grands

mets à leur donner, et que puisqu'il étoit la cause du voyage, il étoit juste qu'il en payât les frais ; que je le priois de m'envoyer quelques flacons de vin pour régaler ces bonnes gens. Il me répondit qu'il supporteroit volontiers la taxe que je lui imposois, et qu'il voudroit en payer souvent de pareilles ». Je gardai ces hommes de bien pendant huit jours ; je les fêtai le mieux possible. Cyrus les vit, et leur paya magnifiquement les frais du voyage. J'avoue que ce bienfait de Cyrus, la vue et la satisfaction de mes chers et anciens hôtes, sont un des événemens de ma vie le plus cher à ma sensibilité.

Hélas ! je n'ai joui que trois ans du bonheur de vivre auprès de cet aimable satrape, qui m'appeloit son père, et me traitoit avec une vénération et une tendresse filiale. Darius son père étant tombé malade, Parysatis, mère de Cyrus, qui le préféroit à son fils aîné Artaxerxès, le rappela à la cour, dans l'espérance de le faire nommer par son père héritier de la couronne ; mais son projet échoua. Son départ me causa un véritable chagrin. Il est difficile de rencontrer dans un prince, ou dans un particulier, des qualités plus brillantes et plus aimables : généreux sans profusion et avec discernement ; bienfesant par humanité, et non

par ostentation ; plein de feu, de génie, actif, appliqué, d'une facilité rare dans les affaires, d'une valeur à toute épreuve ; fidèle à sa parole, au secret confié, relevant tant de vertus par le charme d'une conversation enjouée, brillante et instructive. Il n'a manqué à la perfection de ce beau moral, qu'une ambition plus modérée, une ame moins ardente et moins passionnée pour la gloire (*a*). Sa figure, sa taille, annonçoient le héros ; la douceur et l'enjouement de sa physionomie en tempéroient la fierté et la noblesse. Je le regrette encore tous les jours. A son départ, avec mon aveu, il confia mon secret, et me recommanda très-particulièrement à Pharnabaze, qui a protégé ma tranquillité et eut pour moi les attentions les plus distinguées. Ma vie est aujourd'hui obscure, paisible, pour ainsi-dire sans mouvement, ainsi qu'elle convient à mon âge, et je vais à la mort d'un cours insensible, comme un fleuve lent et doux qui va se perdre dans l'abîme des mers ».

(*a*) Son ambition lui fit prendre les armes contre le roi Artaxerxès son frère, qui le tua dans une bataille.

CHAPITRE XX.

Passion de Phanor. Notions sur Sparte, et son gouvernement.

CEPENDANT le trop sensible Phanor se consumoit d'amour. Il dépérissoit, il ne pouvoit s'accoutumer au sang-froid, à la tranquillité d'Athénaïs. Il me dit : je veux la punir ; je vais feindre de m'attacher à sa sœur : peut-être la jalousie... — « Gardez-vous-en bien : ce moyen est excellent vis-à-vis d'une femme ordinaire, qui a plus de vanité que d'amour ; mais Athénaïs loin de s'irriter de votre changement, le verroit avec dédain, vous perdriez son estime ; et pour elle sans l'estime plus d'intérêt : ce n'est pas son amour-propre qu'il faut éveiller, c'est sa sensibilité. — Si je croyois être aimé, si j'étois assuré qu'elle acceptât ma main, je n'hésiterois pas à la lui offrir ; mais je crains un refus ; je redoute l'austérité d'Aristide. — Voulez-vous que je fasse quelques démarches, que je sonde le terrein ? — Non, ce fruit si désiré n'est pas encore mûr ; si j'étois refusé,

qu'il me fallut quitter cet asyle, j'en mourrois de douleur ».

Je compris alors que son ame vive et sensible avoit enfin trouvé dans un objet aimable et vertueux le terme de son inconstance, et qu'il étoit en proie à une passion impétueuse, mais aussi délicate que vraie. Doux effet de la vertu, quand elle se montre avec le charme des graces et de la beauté !

Cependant, malgré son air froid et modeste, je soupçonnois Athénaïs d'un penchant secret pour Phanor. Elle lui parloit peu, mais elle m'adressoit souvent la parole; elle jouoit souvent avec moi, m'agaçoit, me caressoit presque : il en étoit jaloux. — « Pauvre homme, lui disois-je, ne voyez-vous pas que ces amitiés, ces caresses que vous m'enviez reviennent à vous par réflexion ? Je suis votre satellite, je vous renvoie les rayons du soleil. — Les premiers jours de mon arrivé, elle me traitoit avec plus de douceur, de gaîté; le sourire étoit sur ses lèvres : aujourd'hui, quelle différence ! — Il est aisé d'en deviner la cause. Les premiers jours vous lui avez paru aimable, elle vous a écouté, elle a plaisanté avec vous comme avec un homme dont son cœur ne pouvoit se méfier. Mais quand elle a soupçonné votre attachement, qu'elle est des-

cendue dans son ame, alors la timidité, la réserve, la sagesse, les réflexions sont venues à son secours, et lui ont fait prendre une contenance plus grave et plus imposante. Une jeune fille douce et craintive joue avec un moineau; mais le plus petit tiercelet, malgré l'éclat de son plumage, l'étonne et l'effraie. Je suis le moineau, vous êtes le tiercelet».

Un petit accident survenu à table, me dévoila encore mieux l'ame d'Athénaïs. Aristide lui demanda de l'eau plus fraîche : Phanor se hâte, pour lui éviter la peine d'en aller puiser, mais si étourdiment, que son pied accroche la table : il tombe, et, dans sa chûte, il faillit à l'entraîner. Athénaïs jette un grand cri, et pâlit. Phaloé éclata de rire. Aristide voyant que Phanor n'étoit point blessé, dit en souriant à Athénaïs : « Après avoir, comme Ulysse, essuyé tant de travaux et de dangers, et sur terre et sur mer, je te croyois plus aguerrie. Voilà comme le sort se joue des foibles mortels. Dans le moment de notre plus grande sécurité, Phanor tombe, la table est ébranlée : c'est ainsi que les villes, les empires s'écroulent du faîte de la gloire. Un jour le sable et les ronces couvriront les édifices et le faste de l'orgueilleuse Persépolis; Sparte, Athènes périront. Qui sait quel peu-

ple viendra fouler notre cendre » ? Pendant ce discours, une vive rougeur avoit nuancé les lys de l'aimable Athénaïs, qui, s'efforçant de plaisanter, dit que la chûte de Phanor étoit d'un bon augure, qu'elle présageoit qu'un jour les grecs s'empareroient de l'Asie.

Aristide dit ensuite à Phanor : « Jeune homme, pour nous dédommager de la frayeur que vous nous avez causée, faites-nous part de quelqu'anecdote sur Sparte, de vos observations sur le gouvernement, car vous ne voyagez pas, sans doute, par un desir vague de curiosité, ou le besoin de changer de place ». A ces mots, Phanor, pour donner à Aristide et à Athénaïs une bonne idée de son jugement et de ses connoissances, recueillit toutes les forces de son esprit, et parla en ces termes.

« Une des choses qui m'a le plus frappé chez les spartiates, c'est leur fermeté et leur courage dans l'adversité. Cette ville célébroit une grande fête, l'affluence des étrangers étoit considérable ; nous étions au théâtre, où des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles combattoient tout nus : dans ce moment des couriers arrivent de l'armée, annoncent sa défaite et la mort de leur général. A cette terrible nouvelle, les éphores, quoique très-

affectés, ordonnent tranquillement la continuation de la fête. Ils envoyèrent à tous les parens le nom des morts qui leur appartenoient, et restèrent au théâtre pour faire continuer les jeux et les danses.

Le lendemain, les parens des morts, d'un visage où respiroient la magnanimité et la joie, se saluoient, s'embrassoient dans les rues, sur la place; au lieu que les parens de ceux qui avoient survécu se renfermoient dans leurs maisons, comme dans un deuil; ou si leurs affaires les forçoient à sortir, ils marchoient la tête baissée, silencieux et tristes. Chez les femmes, sur-tout, cette différence dans l'expression du visage étoit encore plus sensible : celles qui attendoient leurs fils étoient abattues et dans le silence; mais celles dont les enfans étoient morts en combattant, couroient au temple, d'un air joyeux, pour rendre graces aux immortels, se visitoient et se félicitoient réciproquement. — « Cette constance dans l'adversité, dit Aristide, honore beaucoup ces fiers républicains. Cette Sparte m'épouvante, et je crains bien qu'un jour son ambition et son courage ne fassent le malheur d'Athènes et de la Grèce. Mais relativement à son héroïsme, je vous raconterai une aventure arrivée naguère au sage et vaillant Xéno-

phon, fameux disciple de Socrate. Au milieu d'un sacrifice solemnel, on vint lui annoncer la mort de son fils, tué dans une bataille : sans paroître ému, sans interrompre la cérémonie, il dépose sa couronne, et demande de quelle manière il est mort. « Les armes à la main, lui dit-on ». A ces mots il reprend sa couronne, et atteste les dieux qu'il ressent plus de plaisir de la vertu et de la bravoure de son fils, que de douleur de sa perte. Mais parlez-moi du gouvernement de Sparte». Dans cette ville, dit Phanor, le trône est occupé par deux rois d'une maison différente. Voici leurs prérogatives : ils portent la guerre où ils veulent, commandent les armées, ont, en campagne, une garde de cent hommes d'élite : la peau et le dos de tous les animaux qu'on immole leur appartiennent. Ils occupent partout la place d'honneur, et aux festins ils ont double portion. Lorsqu'ils n'assistent pas aux repas publics, on leur envoie une certaine quantité d'orge et de vin. Ils sont chargés de l'inspection des chemins publics. Si quelqu'un veut adopter un enfant, il ne peut le faire qu'en leur présence. Leur voix compte pour deux ; mais ils ne peuvent rien ordonner, ni décréter sans le concours des sénateurs.

Vingt-huit vieillards forment le sénat : ils

sont à vie. Il faut avoir soixante ans pour pouvoir être élu. Le peuple les nomme, et l'élection se fait de cette manière. Chaque prétendant tire au sort pour paroître à son tour dans la place où le peuple est assemblé ; il la traverse lentement, sans dire mot, et leur marche est suivie de cris d'approbation plus ou moins nombreux. Des députés cachés dans une maison voisine, d'où cependant ils ne peuvent voir les aspirans, marquent sur des tablettes les momens où les acclamations se sont manifestées d'une manière plus vive ou plus soutenue ; et sur leur rapport, le vœu du peuple est confirmé.— « Il est difficile, dit Aristide, que la fraude se glisse dans ces élections. Le peuple, il est vrai, peut être aveuglé ou prévenu, comme je l'ai vu si souvent à Athènes. Mais, continuez ».

— Lorsque l'aspirant est nommé, il prend un chapeau de fleurs, et va dans tous les temples remercier les dieux, suivi d'un grand nombre de jeunes gens qui louent et célèbrent ses vertus, et de quantité de femmes qui chantent des vers à sa louange, en le bénissant de ce qu'il a si bien vécu. Il visite ensuite chacun de ses parens, qui lui apprête une collation, et lui dit, lorsqu'il entre chez lui : « La ville t'honore de ce banquet ». Après

ces courses, il va souper, comme à l'ordinaire, avec ses camarades de table : on lui sert double portion, il en garde une. A la fin du souper, toutes ses parentes se trouvent à l'entrée de la salle : il fait appelér celle qu'il estime le plus, lui donne la seconde portion, en lui disant : « Ceci m'a été donné comme le prix de la vertu, je te le donne de même ». Cette beauté privilégiée s'en retourne chez elle accompagnée de toutes les parentes, et lui sort escorté de tous les hommes.

« Apprenez-moi, dit Aristide, quelle est la fonction des éphores ». — Il y en a cinq choisis dans toutes les classes des citoyens : le premier s'appelle éphore éponyme, et l'année porte son nom, de même qu'à Athènes celui de l'archonte éponyme. Ils sont comme les représentans du peuple, qui a étendu leur autorité aux dépens de celle des rois et des sénateurs. Eux seuls restent assis sur leur tribunal lorsque les rois entrent : ils peuvent les sommer de comparoître, et il faut qu'ils obéissent à la troisième sommation : ils ont le droit de les faire mettre en prison. Tous les mois les spartiates se rendent à une assemblée générale où l'on traite les grandes affaires de la république. A trente ans tout citoyen de mœurs irréprochables a droit d'y

opiner. — « Cette intrusion des éphores, dit Aristide, renversera tôt ou tard la constitution de Lycurgue. Les rois n'ont plus que le simulacre de la royauté : les sénateurs tremblent devant ces nouveaux magistrats. Le peuple, en opposant une autorité illimitée aux rois et aux vingt-huit vieillards, a cru donner plus de latitude à sa liberté ; mais il n'est que plus enchaîné et plus soumis à l'arbitraire. Cependant, ce qui précipitera encore plutôt la chûte de cette fière Sparte, c'est la dissolution des mœurs. Il me souvient que dans la première guerre de la Messenie, où l'armée de Lacédémone resta dix ans devant Messène, la plupart des vierges devinrent mères, sans hymen, sans époux. On vit paroître au sein de l'état une nouvelle génération, qui ne reconnoissoit aucun père. On nommoit ces enfans les partheniens. On prétend qu'on avoit envoyé de l'armée les jeunes gens les mieux faits, les plus robustes pour réparer les pertes de la guerre. Cependant l'état ne voulut jamais reconnoître ces enfans, et ils furent obligés d'aller fonder une colonie à Tarente ». Je lui demandai alors s'il préféroit le gouvernement d'Athènes. — « Oui, si on ne laissoit pas au peuple trop d'autorité ; car cette ville périra par la licence de ses assemblées. Les

athéniens ont trois institutions admirables : ils font tous les ans l'éloge des citoyens morts à la guerre ; ils nourrissent tous les vieillards et les orphelins jusqu'à l'âge de puberté, à cette époque on leur fait présent d'une armure complète, et ils peuvent embrasser la profession qui leur plaît. La république de Sparte est appuyée sur la férocité et l'orgueil. Les arts, la philosophie, qui adoucissent et embellissent les mœurs, en sont exilés. Leur vie est toute guerrière : ils haïssent les autres nations. Les athéniens sont aussi braves qu'eux, et ne font pas de la guerre leur unique profession. Ils cultivent l'éloquence, la poésie, tous les arts. Leur ville est le séjour des fêtes, des plaisirs, de l'urbanité. Ils aiment et accueillent l'étranger. Mais fesons nos libations à Minerve, déesse tutelaire de notre ville ». Il prit alors un morceau de viande qu'il avoit réservée, et la fit brûler. Après quoi nous nous séparâmes.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXI.

Désespoir de Phanor. Conversation d'Antenor avec Athénaïs. Heureux dénouement.

Les jours s'écouloient rapidement dans cet agréable asyle. Cependant je voulois retourner à Athènes, je brûlois de revoir ma chère Lasthénie ; mais Phanor m'arrêtoit : se séparer d'Athénaïs étoit un effort impossible, la mort lui sembloit moins cruelle. Jamais je ne l'avois vu la proie d'une passion si vive : le sommeil, le repos l'avoient quitté. Il ne se plaignoit point d'Athénaïs ; il étoit reconnoissant de ses attentions, de sa douceur ; mais il ne croyoit pas être aimé, et cette pensée le désespéroit. Un jour je le cherchois : je le trouvai sur le bord du Pactole, les yeux égarés, les traits du désespoir sur le visage. « Qu'avez-vous, lui dis-je ? que cherchez-vous ici ? — La mort. — D'où vient ce noir projet ? — Je suis le plus infortuné des hommes : je suis haï. — Comment le savez-vous ? — J'ai voulu lui donner une lettre, elle l'a refusée avec une

sévérité barbare. Hors de moi, j'ai couru vers ce fleuve, je ne sais dans quel dessein ; mais si mon désespoir ne cesse, c'est fait de ma vie. — Vous me faites pitié ! Quelle foiblesse ! Quoi ? le moindre obstacle abat votre courage ! Vous n'avez pas la force d'attendre qu'une personne jeune, timide et modeste, qui peut-être veut vous éprouver, laisse éclater son penchant ! Rappelez-vous que vous vouliez faire le saut de Leucade, mourir pour la coquette Théano. Vous repentez-vous d'avoir renoncé à cette épreuve ? — Eh bien, voyons : que voulez-vous que je fasse ? que je devienne ? — Sachez souffrir ; armez-vous de patience et de fermeté. Cependant donnez-moi votre lettre, j'essayerai de la faire lire. — Si vous l'obtenez, vous me rendrez au bonheur et à la vie ». Ce rayon d'espérance dissipa les nuages qui l'enveloppoient.

Le lendemain matin nous descendîmes dans le jardin où étoient déjà les deux sœurs. Phaloé étonnée de la pâleur, de l'air abattu de mon ami, lui demanda s'il étoit malade. — « Oui, répondis-je, en regardant Athénaïs ; il a passé une nuit fâcheuse : l'air de ce pays est très-dangereux pour lui. — Oh ! s'écria Phaloé, je connois son mal, c'est qu'il est amoureux de ma sœur ; et ma sœur ne l'aime pas, ou

peut-être elle l'aime, car je n'en sais rien ; elle est si réservée, si discrète » ! Cette exclamation fit rougir Athénaïs, sa contenance et la nôtre étoit embarrassée. Heureusement Phaloé nous quitta, et je fis signe à Phanor de s'éloigner. Resté seul avec Athénaïs, je lui dis : — « Vous avez entendu le propos de votre sœur ? — Elle a des idées folles. — Non, ses idées sont justes ; elle voit au mieux. Rien de si vrai que Phanor est tourmenté d'une passion violente et malheureuse : près du désespoir il vous a écrit ; vous avez refusé sa lettre : soudain sa tête s'est troublée, son imagination n'a plus entrevu qu'une perspective affreuse. Je l'ai trouvé sur les bords du Pactole, prêt à s'y précipiter : ayez pitié de lui, de son égarement » ! Pendant ce discours, Athénaïs, les yeux fixés à terre, silencieuse, attentive, rêvoit profondément ; je crus le moment décisif. — Permettez-moi, lui dis-je, de vous lire cette lettre fatale. Aussi-tôt, sans attendre sa réponse, je lis : « Un ami cruel veut m'arracher de ces lieux, c'est-à-dire à la vie ! je ne puis me résoudre à vivre, ni à mourir ! le fardeau de l'existence m'accable, et l'idée de ne plus vous voir, de me séparer de vous à jamais me rend la mort horrible » ! — Vous voyez sa situation ? Elle

est cruelle. — Je vois, dit-elle, qu'il ne sait pas mettre un frein à ses passions, qu'il n'a nul empire sur lui-même, et que loin d'écouter la raison..... — La raison, belle Athénaïs, ne conduit le navire que dans les temps calmes. Mais je poursuis. « Une passion effrénée m'arrête ici, m'enchaîne avec des liens de fer. Cette maison sera mon tombeau, ou le temple de la suprême félicité : mon sort, mon existence dépendent de vous. Je vous offre ma main, ma vie, mon être entier, tout l'univers si je l'avois. La main me tremble, mes idées se confondent ; un nuage épais m'environne ; je m'arrête ». — Je crains pour lui : cet état violent doit vous intéresser. — Il est à plaindre ! Achevez. — « Je respire encore ! mais mon ame s'enfuit. Une flamme active, impétueuse, dévore ma vie. Si je meurs, donnez des larmes à ma cendre ; vivez, soyez heureuse ». Je jetai alors les yeux sur Athénaïs : un soupir profond sortit de son cœur ; la douce pitié, un modeste et tendre embarras répandoient sur son front l'intérêt le plus touchant. Après quelques momens de silence. — Eh bien, lui dis-je, quelle réponse porterai-je à cet infortuné ? Il attend son arrêt dans les anxiétés les plus cruelles : je crains pour ses jours, si vous ne le rassurez d'un mot ? — « Allez lui

dire que je vais m'occuper de lui, et qu'il aura de mes nouvelles dans la journée ».

Ce discours répété à Phanor, calma la fièvre ardente qui le consumoit : il attendit avec plus de tranquillité la réponse d'Athénaïs. Enfin, sa sœur vint m'appeler de sa part. — « Savez-vous, lui dis-je, ce qu'elle me veut ? — Non, elle est aussi taciturne que l'Hermès de notre jardin ».

Dès que je fus auprès d'Athénaïs, elle me dit : « Je vais vous dévoiler mon ame toute entière. Du moment que j'ai vu Phanor, j'ai senti que mon cœur étoit fait pour aimer : d'abord je me suis livrée sans réflexion et sans crainte au plaisir que sa présence et sa conversation m'inspiroient. Se méfie-t-on de l'amour ! craint-on l'orage à la naissance d'un beau jour.....? Je voyois, j'écoutois Phanor sans la moindre défiance : mais lorsque dans une scène ingénieuse, en feignant de m'expliquer le langage des oiseaux, il m'eut développé ses sentimens, j'ouvris les yeux, je vis que l'amour m'entouroit de ses filets. Mon unique refuge fut alors mon aïeul : je lui confiai mes craintes, mon penchant et l'amour de Phanor. Voici sa réponse : « Je préférerois que cette confidence regardât Antenor ; il me paroît plus judicieux, plus solide que son ami : celui-ci semble avoir

moins de tenue, plus de légèreté. Cependant je ne vois dans son ame aucune trace de vices, aucune qualité opposée à la vertu. Vous savez, ma chère enfant, que je n'ai plus aujourd'hui d'autre passion que celle de votre bonheur. Croyez-moi, réprimez ou dissimulez le sentiment qui vous entraîne vers ce jeune homme : j'observerai attentivement son caractère ; s'il est tel que doit être le gendre d'Aristide, s'il a des vertus, des mœurs, un esprit cultivé ; s'il peut enfin vous rendre heureuse, loin de m'opposer à votre inclination réciproque, je la protégerai, et votre hymen sera la consolation et le bonheur de mes derniers jours ». « Depuis cet entretien, Phanor s'est avancé dans l'estime de mon aïeul. Vous rappelez-vous que dernièrement il l'interrogea sur le gouvernement de Sparte ? Il le connoît pour le moins aussi bien que lui ; mais il vouloit savoir s'il voyageoit avec fruit, s'il étoit capable d'observer, de réfléchir : il fut satisfait de ses connoissances. « Je vois, me dit-il, qu'il a de l'esprit, et un esprit juste, qui est le véritable, et qu'avec la maturité de l'âge il acquerra de l'à-plomb et du jugement. Je ne voudrois pas te donner pour mari un sot ou un ignorant. Une femme raisonnable et bien élevée ne peut être heureuse avec cette espèce

d'hommes ; d'abord parce qu'il ne connoît aucun moyen d'embellir sa propre existence, encore moins celle d'un autre ; de plus, sa femme ne peut avoir que du mépris pour lui, par conséquent ne peut l'aimer ; et le mariage, sans un attachement mutuel, ne produit que des racines amères ». Voilà ce que me dit mon aïeul : présentement c'est vous que je consulte. Vous ne voudriez pas pour le bonheur éphémère de votre ami, sacrifier la fille d'Aristide, qui vous accueille avec amitié et intérêt? Ainsi, j'interpelle votre véracité ; expliquez-moi le caractère, le cœur et les mœurs de Phanor.—« Je vais répondre avec toute la franchise d'un homme d'honneur ; d'abord je fais grand cas de son amitié, et nous sommes unis pour la vie. Ainsi, si vous m'estimez, moi, vous devez estimer mon ami. Il est impossible qu'une ame honnête s'attache à une ame perverse. L'amitié, vous le savez, est une plante étrangère aux cœurs vicieux. Phanor a de la sensibilité et des vertus ». Je citai alors sa conduite à Babylone avec la jeune Ariaspe. Elle fut ravie de ce trait. J'ajoutai : « Ses principes en morale sont inflexibles. Le seul défaut qui puisse jeter une espèce d'ombre sur ces heureuses qualités, c'est un peu de légèreté en amour ; mais je l'inculpe à tort : il n'a point

aimé jusqu'à-présent : des goûts passagers, des desirs, voilà ce qui, souvent, a trompé son cœur, et ce qu'il a pris pour de l'amour. Il n'avoit pas encore rencontré l'objet qui devoit lui inspirer une passion véritable, née de la réunion des graces, de la beauté, de l'esprit et de la vertu, et qui devoit, en assurant sa félicité, fixer à jamais son inconstance.—J'aime à vous croire, puisque j'aime Phanor. Je vais rendre compte de cette conversation à mon aïeul, et plaider la cause de votre ami et la mienne ».

Athénaïs, en sortant, rencontra Phanor qui accusoit déjà l'excessive longueur de notre entretien. Elle lui dit d'un son de voix charmant : « Ne nous plaignons pas des nuages qui de temps en temps nous cachent le soleil ; sa lumière, quand il les a dissipés, nous paroît plus vive et plus pure ». J'élevai Phanor au faîte du bonheur en lui apprenant qu'il étoit aimé. Une demi-heure après Phaloé vint me dire que son aïeul me demandoit ; j'y courus. — « Eh bien, s'écria ce respectable vieillard, que prétend ce jeune homme avec cet amour immodéré ! il veut épouser ma petite fille » ? — C'est à quoi tous ses vœux aspirent ; si vous vous offensez de ses sentimens, si vous le refusez, vous le mettez au désespoir. — « Je vous ferai

la réponse que Pisistrate fit à sa famille qui l'exhortoit à la vengeance contre un jeune homme transporté d'amour, qui, dans une cérémonie religieuse, avoit embrassé sa fille. « Si nous haïssons ou punissons ceux qui nous aiment, que ferons-nous à ceux qui nous haïssent ». Et aussi-tôt il le nomma son gendre. — Sans doute vous imitez Pisistrate ? — « Oui, puisque Phanor plaît à ma fille ; j'aurois préféré que le jugement, la réflexion, autant que l'amour, eussent décidé son choix. Les passions ardentes s'allument indépendamment de tout mérite ; ce sont des éruptions de volcans qui s'éteignent bientôt, ne laissant autour d'eux que des traces de leur fureur et de leurs ravages ; mais en hymen comme à la guerre il faut donner quelque chose à la fortune. Je ne mets qu'une condition à ce mariage, c'est qu'il ne se fera que dans six mois ; que Phanor retournera à Thèbes ; qu'il cherchera à se rendre utile à la chose publique. A son âge le repos est un tort, l'oisiveté un vice. On doit à sa patrie un tribut de soins et de travaux ; on lui doit son temps, ses talens, sa jeunesse. Un égoïste est aussi mauvais époux que mauvais citoyen, c'est le frêlon de la république des abeilles. De plus, pendant son absence, j'éprouverai sa constance et celle d'Athénaïs ; si elle résiste à cette

épreuve, les six mois expirés il reviendra, et nous célébrerons la noce ici; ensuite nous repartirons tous pour Thèbes, d'où je verrai s'il me sera permis d'aller laisser à Athènes ma chétive dépouille. J'espère qu'en faveur de mes cheveux blancs et de mes services passés, on me fera grace de l'amende que l'on m'a imposée si injustement». — Phanor est riche, il pourra vous prêter cette somme. — « On n'emprunte pas à mon âge, l'on n'a pas assez de temps pour rendre. Cependant allez le chercher, ne lui annoncez rien, je veux être le premier à lui donner cette nouvelle ». En rentrant chez Aristide avec Phanor, il s'écria en se tournant vers lui. — « Comment, jeune homme, on dit que vous voulez m'enlever ma fille? en ce cas, vous m'enlèverez aussi, car nous sommes inséparables; n'est-il pas vrai, Athénaïs» ? Celle-ci, vermeille comme la rose du printemps, avoit dans son regard, sur son visage, la douce expression de la joie et de la sensibilité : elle répondit qu'elle ne l'abandonneroit jamais. A ces mots Aristide l'embrassa; et la prenant par la main la présenta à Phanor, en lui disant : « Tenez, je vous la donne, et crois vous faire un riche présent; je vous charge de son bonheur, vous m'en répondez sur votre tête. Les douceurs du mariage, d'une vie domestique, ont pour les ames saines un charme

que le vice ne peut connoître ; c'est le premier vœu de la nature, qui récompense les cœurs vertueux par des plaisirs simples et touchans ». Le reste de cette scène fut très-intéressant. Le bon vieillard, pour l'égayer, dit à Phaloé : « Quand nous serons à Athènes, j'espère que mes concitoyens te donneront une dot et un un époux ». Phaloé répondit gaîment, « qu'elle espéroit imiter sa sœur, et se marier sans le secours des athéniens ».

Nous restâmes encore huit jours dans cette paisible et riante demeure, asyle fortuné de Minerve et de la médiocrité.

Nous partîmes enfin, non sans répandre bien des larmes ; j'avois de la peine à arracher Phanor d'auprès d'Athénaïs. Une séparation de six mois lui paroissoit un siècle de souffrances.

CHAPITRE XXII.

Leur arrivée à Athènes. De la fête appelée Lampas. Expiation d'un meurtre involontaire. Suite de l'histoire de Théano et du bapte Théon.

Nous abordâmes à Naxos pour acheter du vin, qui vaut le nectar qu'Hébé verse à Jupiter. Cette île est aussi nommée Dionysiade, parce que Bacchus, la première divinité du lieu, y a été nourri. On l'appelle la reine des Cyclades (7), à cause de sa grandeur et de sa fertilité. Aussi les naxiotes se disent enfans de Bacchus et du Plaisir, et passent leurs jours dans la joie et les fêtes.

Un bon vent nous conduisit en peu de temps au port du Pyrée. Ce port est entouré de murailles qui s'étendent jusqu'à la ville d'Athènes. Leur longueur est de quarante stades, leur hauteur de quarante coudées, et elles sont si larges, que deux charriots peuvent y passer de front. Nous n'entrâmes à Athènes que vers le déclin du jour. Je courus

soudain chez Lasthénie, mais elle étoit à la campagne. Phanor me mena loger chez Thessalus, un de ses amis, le confident de ses amours avec Théano. Nous trouvâmes la ville illuminée ; nous en demandâmes la cause. Thessalus nous dit : « C'est aujourd'hui la fête nommée lampas. Sortons, vous verrez la course des flambeaux. Cette fête est célébrée en actions de graces pour trois divinités, Minerve, Vulcain et Prométhée. Nous remercions Minerve de nous avoir donné l'huile, Vulcain pour avoir inventé les lampes, et Prométhée, parce qu'il a apporté le feu du ciel ». Thessalus nous conduisit à la longue rue qui part de l'académie ; nous y trouvâmes toute la ville. Des jeunes gens étoient placés à distances égales, depuis l'autel de Prométhée, qui est dans l'académie. Le peuple donna le signal : le jeune homme le plus près de l'autel alluma son flambeau, et le porta, en courant, à celui qui le suivoit ; celui-ci le transmit au troisième : ainsi, successivement, le flambeau passoit de main en main. Ceux qui le laissoient éteindre sortoient des rangs. Je vis même railler et frapper deux jeunes gens qui couroient de mauvaise grace. Le nommé Gorgias fut proclamé vainqueur, parce qu'il avoit parcouru ses stations avec son flam-

beau toujours allumé. Si tous les flambeaux s'éteignent, nul ne remporte la victoire, et les prix sont réservés pour une autre fois. De retour chez Thessalus, nous allions nous mettre à table pour souper, lorsqu'un homme, l'air sombre et égaré, entra et s'assit sur le foyer, sans mot dire, les yeux baissés; il prit son poignard et l'enfonça dans la terre. Nous le regardions avec étonnement. Thessalus nous dit alors : « Cet homme est un de mes amis, il a eu sans doute le malheur de commettre un meurtre involontaire, et il vient m'en demander l'expiatiou : je vais lui rendre ce service ». Il sortit, à ces mots, et rentra bientôt après, suivi d'un esclave qui portoit un cochon de lait; il l'égorgea, et frotta de son sang les mains du suppliant; il l'aspergea ensuite avec des eaux lustrales, en invoquant Jupiter expiateur; après quoi il brûla des gâteaux, en versant de l'eau et en implorant les dieux, afin d'appaiser la colère des furies et de se rendre Jupiter propice. Cette cérémonie finie, le suppliant se retira. Thessalus nous confirma alors que cette expiation lavoit entièrement le meurtrier, lorsque le crime étoit involontaire.

Pendant le souper, Phanor demanda des nouvelles du beau Théon et de la belle

Théano. — Quoi! vous pensez encore à cette infidelle? — Oui; non par un sentiment d'amour, mais par ce reste d'intérêt qui survit toujours au fond d'une ame honnête pour l'objet d'une première passion. D'ailleurs je voudrois savoir si elle est heureuse? — Non; vous êtes bien vengé de sa perfidie. — Tant pis: malgré sa trahison et ses erreurs, je voudrois jeter des fleurs sur sa destinée. — La route du bonheur est fermée pour elle: ses principes, son éducation, sa frivolité, ses mœurs l'en éloignent à jamais. Voici la suite de son histoire.

« Les trois premiers mois de son mariage ont eu quelqu'apparence de félicité. Caresses, transports, complaisances, plaisirs, fêtes ont embelli cette courte période: mais les plaisirs s'accoutument, les desirs s'attiédissent et s'éteignent. Ces deux époux, dont l'ame étoit vide et l'esprit sans culture, ne cherchèrent bientôt que des jouissances exagérées et factices. De sages et douces occupations ne purent remplir les longues heures de la journée. Les amans, les époux doivent avoir, pour supporter le poids des tête-à-tête, une ame noble, vertueuse, un esprit orné et varié par les connoissances.

» L'humeur, l'ennui, les rixes pénétrèrent

dans le ménage. Théon chercha les distractions, les amusemens hors de chez lui. Sa femme, jalouse, non par sentiment, mais par amour-propre, le tourmenta, le fatigua de ses soupçons, de ses reproches. Cet époux, très-peu moral, loin de les écouter, adressa des vœux d'abord secrètement, ensuite avec publicité, à la célèbre Phryné, immortalisée par sa beauté et le ciseau de Praxitèle, qui a fait placer ce chef-d'œuvre de l'art au temple de Delphes. Cette liaison parvint bien vîte aux oreilles de Théano. Quel désespoir! quel humiliation pour une femme si orgueilleuse de sa beauté! Le desir de la vengeance l'agite nuit et jour : elle brûle d'humilier et de punir sa rivale. On alloit célébrer la fête d'Eleusis, vous la connoissez sans doute? — «Non, dit Phanor, veuillez m'en apprendre quelques détails» — Eleusis est éloignée d'Athènes d'environ trente à quarante stades. On y va par une chaussée pavée, qu'on nomme la voie sacrée. Le temple de Cérès est au pied d'une colline. Cette fête a été instituée par la reconnoissance, en l'honneur de Cérès et de Proserpine, parce que Cérès, pour récompenser l'hospitalité qu'elle avoit reçue des athéniens lorsqu'elle cherchoit sa fille, leur avoit appris à cultiver la terre. La fête commence le quinze

du

du mois bœdromion (septembre); toutes les villes de la Grèce envoient, à cette époque, des processions à Eleusis, qui se rassemblent à Athènes. La fête dure neuf jours : les quatre premiers se passent en sacrifices et cérémonies particulières. Vers le soir du quatrième jour, on fait la procession de la corbeille : on la porte sur un char traîné par des bœufs, et suivi d'un grand nombre de femmes athéniennes, qui portent des corbeilles couvertes d'un voile de pourpre, contenant diverses choses nécessaires à la cérémonie. Le cinquième jour s'appelle le jour des flambeaux, parce que tout le monde, hommes et femmes, courent dans la nuit avec des flambeaux. Le sixième est consacré à Bacchus. Ce jour-là, une superbe procession, souvent de trente mille personnes, part en pompe du céramique, traverse la ville, et se rend à Eleusis par la voie sacrée : on promène la statue du dieu, couronnée de myrte, et tenant un flambeau à la main. Avant de partir, on offre des sacrifices à Cérès et à Jupiter, et on fait des libations avec deux vases, que l'on verse l'un du côté de l'orient, et l'autre de l'occident. En chemin l'on chante des hymnes en l'honneur de la déesse; on s'arrête souvent, et à chaque pause on immole des victimes. Lors-

qu'on est arrivé au pont du Céphise ; des femmes montées sur des charriots s'attaquent par des railleries piquantes. Pendant la durée de cette fête, le peuple et les prêtres se répandent dans la campagne avec des torches ardentes, pour imiter les courses de Cérès lorsqu'elle cherchoit Proserpine. Le septième jour on célèbre les jeux et les combats gymniques: une mesure d'orge est l'unique récompense du vainqueur. Des cérémonies peu remarquables remplissent les deux derniers jours. J'ajouterai que le temple de Cérès, à Eleusis, est magnifique, et si sacré, qu'on étend des peaux de bêtes sur le sol, pour empêcher qu'il ne soit souillé par le contact des pieds des profanes, qui sont obligés de se tenir sur le pied gauche jusqu'à ce qu'ils soient purifiés. Le sixième jour de cette fête, Phryné parut à notre procession, rayonnante par l'éclat des habits et des pierreries. Elle attiroit les regards et les hommages de la belle jeunesse. Des essences exquises exhaloient autour d'elle les odeurs les plus suaves. Théano, plus exaspérée par le triomphe de sa rivale, ordonne à un de ses eunuques de jeter des ordures sur ses superbes vêtemens. Furieuse d'un tel affront, Phryné, à son tour, ne respira que la vengeance. Quels volcans que le cœur de deux

femmes humiliées l'une par l'autre! Phryné, pour porter des coups plus sûrs, attendit l'occasion en silence. Le brillant Alcibiade reparut alors dans Athènes, orné des lauriers de sa première campagne et des charmes du bel âge. Théano le vit, et le feu de l'amour circula dans ses veines. Oubliant son époux et ses infidélités, elle prodigua ses regards, ses souris, ses attentions à ce héros naissant, qui, aussi avide de plaisir que de gloire, n'eut garde de reculer devant cette conquête. Cette intrigue devint bientôt l'aliment de la conversation des cercles galans, et Phryné dès-lors prépara sa vengeance. Alcibiade est le plus volage des hommes, et fait gloire de son inconstance. L'adroite Phryné l'attira chez elle, et eut l'art de se faire aimer ou desirer : mais elle retarda sa défaite pour irriter les desirs du jeune guerrier. Elle avoit séduit un de ses esclaves, confident de ses amours. Un jour il lui apprend que son maître avoit un rendez-vous avec cette beauté : elle mande Alcibiade un peu avant l'heure indiquée, déploie tout son art, toute sa magie; se laisse dérober de légères faveurs pour allumer ses desirs; et lorsque l'ame en feu, ce héros sollicite son bonheur, elle affecte une inquiétude amoureuse, une tendre jalousie, et ne veut se rendre qu'à

condition qu'il écrira un billet à Théano, avec qui elle sait qu'il a un rendez-vous, pour lui annoncer qu'il ne peut s'y trouver. Le galant Alcibiade, qui avoit déjà oublié cette bonne fortune, griffonne à l'instant ce billet, et le fait porter par son esclave confident. Mais Phryné l'accompagna d'un petit écrit de sa main, ainsi conçu : « Je vous envoie, dangereuse Théano, une lettre du fidèle Alcibiade, que je vous emprunte pour une soirée. Restez paisiblement chez vous, sans humeur, sans jalousie, sans regret d'une heure de plaisir perdue ; vous la ferez aisément renaître : les amours et les plaisirs doivent être à vos ordres ». Imaginez, à cette lecture, la fureur, le désespoir, la honte de cette amante. Ses imprécations auroient épouvanté les trois juges des enfers. Elle en fut malade, elle n'osa paroître de plusieurs mois. Mais enfin le temps et l'attrait d'une nouvelle conquête dissipèrent ces nuages de tristesse, et ramenèrent les plaisirs. Passionnée pour un nouvel objet, emportée par une imagination ardente, elle se livra avec impétuosité à toutes les jouissances, à toutes les voluptés. Ces excès attaquèrent sa santé ; mais elle acheva de la ruiner par un régime diététique et austère ; c'étoit pour éviter l'embonpoint, et ne pas déformer l'élégance de sa

taille. De plus, pour entretenir la fraîcheur de son teint, elle détérioroit son estomac par des boissons réfrigérantes : abus trop commun chez les femmes, qui ne veulent pas entendre que les principes de la beauté et d'un brillant coloris tient à une bonne complexion et à l'énergie d'un estomac chaud et actif. Théano est tombée dans le marasme ; ses belles et fraîches couleurs sont effacées, ses traits fins et délicats ont grossis : enfin, rose charmante, elle a eu le destin des roses, sa beauté n'a duré qu'un matin ; à peine pourriez-vous la reconnoître. Son dernier amant s'en est dégoûté bientôt. Pour surcroît d'infortune, les dissipations, le luxe effréné des deux époux ont amené chez eux la misère et les regrets qui la suivent. Le beau Théon, incapable de relever l'édifice de sa fortune, ou d'en soutenir la perte avec courage ; de plus, énervé de débauches, consumé de chagrin, a terminé sa triste et insipide existence. Théano vit encore, objet de pitié. Pour comble d'ignominie, on dit que Phryné, cette rivale qu'elle abhorroit, soulage son indigence par une aumône secrette. Tels sont les fruits d'une éducation vicieuse, et de ce don funeste de la beauté ».

Phanor gémit sur les malheurs de Théano ; sa sensibilité l'attachoit à tout être souffrant,

et sur-tout à une femme qu'il avoit aimée. Il remit quelque argent à Thessalus pour lui faire parvenir.

Dès le grand matin il partit pour Thèbes, et quoique notre séparation ne dût être que de six mois, elle n'en fut pas moins douloureuse. Dès que je me fus arraché de ses bras, je volai à la maison des champs de Lasthénie.

CHAPITRE XXIII.

Entrevue de Lasthénie. Salle du déjeuner. Divers traits d'Acibiade.

EN approchant de sa demeure, mon cœur palpitoit, mon ame s'inondoit de joie; je la demande. — « Elle est dans son cabinet, répond un esclave ». — « Va lui dire qu'un étranger vient des rives du pont Euxin pour la voir et l'admirer ». Lasthénie accourt, jette un cri perçant à ma vue, et craint quelque erreur de ses sens. Je me précipite dans ses bras : « Lasthénie ! adorable Lasthénie, m'écriai-je ! quelle félicité ! quel jour heureux » ! Lasthénie, revenue de sa surprise, me dit, sortons d'ici;

mon ame est suffoquée : allons respirer un air moins brûlant. Nous traversâmes son jardin dans le silence ; mais c'étoit le recueillement du bonheur. J'observois cependant les asyles charmans, jadis témoins mystérieux de nos amours. Un soupir, un mot, un regard, annonçoient à Lasthénie mes ressouvenirs et mes regrets. Elle m'entendoit, baissoit les yeux, et son front se coloroit d'un doux incarnat. Après cent questions sur ma santé, sur mes voyages, nous rencontrâmes un vieillard qui se promenoit. Lasthénie court à lui, l'embrasse, et me le présente, en me disant : voilà mon père, et voici ma jeune sœur Télésille qui accourt, légère comme une biche. Je les saluai l'un et l'autre. Lasthénie ajouta : « Télésille paroît ma fille et non ma sœur : elle n'a que treize ans, mais elle est d'un second lit ». Le père nous proposa à déjeûner, en demandant à sa fille où l'on feroit servir. « Dans la salle de Minerve ». Nous nous y rendîmes les premiers avec Lasthénie. « Ah ! m'écriai-je, en entrant, c'est la chapelle de Flore ! — Oui, mais elle a changé de dénomination ; voilà la statue de la Sagesse subrogée à celle du Silence, et les bustes des sages et des savans, aux volages amours, et aux vases de fleurs. Vous ne dites mot ; vous avez l'air préoccupé ? — Je crains que ce ne

soit pas ici la chapelle de Mnémosyne ; on y boit peut-être des eaux du Léthé. — Non, tout ce quit tient au cœur ne doit jamais s'effacer ; mais il est un âge où il faut briser les hochets de la jeunesse. Regardez tous ces grands hommes ; leur physionomie noble et grave, élève l'ame, l'échauffe de l'amour de la gloire et de la vertu. — La gravité, dit un philosophe indien, n'est que l'écorce de la sagesse. — Soit, mais elle la conserve. J'ai fait graver au bas de chaque buste une de leurs maximes, ou quelque trait qui puisse les caractériser ». En effet, rien n'étoit plus imposant que cet assemblage ; les bustes, d'un beau marbre blanc, occupoient le pourtour de la salle ; ils étoient posés sur des piédestaux de porphyre, où étoit écrite une de leurs sentences.

Sous le buste d'Aristippe.

Je possède Laïs sans qu'elle me possède.

Sous celui de Solon.

Je deviens vieux en apprenant toujours.

Sous celui d'Aristote.

L'espérance est le songe d'un homme éveillé.

Sous celui de Chilon.

Ce qu'il y a de plus difficile, c'est de garder un secret, de savoir employer son temps, et de souffrir les injures sans murmurer.

Sous le buste de Bias.

Puisque tout le monde est plein de méchanceté, il faut aimer les hommes, comme si on devoit les haïr un jour.

Sous celui de Cléobule.

Examinez avant de sortir de votre maison ce que vous allez faire, et à votre retour ce que vous avez fait.

Sous celui d'Epicure.

Le bonheur est dans la volupté.

Sous celui d'Anaxagore.

J'ai employé à former mon esprit, le temps que j'aurois employé à cultiver mes terres.

Sous celui de Carnéade.

Si l'on savoit qu'un ennemi vînt s'asseoir sur l'herbe qui cacheroit un aspic, on agiroit en mal-honnête homme si on ne l'avertissoit pas.

Sous celui d'Antisthène.

Le seul bien qui ne puisse nous être enlevé est le plaisir d'avoir fait une bonne action.

Sous celui de Théophraste.

La plus forte dépense qu'on puisse faire est celle du temps.

Sous celui de Zénon.

Avec la vertu on peut être heureux au milieu même des tourmens les plus affreux.

Sous le buste de Thalès.

Ne vous haïssez point parce que vous pensez différemment les uns des autres.

Sous celui de Socrate.

Je te frapperois, si je n'étois en colère.

J'achevois cette lecture, lorsque Télésille et son père entrèrent. On apporta du miel du mont Hymette, des fruits et des figues sèches que je trouvai délicieuses. « Les figues d'Attique, me dit le vieillard, sont les meilleures du monde connu : les rois de Perse en font le plus grand cas, et Xerxès attaqua la Grèce pour être propriétaire de nos figuiers (8). Les athéniens, qui aiment ce fruit passionément, ont fait une loi rigoureuse pour en défendre l'exportation ». Pendant ce déjeûner, la jeune Télésille entroit, sortoit, alloit cueillir des fleurs : elle me présenta un bouquet de myrte et de jasmin, avec toute la grace et l'ingénuité de son âge. Elle étoit régulièrement plus belle que sa sœur ; cependant elle lui ressembloit. Lasthénie la surpassoit en blancheur, mêloit à la douceur de sa physionomie plus de gravité ; l'expression du visage de Télésille étoit l'enjouement et la vivacité ; ses yeux noirs scintilloient de feu ; son front, ses pieds, ses mains,

toute sa figure étoit brillante et voluptueuse. Lasthénie, qui s'apperçut que sa sœur fixoit mon attention, me dit en souriant : « Je vais être jalouse ; je vois que vos regards s'arrêtent souvent sur Télésille. — Je vous admire tour-à-tour : l'une est la rose naissante, l'autre la rose dans tout son éclat ». Nous fûmes interrompus par un jeune homme d'un aspect superbe : il salua d'un air aisé et noble ; et Lasthénie le reçut comme une connoissance familière. Un sentiment de curiosité, peut-être de jalousie, me le fit considérer d'un œil très-attentif. Il s'énonçoit avec beaucoup d'esprit et l'atticisme le plus élégant. Son regard étoit fier, ses yeux noirs et superbes, sa taille, celle des héros ; son corps paroissoit sorti des mains de Phidias ; ses beaux cheveux noirs étoient parfumés d'essences et entremêlés de cigales d'or (9). Il avoit des fleurs aux oreilles, des mouches sur le visage ; sa tunique, du coton le plus fin et d'une blancheur éblouissante, flottoit au gré des vents. Au lieu de pallium, il portoit un vaste manteau traînant, ce qui annonçoit un goût de luxe et de mollesse. Il avoit une canne à la main, et ses souliers étoient d'une forme nouvelle et bisarre. Cet appareil fastueux me prévint contre lui ; je lui supposai des mœurs efféminées, et le crus in-

capable de jouer aucun rôle dans la république. Cependant il parla avec beaucoup de force et d'éloquence des ressources d'Athènes, de divers plans pour abattre l'orgueil et la jalousie de Sparte. Ensuite la conversation tournant sur le luxe, il dit qu'il étoit la source d'où couloient les richesses; qu'il adoucissoit les mœurs, embellissoit la société, comme la verdure et les fleurs embellissent la campagne. « Mais ses jouissances, ajoutoit-il, ne doivent pas devenir des besoins : il faut qu'un homme sache dormir sur la terre comme sur un lit de pourpre, et boire de l'eau saumaché comme du vin de Lesbos. A Sparte, je donnerois l'exemple de la frugalité ; à Athènes et à Persépolis, je voudrois, sur des touffes de roses, savourer à-la-fois tous les parfums de la volupté ».

Plus cet homme enchanteur parloit et développoit son caractère, plus il éveilloit ma jalousie ; je soupçonnai en lui un rival dangereux. Heureusement il devoit se rendre à l'assemblée du peuple, qui devoit élire les généraux pour une expédition contre les perses. Lasthénie l'assura que toute la république avoit les yeux sur lui. Je lui demandai comment se fesoit cette nomination. — « De deux manières, dit-il ; l'une par scrutin, à la pluralité des bulletins ; l'autre par l'élévation des mains. Celle

par scrutin se fait dans le temple de Thésée, et l'élu est celui à qui le sort donne une fève blanche. Quant à l'élection par acclamation, elle a lieu auprès de la citadelle. Les thermotètes (*a*) présentent le candidat au peuple, qui marque son suffrage en levant les mains ». Après ce récit, cet homme prit congé de Lasthénie, et remonta dans son char pompeux, tiré par des mules blanches de Sycione. Je demandai son nom. « Eh quoi ! me dit Lasthénie, vous n'avez pas reconnu, même sans l'avoir jamois vu, le célèbre Alcibiade, le plus bel homme de la Grèce, l'assemblage étonnant de tous les contraires ? On croiroit que son corps renferme plusieurs âmes : sobre et intempérant, simple et fastueux, laborieux et dissipé ; d'ailleurs, grand capitaine ; aussi séduisant par les agrémens de son esprit que par les graces de sa figure (10) ». — Cet homme est dangereux en guerre comme en paix, dis-je, en lui adressant un regard expressif. — « Oui, pour la république, car il mène et agite le peuple à son gré. Il en est aujourd'hui l'idole ; demain il le précipitera du trône où il le place ; je le lui ai prédit : qui ne connoît l'inconstance

(*a*) Magistrats qui présidoient à la conservation des lois.

et la mobilité du peuple (*a*) ? Le sage Anacharsis appeloit la place publique d'Athènes, le théâtre de l'injustice. Mais Alcibiade, enivré de ses succès, confiant par amour-propre, ne croit pas à mes prophéties. Un jour il sortoit de l'assemblée générale, très-satisfait, et glorieux de se voir entouré d'une foule nombreuse ; l'attrabilaire Timon, loin de l'éviter, comme il évite tout le monde, alla au-devant de lui, en criant : « Courage, mon fils, tu feras fort bien de t'agrandir et de t'élever, car c'est pour la ruine du peuple ». — Ce peuple est donc bien prévenu en sa faveur ? — Oui, pour le présent. Il est vrai que ce rusé politique le manie avec beaucoup de dextérité : jugez-en par un fait des plus bisarres. Il avoit un chien d'une taille extraordinaire et d'une grande beauté, qu'il avoit acheté soixante-dix mines (3500 livres). Un jour il le mena chez moi, j'avois un cercle assez nombreux ; quelle fût notre surprise lorsque nous vîmes cet animal sans queue, qui étoit son plus bel ornement ! Nous nous récriâmes tous à l'envi, et lui demandâmes ce qu'elle étoit devenue. — Je l'ai fait couper ce matin. — Par Jupiter, quelle démence ! dit l'un de

(*a*) Bellua multorum capitum.

nous; tout Athénes vous blâmera. — « C'est ce que je desire. Je veux que les athéniens s'occupent du traitement fait à mon chien, et non de moi et de mes projets ». Ce trait vous peint son ambition et son adresse. Mais la beauté du jour nous invite à la promenade. Je suis toujours de l'école d'Aristote; j'aime à promener mes disciples. Je veux vous conduire sur le mont Hymette; le trajet est de vingt-quatre stades (une lieue), mais le terme est agréable.

CHAPITRE XXIV.

Vue du mont Hymette. Histoire d'Hyparète.

Nous partîmes, suivis d'un seul esclave. Dans la route, je lui parlai encore d'Alcibiade, de son esprit, de sa figure. — « Cet homme, me dit-elle, vous intéresse moins par ses brillantes qualités que par le rapport qu'il peut avoir avec moi. — J'en conviens; il vous a vu une fois, deux fois, trois, puis il n'a pu cesser de vous voir. — Il vient chez moi très-assidument. Mais nous voici au pied du mont Hymette, qui a sept à huit lieues de tour.

Montons tout doucement, et contemplons la beauté de ses sites, l'aménité de ses bosquets; respirons les émanations odorantes du thym, du serpolet et des plantes aromatiques que produit cette montagne. Voyez quelle quantité de ruches. C'est ici qu'on recueille le miel le plus estimé de la Grèce : les athéniens l'aiment beaucoup; ils en mettent dans les ragoûts, ils en font de la pâtisserie : c'est un mets très-sain; on assure qu'il prolonge la vie, et qu'il est fort utile aux vieillards. Voilà deux autels consacrés, l'un à Jupiter pluvieux, l'autre à Apollon le prévoyant ». Lorsque nous eûmes atteint le sommet : « Reposons-nous, dit-elle, et baignons-nous dans un air plus pur et plus vital : il semble que sur les hauteurs, notre ame se dégage de ses liens, qu'elle a plus d'intensité, plus de vie. Quelle splendeur ! un élément léger et transparent nous environne; une chaleur douce et féconde vivifie, fait éclore tous les germes de vie. C'est ici que le sage doit venir planer au-dessus des misères humaines, des puérilités, des grandeurs et de la vanité. Ici l'on respire avec plus de facilité; on a plus de sérénité dans l'esprit. Mais jetez les yeux sur l'espace que renferme ce vaste horizon; voyez toute la ville d'Athènes et une grande partie du continent de la Grèce : quel superbe tableau !

tableau ! Voilà la voie sacrée qui s'étend jusqu'aux portes d'Eleusis, par une route de treize mille pas, bordée de statues, de temples et de mausolées. Vous découvrez encore différentes îles le long de la côte, et d'autres plus éloignées. Regardez cette multitude de vaisseaux marchands qui animent le tableau. Voyez la mer, ce terrible élément, qui se brise, en mugissant, contre les digues inébranlables de la terre, tandis que sa surface, émaillée de fleurs et d'une verdure toujours renaissante, s'élève au-dessus des eaux. — Cette vue est magnifique ; mais pour l'admirer et en jouir, il faudroit n'être pas avec Lasthénie, ou l'oublier. — Laissez-là ces idées terrestres; songez que vous touchez à l'olympe, au séjour des dieux. Connoissez-vous la vallée de Tempé ?

Non, pas encore. — C'est-là qu'il est permis de nourrir des pensées tristes. Ce vallon est, selon moi, l'asyle de la mélancolie. Je préfère de beaucoup la vue de l'Hymette. Ici, l'ame, délivrée de ses vapeurs, ne reçoit que des impressions pures et agréables : elle doit s'épanouir à l'aspect d'une riche contrée, habitée par des mortels heureux et libres. — Y êtes-vous venue quelquefois avec Alcibiade, pour contempler cette belle perspective ? — Cet homme vous occupe. Descendons à mi-côte;

nous nous asseirons dans une grotte où je viens souvent lire et méditer, et je satisferai votre curiosité. Elle me conduisit dans un asyle frais et solitaire, embaumé du parfum des fleurs et des plantes. Quand nous fûmes assis : « C'est donc, dit-elle, Alcibiade qui sera le sujet de notre entretien. Je suis convenue qu'il venoit chez moi fréquemment ; j'ajouterai qu'il m'aimoit, ou plutôt qu'il ambitionnoit ma conquête. Son amour paroissoit étendre ses ailes par degré, lorsqu'une scène, où il jouoit le premier rôle, éclata dans la ville.

» Sa femme Hyparète, excédée de ses infidélités, et probablement mal conseillée, alla devant les juges pour demander le divorce. Alcibiade, instruit de cette équipée, vole au tribunal, et arrive au moment où elle présentoit sa requête. Quel fût son étonnement à l'aspect de son époux ! Le trouble la saisit ; ses genoux fléchissent, elle alloit tomber ; Alcibiade la soutient, s'empare du placet, le déchire, la prend sous le bras et la ramène chez lui, traversant la place aux applaudissemens de tout le peuple. Le bruit de cette aventure vint bientôt jusqu'à moi, mais chargé de circonstances qui m'auroient vivement affligée, si je n'opposois toujours ma conscience à l'injustice et aux faux jugemens des hommes.

Hyparète m'accusoit de lui avoir enlevé le cœur de son époux, et d'être la cause fatale de ses désordres. Je supportai cette inculpation, et répondis à ceux qui m'en parlèrent, qu'Hyparète étoit prévenue et me jugeoit sans me connoître ; qu'au surplus, si j'étois offensée, il m'étoit doux de pardonner. Je m'informai de sa situation ; j'appris qu'elle passoit ses jours dans l'amertume, et qu'elle continuoit à m'imputer ses malheurs : je crus ne pouvoir mieux me justifier qu'en travaillant à les faire cesser.

» Elle ne me connoissoit pas. Je lui demandai un rendez-vous, sous un nom supposé, au petit temple de Vénus, où existe ce chef-d'œuvre de Zeuxis, représentant l'Amour couronné de roses ; je l'obtins : j'arrivai la première. Lorsqu'elle entra, je la reconnus à sa marche lente, aux regards craintifs qu'elle jetoit autour d'elle ; je l'abordai et la rassurai, car elle trembloit comme une colombe arrêtée dans le piége. Je lui dis : « Je sais votre infortune, et j'y prends le même intérêt que l'amie la plus tendre. Je connois Alcibiade, et je vous offre auprès de lui, par mes amis ou par moi, tout le crédit, toute l'influence que nous pouvons avoir sur un homme de son caractère. — « Je rends grace à la pitié qui

vous presse. Vous avez raison de me plaindre ; je suis bien malheureuse ! J'ai aimé Alcibiade à l'idolâtrie ; j'ai été un moment l'objet de ses attentions ou plutôt de son caprice. L'infidèle ! après deux mois d'hyménée, portoit déjà son cœur et ses hommages à d'autres objets, à des courtisannes. Aujourd'hui une certaine Lasthénie, qui se croit philosophe, d'autant plus dangereuse, qu'elle affecte de la décence et des vertus qui sont loin de son cœur ..... — Eh bien, cette Lasthénie ? — A enveloppé mon époux dans ses filets ; elle me l'enlève, nourrit sa froideur, et lui inspire du mépris pour moi. — Je vous crois très-prévenue contre cette femme : j'en ai ouï parler avec plus de justice. Elle ne se croit pas philosophe ; mais elle s'attache à la philosophie-morale ; elle s'étudie à régler ses passions, à maîtriser les mouvemens de son ame, à les diriger vers le bon et l'honnête ; et j'ose assurer qu'il n'existe entr'elle et Alcibiade qu'une liaison d'amitié, et que loin de partager ses égaremens, elle se croiroit heureuse de rétablir entre vous ce calme, cette douce union qui font du mariage un état de félicité. Mais laissons-là les torts réels ou apparens de cette femme. Veuillez me confier vos intérêts, et me dire ce que vous exigez d'Alcibiade. — Hélas ! qu'il

me pardonne une démarche inconsidérée auprès des magistrats, car depuis ce jour fatal il m'a absolument privée de sa présence ; qu'il revienne à moi, qu'il daigne me voir, me parler, et me rendre à la vie : je péris, la douleur me consume ». — Rassurez-vous : Alcibiade est généreux. Voulez-vous recevoir un conseil salutaire ? Tolerez ses infidélités : il est trop jeune, trop brillant, trop aimable, pour qu'il puisse échapper à la séduction des plaisirs qui l'entourent. Mais un mari honnête homme revient toujours à sa femme, ou plutôt il ne la quitte jamais ; c'est son amie principale, son intime confidente ; c'est le besoin, le repos de son cœur. Les femmes demandent à leurs maris plus d'amour que d'amitié : voilà ce qui couvre l'hymen de tant de nuages. L'amour est l'enfant du desir : on ne desire point ce que l'on possède. L'amitié s'accroît, et se fortifie par le laps du temps : l'habitude amène la confiance, le charme et le plus solide appui de l'hymen. Je verrai Alcibiade, je lui ferai parler ; et si demain vous voulez revenir dans ce temple, j'espère vous apporter une réponse favorable ». Hyparète y consentit, m'assurant, les larmes aux yeux, de son attachement et de sa reconnoissance.

Le lendemain je fis prier Alcibiade de passer

chez moi. « J'ai, lui dis-je, une grande affaire à négocier avec vous. Si j'en crois les apparences, vous mettez quelque prix à mon amitié ? — Je ferois bien des sacrifices pour parvenir à vous plaire. — Voici un bon office que je vous demande : vous êtes fort lié avec Cléomède ? — C'est un de mes intimes ; homme d'esprit, aimable épicurien, léger, frivole, sensuel comme un athénien ; mais hardi dans le conseil et brave dans les armées. — C'est lui-même ; mais il ne suffit pas d'être brave et aimable, il faut être juste, et rendre heureux ce qui nous entoure pour être heureux soi-même. Il traite Erinna sa femme avec la plus grande froideur, il ne daigne plus lui parler. Loin de chercher à se faire pardonner ses infidélités, il affiche ses triomphes, il affecte plus d'indifférence. — Il a tort, je le gronderai. — Erinna, qui l'aime toujours, souffre, dépérit, pleure sa destinée. — Eh bien, que puis-je faire ? Vous savez que c'est moi qui, le plus souvent, brouille les ménages au lieu de les raccommoder. — Il faut pourtant, à ma prière, sortir de votre caractère et réconcilier ces époux ; il faut que vous engagiez Cléomède à avoir pour sa femme l'amitié, les égards qu'un homme honnête doit à la compagne de ses jours. Pour cela vous amenerez

votre ami dans le petit temple de Vénus, sa femme y sera; là, aux pieds de la déesse, il lui fera le serment, non de lui être fidèle, l'effort est impossible, mais de la chérir, de la respecter, de s'occuper de son bonheur. — Je voudrois que vous missiez mon zèle à une plus grande épreuve. Je vous promets de voir Cléomède ; je lui parlerai avec chaleur ; je lui représenterai ses devoirs. — Il est dans la maison, nous le trouverons au jardin : allons le joindre ». Cléomède étoit dans la confidence ; je lui avois dicté son rôle, et il attendoit le moment d'entrer en scène. Alcibiade lui dit en l'abordant, que nous venions de nous occuper de lui ; il lui représenta que ses amis, que le public improuvoient ses procédés avec sa femme, ajoutant que lorsqu'un galant homme avoit le malheur de la tromper, de frauder la couche nuptiale, il devoit du moins réparer l'irrégularité de sa conduite par beaucoup d'attentions et de complaisances. Cléomède confessa que sa conscience lui reprochoit quelques légers oublis, que le goût de la dissipation et des plaisirs l'emportoient souvent au-delà des limites. « Accordez-moi, ajouta-t-il, encore quelques années de grace, laissez évaporer le feu de la jeunesse, après quoi je promets de porter le joug de l'hymen

avec la résignation et la patience de Socrate lui-même (*a*)». — «Cette perspective lointaine ne nous suffit pas, réplique Alcibiade : nous te permettons bien quelques échappemens secrets, mais nous exigeons une réconciliation sincère avec ta femme, et ta parole de la rendre heureuse autant que tu pourras». Cléomède, après quelques momens d'une incertitude simulée, après avoir essuyé nos remontrances promit un amendement dans sa conduite. «Je crois bien à ta bonne volonté, lui dit Alcibiade ; mais le cœur de l'homme est fragile et son esprit changeant. Je veux t'enchaîner par un serment. Nous allons faire dire à Erinna de se rendre au temple de Vénus, nous irons de notre côté ; et aux pieds de la déesse, tu jureras à ta femme, attachement, soins et tendresse respectueuse. — J'y consens : je ne puis refuser un conciliateur si grave et si philosophe». Je me chargeai de faire avertir Erinna. Je fixai le rendez-vous au soleil couchant. Hyparète, couverte d'un voile, étoit déjà dans le temple auprès de la statue de Cythérée; une foible lumière l'éclairoit. Alcibiade

---

(*a*) Xantippe, femme de Socrate, mit très-souvent à l'épreuve la patience de son mari.

l'aborda, la prit par la main pour la présenter à Cléomède, il sentit que sa main trembloit ; il lui dit, pour la rassurer, votre époux veut réparer ses torts, il vient le jurer à la face des dieux : allons, mon cher Cléomède, prononce le plus doux des sermens. — Je n'hésite pas, mais dicte-le-moi, je le répéterai d'après toi. — Très-volontiers, répond gaîment Alcibiade. « Je jure, par Vénus et son fils, d'avoir toujours pour ma femme, attachement, soins, égards, amitié, tendresse respectueuse ; et si je fausse mon serment, que la déesse m'accable de son indignation, et m'inspire comme à Pasiphaé, un amour effréné pour quelque monstre plus hideux que le minotaure ». Après ces mots un prêtre immola une victime, répandit du vin à pleines coupes, en s'écriant : « Que le sang de celui qui violera son serment se répande sur la terre comme le vin et le sang de cette victime coulent sur cet autel » ! Hyparète alors s'écria : « J'accepte le serment, et je jure par Cypris, par sa beauté immortelle, d'être toujours fidèle à Alcibiade, de l'aimer toujours ; et si je me parjure, que cette déesse me métamorphose en chauve-souris, comme les filles de Minée ». Quelle fût la situation d'Alcibiade, en reconnoissant la voix de sa femme ! il étoit aussi immobile, aussi stupé-

fait que la foible Procris, lorsqu'elle reconnut Céphale son époux qui venoit de la séduire sous des traits empruntés. Je lui dis alors, en souriant, le serment est prononcé, Vénus vous a entendu ; oseriez-vous devenir parjure ? — « Allons, franchissons le fossé de bonne grace ; j'avoue que je suis pris dans le piége. — Tu m'as débité tantôt, lui dit Cléomède, une si belle morale sur les devoirs conjugaux ; veux-tu que je te la répète ? — Non, je me la rappelle ; et je la crois si judicieuse, si bonne, que je confirme mon serment ». Aussi-tôt il embrasse sa femme, qui, pénétrée de bonheur, laissoit éclater la sensibilité la plus douce : mais la surprise et la honte tempérèrent sa joie, lorsqu'Alcibiade lui dit : « Remerciez Lasthénie à qui vous devez notre réconciliation ». — Lasthénie, s'écria-t-elle ! — « Oui, ajouta Cléomède, l'aimable, la sensible, la philosophe Lasthénie ». A ces mots la confusion couvrit son visage ; elle baissa les yeux. Pour terminer son embarras, je m'évadai, et la laissai avec Cléomède et Alcibiade.

» Le lendemain elle vint chez moi, et se répandit en remercîmens, en excuses sur ses soupçons outrageux, et ses préventions insensées. « Je n'en suis point blessée, lui répondis-je : toute ame bien née doit aspirer à l'estime

du public ; mais lorsqu'il est injuste, prévenu, elle doit rentrer dans sa conscience, s'appuyer sur sa propre estime, et attendre du temps un jugement plus équitable. Si Protagore me peignoit avec un œil de moins, sous des traits hideux, parce qu'il croiroit que telle est ma figure, m'offenseroit-il ? Non, je rirois de son erreur ; vous êtes dans le cas de ce peintre : vous ne me connoissiez point, vous avez tracé un portrait fantastique et non le mien. Je serai bien vengée si je contribue à votre bonheur, si vous recevez mon amitié, et m'accordez la vôtre». Notre entretien finit par les expressions les plus touchantes et les plus sincères. Depuis, je la vois souvent ; et soutenue de mes conseils, qu'elle veut bien écouter, elle supporte avec plus de patience et de douceur les écarts de son mari, qui l'en récompense par les attentions les plus empressées et un véritable attachement.

» Ce récit doit éclaircir tout ombrage, et vous démontrer jusqu'à l'évidence que je ne tiens à Alcibiade que par le nœud de l'amitié. Il n'a jamais été dangereux pour moi, et j'ose même me flatter que Pallas, que j'ai choisie ainsi qu'Athènes, pour ma divinité tutélaire, me couvrira désormais de son égide contre les traits de l'amour. Mais il est temps de re-

tourner : l'heure du souper approche, et sans doute des convives m'attendent».

CHAPITRE XXV.

Conversion de la courtisanne Damo. Table de Lasthénie. Portraits du Sage, de l'Envie.

Nous trouvâmes, en revenant, un esclave de Lasthénie, qui venoit l'avertir que Polémon et Damo étoit déjà chez elle. — « Ah ! Polémon, m'écriai-je, ce fameux libertin qui, par une transition si rapide et si étonnante, s'est jeté du sein de la débauche au milieu des aspérités de la philosophie ! — Lui-même. Pour Damo, vous ne la connoissez pas ; c'étoit une courtisanne célèbre par son esprit, sa figure et ses galanteries, et par une réponse qu'elle fit au sophiste Stilphon, qui lui reprochoit de corrompre la jeunesse. « Qu'importe, répond Damo, qu'elle soit corrompue par une courtisanne ou par un sophiste ». Or, cette Damo, de mœurs si faciles et si voluptueuses, vit un jour le portrait de Polémon : son air grave, imposant, et cette sérénité qui annon-

çoit le calme d'une conscience pure, firent sur elle une si vive impression, qu'elle rougit de ses faux plaisirs et de la licence de ses mœurs. Sa conversion fut subite ; elle abjura ses erreurs, fréquenta les écoles de philosophie, et sur-tout celle de Polémon. Elle s'est fait bâtir une petite maison auprès de la sienne, où cent fois plus heureuse, de son propre aveu, elle cultive en paix la philosophie, la vertu et son jardin : tant il est vrai, comme le dit un de nos sages, que la peinture et la sculpture ont plus d'efficacité pour la réformation des mœurs, que les leçons des philosophes.

En rentrant chez Lasthénie, je me mis au bain, où, l'imagination toute remplie d'elle, je ne cessai d'y rêver. Son esprit plus orné, sa raison plus aimable, ses charmes, qu'une vie réglée et active maintenoient dans toute leur fraîcheur, rallumèrent un feu qui n'étoit qu'assoupi ; je redevins amant passionné, je m'oubliois dans ma rêverie, lorsqu'on vint m'appeler pour souper.

La table de Lasthénie étoit l'école de la frugalité, non-seulement par un principe d'économie commandé par sa fortune, qu'elle n'avoit jamais cherché à augmenter, mais par une des premières lois de l'hygienne : cependant ce qu'il y avoit de plus aimable, de plus

brillant, de plus instruit dans Athènes, s'empressoit d'y être admis : elle y recevoit aussi des hommes d'un mérite ordinaire. Lorsqu'on lui en parloit, elle répondoit qu'ils étoient bons et honnêtes, *et que l'on étoit plus sociable par le cœur que par l'esprit.* Elle fesoit les délices de ses soupers, par ses talens, une gaîté douce, et le charme de sa voix. Protagore étoit un de ses convives ; il jouissoit d'une grande réputation d'éloquence, qu'il exerçoit depuis quarante ans. Il avoit gagné, dans cette profession, des sommes plus considérables que n'auroient pu amasser ensemble, par leurs ouvrages, dix des plus célèbres artistes. Il nous disoit que son disciple Prodicas, orateur comme lui, prononçoit des discours à tout prix. — « J'en sais quelque chose, dit Lasthénie, car j'ai eu la curiosité d'aller l'écouter. Il a des discours depuis deux oboles jusqu'à cinquante drachmes (*a*). J'en ai entendu de tous les prix, et j'ai trouvé ceux de cinquante drachmes très-chèrement payés ». Protagore, comme tous les sophistes, se piquoit de parler, sans préparation, sur toutes sortes de sujets ; il soutenoit le pour et le

(*a*) La drachme valoit près de seize sols.

contre, au choix des auditeurs. On vint à parler du sage, et nous lui en demandâmes le portrait. « Le voici, nous dit-il, je me flatte que Polémon et Lasthénie pourront s'y reconnoître ». Polémon remercia gravement, d'un signe de tête, et Lasthénie baissa modestement les yeux. « Le sage est maître de lui-même, il s'inquiète peu des événemens. Content de son état, il ne desire point d'en sortir. Il a tout apprécié, il sait qu'il n'y gagneroit rien; il n'a qu'un foible besoin des autres. Occupé continuellement à exercer les facultés de son ame, de son esprit, il jouit sans dégoût, sans remords, de lui-même et de tout l'univers; un tel homme est sans doute l'être le plus prés du bonheur : les plaisirs physiques, ceux de l'esprit qu'il goûte tour-à-tour, assurent sa félicité. Dans ses revers, dans ses maux, il souffre moins qu'un autre : la force de son ame le soutient, la raison le console ».

Nous applaudîmes à la vérité de ce portrait, et nous convînmes unanimement que les talens, la culture de l'esprit et de la raison donnent des jouissances pures, augmentent la sphère de nos plaisirs, l'activité de notre vie, et nous prémunissent contre un essaim de maux, ou réels ou imaginaires, qui désolent la plus grande partie des hommes. Damo et

Polémon avouèrent que les rayons du bonheur n'avoient réfléchi sur leur existence que depuis qu'ils étoient sortis du bourbier d'un faux épicuréisme, pour entrer dans la route de la vertu et de la philosophie.

Protagore nous parla de la mort du philosophe Chrysippe. — « Il est mort, dit Lasthénie, d'un excès de vin, digne fin d'un prétendu sage qui a osé dire : « Si je savois quelqu'un qui me surpassât en science, j'irois dès ce moment étudier à son école ». Je crois que la postérité se moquera bien de la forfanterie de nos philosophes. — « Je vous abandonne ses jactances, reprit Protagore ; mais je parle de sa mort, qui n'a pas été causée par un excès de vin, comme on le prétend, mais bien par un excès de rire, en voyant un âne manger des figues dans un bassin d'argent ».

Polémon qui, depuis sa réforme, avoit renoncé au vin, dit alors : « Si Chrysippe n'est pas mort d'un excès de vin, au moins le grand usage qu'il en fesoit a dû détruire sa santé. En effet, je ne sais rien de si nuisible, de si ridicule même, que de s'abreuver tous les jours de cette liqueur fermentée. La nature nous a donné l'eau pour boisson ; tous les animaux n'en connoissent pas d'autre, et jouissent d'une

santé

santé inaltérable. — « Vous oubliez, dit Protagore, que le vin étoit la panacée d'Asclepiade, qui l'ordonnoit à ses malades, aux uns pour les éveiller, aux autres pour les endormir; et, pour prouver la bonté de sa théorie, il fit la gageure de vivre exempt de maladies : il gagna, et mourut d'une chûte dans un âge avancé. Ignorez-vous encore que le sage Hyppocrate conseilloit de boire du vin pur de temps en temps, même jusqu'à l'ivresse? Le vin est très-convenable à l'homme; il aide à la digestion, répare la dissipation des esprits, corrige la bile, accroît la transpiration et la chaleur vitale qui s'affoiblit. Vous savez que dernièrement Philocrate, après une vive harangue de Démosthène contre Philippe, étant monté à la tribune sans être appelé par le crieur public (11), débuta brusquement par dire : « Il n'est pas surprenant, athéniens, que Démosthène et moi pensions différemment, car il boit de l'eau, et moi je bois du vin ». Un tel début fit beaucoup rire le peuple ». En parlant ainsi, Protagore vidoit une grande coupe. — « Je vois bien, dit Polémon en souriant, que mon antagoniste prend ici le parti de sa maîtresse; mais il sait certainement que l'eau pure est la boisson la plus générale des hommes, qu'elle est un grand dissolvant; que

les buveurs d'eau jouissent d'une meilleure santé que les buveurs de vin ; qu'ils sont plus vigoureux, plus aptes aux plaisirs de Vénus ; qu'ils ont, en général, l'esprit plus net, la mémoire plus ferme, les sens plus exquis. Notre fameux Démosthène en est un exemple. Je prie Protagore et Antiphile, c'étoit un des convives, qui caressent si souvent cette coupe de vermeil, de me dire si, au sortir de table, ils éprouveront comme moi cette légèreté de corps et cette sérénité d'ame qui annoncent une digestion bonne et facile? Au contraire, ils auront la tête appesantie, les yeux troubles, les jambes chancelantes ». — «Puisque vous m'attaquez, repliqua Antiphile, je vous dirai que vous confondez l'abus du vin avec son usage modéré. Le vin contient un sel, un esprit ardent qui réjouit le cerveau, ranime les sucs, donne de la vigueur ». — *Polémon.* Je vous arrête. Les habitans de la campagne, réduits à l'eau, sont plus robustes que ceux qui boivent du vin. — Des gens le prétendent, mais je le nie. Cette assertion n'a pas été démontrée. — Pour terminer votre discussion, s'écria Lasthénie, je conseille à Antiphile de mettre plus souvent de l'eau dans son vin, et à Polémon, de mettre par fois du vin dans son eau ». On rit de ce jugement, et

de plus on fit boire du vin de Lesbos à Polémon, car, lui dit-on, *un peu de folie est bonne quelquefois* (*a*).

La conversation qui, même entre savans, n'approfondit rien, voltige comme l'oiseau de branche en branche, s'étoit tournée sur l'envie, dont la dent venimeuse déchire les talens, qui loue les morts par haine pour les vivans. « J'ai placé, dit Protagore, la figure de ce monstre dans une grotte de mon jardin. Voici comme je l'ai représenté. Il a des yeux égarés et enfoncés, un teint livide, le visage plein de rides; il est coiffé de couleuvres, portant trois serpens d'une main, une hydre à sept têtes de l'autre, avec un serpent qui lui ronge le sein; et par un trait de gaîté, j'ai mis en perspective une divinité ridicule des égyptiens; c'est le dieu Crepitus: il est représenté sous la figure d'en enfant accroupi, qui fait des efforts pour laisser échapper des flatuosités ».

(*a*) Dulce est desipere in loco.

CHAPITRE XXVI.

Histoire tragique.

AU sujet de l'envie, Damo nous raconta une histoire tragique arrivée pendant son séjour à Corinthe, entre deux peintres, l'un nommé Egésippe, et l'autre Callistrate. Dès leur première jeunesse, liés par l'amitié, ils en resserrèrent les nœuds par l'hymen de Callistrate avec Cléobuline, sœur d'Egésippe; mais l'envie travailloit sourdement l'ame du premier. Les talens d'Egésippe se perfectionnoient de jour en jour; son génie prenoit l'essor; ses tableaux étoient admirés et préférés à ceux de son ami: de plus, Egésippe, doué d'un caractère aimable et doux, et qui joignoit à cette aménité beaucoup d'enjouement, une physionomie heureuse et une modestie rare, étoit plus recherché, plus fêté par la bonne compagnie. Ces succès, cette préférence aigrissoient l'humeur de Callistrate, qui n'avoit aucune des qualités aimables de son ami; il devenoit plus sombre, plus impatient: sa

femme le lui reprochoit avec douceur. Son beau-frère attribuant cette morosité à quelque revers de fortune, lui ouvrit sa bourse, en le suppliant de partager avec lui; mais rien n'adoucissoit ce caractère féroce. Egésippe composoit un tableau charmant, dont le sujet étoit Vénus disputant avec l'Amour, à qui auroit le plutôt rempli sa corbeille de fleurs. On voyoit d'un côté la déesse, le sourire sur les lèvres, couronnée de myrte et de roses, et de l'autre l'Amour déployant ses ailes, nuancées de pourpre et d'un bleu riant, et voltigeant autour des fleurs qu'il se hâtoit de cueillir : mais derrière Cypris étoit Péristère, jeune et charmante nymphe, qui lui apportoit des fleurs à la dérobée, et les jetoit dans sa corbeille. Egésippe avoit pressé plusieurs fois Callistrate de venir voir son tableau, pour lui donner ses conseils, et l'aider de ses lumières. Il avoit toujours refusé sous divers prétextes, et ne le vit que lorsqu'il fût achevé. Cette composition étoit trop agréable, l'exécution trop parfaite, pour que l'œil de l'envie pût l'admirer. Callistrate critiqua, demanda quantité de corrections, vouloit effacer les plus beaux traits. Egésippe étoit docile à la censure. Mais surpris de la sévérité et de l'aigreur de son Aristarque, il consulta des gens aussi

éclairés et beaucoup plus équitables, et d'après leurs avis, il exposa le tableau sans plus y retoucher. Il eut un succès prodigieux. On courut en foule pour le voir, et le nom d'Egésippe étoit publié par la voix de la renommée. Quel trait poignant pour l'ame d'un envieux! Cependant il tâchoit de se consoler, dans l'espérance qu'un tableau qu'il travailloit secrettement, pour lutter contre son rival, l'éclipseroit entièrement, et mettroit le nom de Callistrate bien au-dessus de celui d'Egésippe. Ce tableau représentoit Hercule, âgé de dix mois, couché avec son frère Iphiclus, plus jeune d'une nuit, dans le vaste bouclier d'Amphitrion leur père: deux serpens monstrueux s'étoient glissés dans ce bouclier; leur dos verdoyant se hérisse et se replie; de leur gueule découle un noir venin; Iphiclus, pâle, palpitant d'effroi, semble jeter des cris épouvantables: Hercule, de ses petites mains, avoit saisi les deux monstres à la gorge, et les montroit frappés de mort, en souriant, à sa mère Alcmène et à Amphitrion accourus aux cris d'Iphiclus; Amphitrion étoit armé d'un bouclier et d'une large épée. Ce tableau fut exposé sans nom d'artiste quelques jours après celui d'Egésippe, mais foiblement colorié; manquant, sur-tout, d'expression et de vigueur; il ne fit aucun effet:

on en parla un jour, et on l'abandonna pour retourner à celui d'Egésippe. Ce revers enflamma l'ame de Callistrate de la haine des furies, et dans sa rage il jura la perte d'un rival trop heureux. Il choisit une nuit sombre; et déguisé, armé d'un poignard, il l'attendit dans la rue qui va droit au Lechée. Dès qu'il paroît, il s'élance sur lui, le perce de deux coups, et le laisse étendu, nageant dans son sang, aux pieds de la statue de bronze de Mercure. Ce monstre rentra aussi-tôt chez lui. Sa femme, qui le voit tout pâle, l'air farouche, les yeux égarés, l'interroge, le presse de questions; il ne répond rien, se promène à grands pas, s'assied, se relève. Alarmée de cette violente agitation, elle cherche à le consoler, ose hasarder quelques caresses; il les repousse durement, sa fureur paroît s'en augmenter. Dans ce moment on frappe à leur porte; c'est Egésippe mourant, qui vient chercher un asyle dans la maison de son ami: des passans l'avoient trouvé couvert de sang, se traînant avec effort; ils lui demandent où il veut se faire porter. — « Chez Callistrate, chez mon frère, il recevra mon dernier soupir ». Dès que son assassin entend le nom d'Egésippe, il fuit épouvanté, va se cacher dans les ténèbres, au haut de la maison.

Cléobuline vole auprès de son frère, pleure sur lui, s'empresse, lui prodigue tous les secours. Cependant Egésippe demande Callistrate, il veut le voir, le presser dans ses bras avant de mourir. Cléobuline va le chercher, l'entraîne malgré lui. Le traître embrasse son ami mourant, répand des larmes hypocrites sur ses blessures, ose lui demander quel est le scélérat qui a pu commettre un forfait si atroce. — «Je ne sais, mon ami, répond Egésippe d'une voix éteinte, je n'ai pu le reconnoître; mais je n'ai jamais offensé personne, du moins volontairement : je ne méritois pas un sort si funeste. — Oui, mon cher Egésippe, s'écrioit son bourreau, un monstre seul a pu porter le fer sur vous »! En prononçant ces mots, il se courboit sur lui, le caressoit, sembloit anéanti de douleur. — « Je meurs moins malheureux, dit Egésippe, puisque je meurs dans les bras de mon ami, de mon frère ; donnez-moi votre main que je la serre pour la dernière fois ». Callistrate lève sa main glacée, et ose la mettre dans celle de sa victime. Egésippe ajoute. « Ne pleurez pas ma mort, mon cher Callistrate, consolez-vous, votre douleur m'accable; ayez soin de ma sœur ; et vous, Cléobuline, je vous recommande votre époux, le meilleur de mes amis. Adieu, soyez heureux ». Ce fu-

rent ses dernières paroles. Dès qu'il eût expiré, Callistrate s'échappe, déchiré de remords, poursuivi des furies, va se jeter sur un lit, se relève, frappe les murs, bat des pieds, hurle, s'arrache les cheveux, déchire ses vêtemens. Sa femme l'avoit suivi; et le voyant ainsi forcéné, frénétique, n'ose avancer, et frémit d'horreur. Callistrate l'apperçoit; et encore maître de lui-même, composant son visage, s'approche d'elle, et lui dit: « Vous voyez dans quel état me jette la mort d'un ami si cher, je suis au désespoir; au moins si je pouvois venger votre frère, égorger son bourreau; mais, hélas! quel est-il? je l'ignore! — Vous l'ignorez? eh bien, je le connois! — Vous? — Oui, moi; et je vais le nommer. C'est vous, vous-même. Saisissez le poignard, et frappez l'assassin, aussi bien vous souillez le jour que vous respirez ». Après cette terrible exclamation, elle s'enfuit de la maison, et va se réfugier chez une de ses sœurs. Callistrate partit cette même nuit de Corinthe, et depuis je n'ai rien appris de la destinée de ce monstre exécrable. Sans doute, s'il a échappé à la vengeance des hommes, la foudre des dieux l'aura réduit en poudre ».

Nous frémissions tous au récit de cette histoire tragique; on vomit des imprécations con-

tre ce monstre nommé l'envie, qui poursuit les talens pour en dévorer la racine, ou l'empoisonner de son écume. Lasthénie demanda alors à Polémon s'il avoit voyagé à Corinthe. — « Jadis égaré dans le dédale d'une vie licencieuse, j'avois projeté ce voyage, mais aujourd'hui je n'oserois aborder une ville où les courtisannes jouissent non seulement des honneurs et de la considération publique, mais où l'on prie Vénus de les conserver, et d'en augmenter le nombre ». On pressa ensuite Polémon de lire quelque morceau du traité qu'il travailloit, sur les mœurs, les usages, les caractères des athéniens. — « Très-volontiers, répond ce philosophe, d'autant plus que pour mettre la dernière main à cet ouvrage, j'ai besoin de l'exposer aux regards sévères de mes amis et de quelque Aristarque. Mais voilà Protagore qui vient d'éternuer. *Vivez*; et chacun, d'après Polémon, répéta *vivez*. Voyons, ajouta Polémon, s'il continue à manger. — « Certainement, réplique Protagore, et à boire ». Aussi-tôt il avale une coupe de vin. — Je vous en félicite, car si dans ce moment vous eussiez perdu l'appétit, c'étoit d'un très-mauvais augure pour vous. — Je n'en serois pas plus effrayé que du foie d'une victime qui ne seroit pas sain ». Lasthénie demanda alors à Polémon une petite digression en faveur

de l'éternument, de l'origine du compliment qu'on fesoit, et quels étoient les bons et mauvais pronostics. — « Volontiers, d'autant que cette digression n'est pas étrangère au tableau des mœurs ».

CHAPITRE XXVII.

De l'origine des complimens que l'on fait à ceux qui éternuent.

« LA coutume de saluer les gens qui éternuent est très-ancienne et répandue sur toute la terre. La fable, nous dit que Prométhée ayant formé le premier homme, déroba le feu du ciel, l'emporta dans un petit flacon, qu'il mit sous le nez de la statue, pour le lui faire aspirer. Le phlogistique divin pénétra bientôt dans la tête, s'insinua dans les fibres du cerveau, se répandit dans toutes les veines, et le premier signe de vie que donna ce nouvel être, fut d'éternuer. Prométhée, ravi de ce mouvement, lui cria aussi-tôt, *bien te fasse*. Ce souhait fit sur l'homme une telle impression, qu'il s'en servit toujours dans la même occasion, et le fit passer à sa postérité.

» Aristote et d'autres ont cru voir l'origine de ce compliment dans le respect religieux qu'on avoit anciennement pour la tête, comme la partie la plus distinguée du corps, le domicile et le laboratoire de l'ame. Les égyptiens et les grecs pensent que l'éternument est un avertissement divin pour nous conduire de telle ou telle manière dans différentes circonstances, ou bien le présage de quelque événement heureux ou malheureux. Xénophon, haranguant ses soldats, un d'entr'eux éternua ; toute l'armée crut que c'étoit un signe favorable des dieux, et le général offrit un sacrifice en actions de graces. Un jour que la fidèle Pénélope prioit pour le retour d'Ulysse, le jeune Télémaque éternua si fort que tout le palais, dit-on, en fut ébranlé ; et cette tendre épouse ne douta plus de l'accomplissement de ses vœux.

» Vous savez que nos poëtes croyent enchanter les belles quand ils leur annoncent que les amours ont éternué à leur naissance. Je connois une jeune personne qui éternua en écrivant à son amant ; cet incident lui parut si favorable, qu'elle ne douta plus de son amour. Nous autres grecs nous disons *vivez* aux personnes qui éternuent ; mais beaucoup de gens, en pareil cas, se font ce vœu à eux-mêmes.

» Il faut considérer le temps et l'heure à la-

quelle on éternue. Si un convive éternue pendant le repas, et cesse de manger, c'est un pronostic de malheur; celui qui éternue en se levant le matin, doit bien prendre garde à soi toute la journée. Le temps le plus propice, et du meilleur augure pour l'éternument, est depuis midi jusqu'à minuit, et lorsque la lune est dans les signes du taureau, du lion, de la balance, du capricorne ou des poissons. Dans les autres constellations, il est d'un mauvais présage.

» Enfin, pour finir, si vous voulez savoir ce que je pense sur l'origine du salut que l'on fait aux éternumens, voici ma croyance. L'éternument est une évacuation de cerveau et une marque de son bon état, de chaleur naturelle et de sa force; en général, c'est une preuve de santé. Sous ce rapport il mérite donc un compliment. D'autres médecins prétendent que c'est une opération du cerveau, violente et dangéreuse; si cela étoit vrai, ce que je ne crois pas, rien ne seroit plus honnête que de faire un souhait à celui qui éternue, et de lui manifester combien on desire que l'éternument ne lui fasse aucun mal (12).

» Voilà tout ce que j'ai pu savoir sur cet antique usage. On ne peut aujourd'hui éternuer sans cérémonie; si la mode en passe, je m'y sou-

mettrai de bon cœur. Je vais maintenant vous lire quelques fragmens sur les mœurs de cette ville. Je choisirai au hasard ». Il déroula alors ses tablettes, et lut.

CHAPITRE XXVIII.

Mœurs des athéniens.

ATHÈNES est une ville pleine d'esprit, de grandeur, de légèreté, d'inconstance et de factions ; elle contient environ trente mille habitans, sans compter les esclaves. Les athéniens se piquent d'élégance, et leurs mœurs inclinent à la mollesse ; ils portent des habits brodés comme les femmes, composent leur teint comme elles, se frisent, se parfument des essences, des odeurs les plus suaves, se mettent des boucles d'oreille, ont des miroirs de poche, une toilette, un nécessaire ; ils se plaignent de la migraine, ressentent des vapeurs, des tressaillemens de nerfs. Les jeunes gens de bonne maison soupent avec les courtisannes, passent leurs journées chez elles, dans les places publiques, ou dans les boutiques des parfumeurs,

des orfévres et des barbiers ouvertes à tous venans. Là, ils vont se repaître de nouvelles, dont tout athénien est avide ; ils s'exercent à saisir les ridicules les uns des autres. Nés très-railleurs, ils ridiculisent également le sacré et le profane. Les visites, les promenades, les spectacles remplissent leurs loisirs. Leurs importantes occupations sont d'assister aux sacrifices, aux fêtes des dieux, aux assemblées du peuple ; d'aller s'étaler au prytanée avec des habits de mode. Ils courent en foule à l'odeum, théâtre de mauvaise musique, où des mimes représentent, avec des gestes indécens et des danses lascives, des scènes d'amours coupables. Jeunes gens, hommes faits, magistrats, philosophes, presque tous les gens aisés vivent de cette sorte. Jadis la plupart des athéniens alloient pieds nus ; mais Alcibiade a introduit une nouvelle chaussure, adoptée par les élégans : ils la mettent sans bas. On trouve dans cette ville des compagnies choisies et des conversations instructives sous les différens portiques. Le peuple se réfugie, sur-tout l'hiver, dans les bains publics; chaque particulier en a dans sa maison, et ils se mettent au bain après la promenade, ou le plus souvent avant le repas. Les athéniens ne couvrent leur tête d'un grand feutre à bords retroussés, que dans

les voyages. Ils vont communément à pied dans la ville, ou aux environs, une canne à la main; mais depuis quelques temps les gens riches et fastueux ont des chars, ou des litières atelées de mules blanches de grand prix, qu'ils font venir de Sycione ou du Péloponèse. Un cuisinier, dans cette ville, est un important personnage. On ne peut s'empêcher de rire lorsqu'on se rappelle que le gouvernement a accordé le droit de bourgeoisie au nommé *Chérips*, parce que son père avoit inventé un excellent ragoût aux truffes.

Les athéniens, sans être ivrognes, aiment le bon vin; ils font servir sur leurs tables des cigales, des sauterelles, et même la chair des ânes et des taupes. Pendant l'été ils font rafraîchir le vin dans la neige. Les fleurs les plus brillantes ornent leur table pendant l'hiver. Chez eux, point de festins sans bouffons. Les jeunes gens s'adonnent à la chasse, à l'équitation, aux baladins. Ils élèvent beaucoup de paons; ils aiment passionnément toutes sortes d'animaux étrangers. Ils nourrissent des perroquets d'Afrique, des fesans, des pigeons de Sicile, des chiens de Malte et de Lacédémone, des chevaux de Thessalie et de l'Argolide, des mulets du Péloponèse, et finalement des singes. Leur conversation est légère, frivole

et

et brillante d'esprit. Ils sont durs et polis, civils et médisans, sur-tout envers les femmes; ils s'imaginent qu'on ne peut penser, s'amuser, et vivre heureux que dans leur ville. Ils respectent la naissance, sur-tout de ceux dont les aïeux ont donné de grands exemples de vertu et de bravoure, ou rempli les premières places de la magistrature, gagné des batailles, ou remporté des couronnes aux jeux publics. Cependant, ces familles ne jouissent d'aucun privilège exclusif, d'aucune préséance; mais leur éducation leur donne des droits aux honneurs, aux premières places, et le peuple aime à leur en faciliter l'entrée.

La nature a favorisé les athéniens des plus beaux yeux du monde; leur vue est si perçante, qu'ils découvrent, à dix lieues de distance, les plumes du casque de la statue de Minerve. C'est à la perfection de leurs organes d'optique qu'il faut attribuer les progrès qu'ils font dans les arts qui dépendent immédiatement du dessin. Les hommes sont fameux par la beauté des formes: le sexe n'en approcha jamais, ou très-rarement; et de peur que ce défaut de graces n'attiédisse les desirs des hommes, on a établi des magistrats nommés gynéconomes, au nombre de dix, pour veiller sur la parure des femmes: on exige d'elles la

plus grande élégance, jointe à la décence. La rigueur de ce tribunal est extrême ; il impose une amende de mille drachmes à celles qui sont mal coiffées ou mal vêtues : ensuite on inscrit leurs noms dans un tableau exposé au public, et celles dont les noms y paroissent sont à jamais perdues dans l'esprit des Grecs.

Les athéniens joignent une grande force de corps à la beauté des formes : c'est sur-tout dans le quartier appelé Colitos, que naissent les plus beaux enfans ; ils parlent plutôt que les autres. C'est à la salubrité de l'air et à l'admirable position de nos montagnes, qui nous garantissent du souffle impétueux des aquilons et de l'humide intempérie des vents du couchant, que nous devons ces avantages. On vit ici long-temps, et l'on n'est sujet à aucune maladie endémique. Ce qui contribue encore à la bonne constitution de ce peuple, c'est l'usage habituel du miel, ici très-exquis ; preuve certaine de la salubrité de l'air et des exhalaisons et des vapeurs de notre atmosphère ; car c'est dans la saison où les abeilles travaillent leur miel que la transpiration est la plus forte. Les athéniens reçoivent des impressions très-vives de tous les objets ; tout parle en eux, les gestes, l'habitude du corps, la force et l'expression de leurs regards. Le mouvement ra-

pide des esprits vitaux et du sang leur donne cette mobilité physique et ce feu qui précipite la pensée. Un observateur prétend qu'à Athènes on parle plus dans un jour, qu'à Sparte dans toute une année.

Pour entretenir leur santé et leur agilité, ils font grand usage des étuves, dont nous devons l'invention à la fameuse Médée. L'appareil du feu et des chaudières fit imaginer au peuple qu'elle rajeunissoit les hommes en les fesant bouillir : il le crut d'autant plus aisément, que Médée, pour dérouter les médecins, garda strictement le secret de sa méthode. Le genre de mort de Pélias n'est qu'un conte populaire : il fut étouffé par la vapeur du bain (13).

A l'âge de dix-huit ans, les athéniens se font inscrire et prêtent le serment de servir la république jusqu'à celui de soixante (14). Les citoyens seuls sont admis au serment. On compte aujourd'hui dans cette ville vingt mille citoyens, dix mille étrangers, et environ quarante mille domestiques ou esclaves (*a*). Le gouvernement veille sur l'éducation de la jeunesse. Les gym-

---

(*a*) Les athéniens avoient des domestiques à gage, de condition libre, et des esclaves faits prisonniers à la guerre, ou achetés des marchands d'esclaves, qui les tiroient presque tous de la Phrygie et de la Mysie.

nases ou palestres sont des lieux destinés aux exercices du corps et de l'esprit : on y apprend la danse, qui donne au corps de la grace, de la noblesse et de l'aisance ; la musique, qui calme les passions et adoucit l'âpreté du caractère : mais aujourd'hui, très-licencieuse, elle est, ainsi que la danse, une des causes de la dissolution des mœurs. L'équitation et les évolutions militaires sont au nombre des exercices des jeunes gens : quant à ceux de l'esprit, des maîtres leur enseignent la prosodie, la syntaxe, la prononciation de notre langue, leur en font sentir les graces, les beautés. De-là naît ce goût délicat des athéniens, cet amour des beaux vers, dont ils se font un plaisir d'orner leur mémoire ; avantages qui leur attirent chez les étrangers un accueil très-distingué.

Mais le talent auquel ils s'attachent avec le plus de passion, est celui de l'éloquence, qui leur ouvre la porte des honneurs et de la gloire.

Eschine, un de nos premiers orateurs, plus âgé de seize ans que Démosthène, lui disputoit la palme de l'éloquence ; mais le peuple ayant voulu décerner à ce dernier une couronne d'or, Eschine attaqua à la tribune Ctésiphon, l'auteur du décret : Démosthène se présenta pour le défendre. Les deux rivaux

luttèrent avec vigueur, déployèrent toutes les ressources de leur génie. Eschine succomba et fut condamné à l'exil. Mais le généreux Démosthène, loin d'accabler le vaincu du poids de sa gloire, le força à lui pardonner son triomphe. Au moment qu'il sortoit d'Athènes, il courut au-devant de lui, lui offrit sa bourse, et l'obligea de l'accepter. Eschine, pénétré de ce procédé, s'écria : « Eh ! comment ne respecterois-je pas une patrie où je laisse des ennemis si généreux, que je désespère de retrouver ailleurs des amis qui les égalent » ?

On sait que Démosthène s'enferme des années entières dans un cabinet souterrain, et que, pour n'être pas tenté d'en sortir, il se fait raser la moitié de la tête : c'est là qu'à la lueur d'une petite lampe il compose ses harangues immortelles.

De l'école d'Isocrate il est sorti, comme du cheval de Troye, une foule d'orateurs éloquens et de personnages illustres. En parlant de ce grand homme on ne doit pas oublier que lui seul osa porter le deuil de Socrate aux yeux du peuple qui venoit de l'assassiner (15). La jeunesse cultive aussi l'arbre de la philosophie ; mais on voit éclore sous son ombre une fourmillière de prétendus philosophes, hérissés d'ar-

guties et de paralogismes ; gens qui, bigarrés de quelques pièces du manteau du sage, osent débiter ses maximes, ses opinions, qu'ils isolent et appliquent gauchement à leurs systêmes insensés ou pervers, en affectant de nous parler d'humanité, de désintéressement, de liberté, d'amour de la patrie ; vertus qu'ils infectent par leur souffle en les nommant, comme le toucher des harpies infectoit les mêts de la table de Phinée.

Les mœurs de cette ville ont déjà souffert de grandes altérations. L'ardeur des plaisirs a succédé à l'enthousiasme des nobles passions, et le dégoût de la vie à l'amour de la gloire. La soif du gain, l'avarice, y règnent tellement, que ce vers d'Aristophane,

L'athénien, en mourant, tend encore la main.

est devenu proverbe. Une mauvaise philosophie, qui ramène tout aux sens, ose débiter en plein théâtre ses maximes funestes. Le poëte Alexis est le premier qui ait propagé ces principes épicuriens. « Que parlez-vous, dit-il, du lycée, de l'académie, ou du portique, amusement de sophistes, où il n'y a rien de solide ? Buvons, mangeons, goûtons les plaisirs de la table, il n'est rien de plus doux : vertus, honneurs, dignités, vous êtes de vains songes ! la

mort, au temps marqué, doit glacer vos sens; nous n'emporterons que ce que nous aurons bu et mangé. Et que sont aujourd'hui les Périclès, les Codrus, les Miltiade? Rien, qu'un peu de cendre »! Quelle dépravation! quelle morale! et l'on ne rougit pas de la publier avec l'attache des magistrats! On trouve ici, à côté de la sagesse et de la magnanimité, la folie et la bassesse; la liberté, à côté de la tyrannie; l'austérité, contrastant avec la volupté. La philosophie d'Anaxagore et de Socrate, obscurcie par les paradoxes et les subtilités des sophistes. Athènes est aujourd'hui l'école du plaisir et du vice, comme de la littérature et de la philosophie ».

Après cette tirade, que Polémon débita avec véhémence, on l'engagea à se reposer; il but de l'eau, et mangea un morceau d'ânon.

Lorsqu'il eût fini, Lasthénie lui demanda si dans la peinture des mœurs d'Athènes il avoit oublié les femmes. — « Je n'aurois garde, mon tableau seroit incomplet et beaucoup moins piquant; mais il faut, pour les étudier et les connoître, plus de perspicacité, une attention plus suivie; il faut les pénétrer sous le masque. Je n'ai fait encore que strapassonner leur portrait, en voici quelques traits détachés.

Les athéniennes, pour éviter cette censure

flétrissante, dont je viens de parler, au sujet de l'habillement et de la parure, ont adopté un luxe ruineux et les modes les plus extravagantes. Jamais nation civilisée n'a fait un tel usage du fard ; elles se noircissent les sourcils et les paupières, se peignent les joues et les lèvres avec le suc de l'orcanète (*a*) : elles étendent une couche de céruse sur leur sein et sur leur visage. Ces couches sont si épaisses qu'elles donnent aux femmes, à très-peu-près, la même physionomie, ce qui émousse le sentiment chez les hommes, et les fatigue par son uniformité. Elles poussent si loin la manie des belles tailles, qu'elles se serrent extrêmement, jeûnent pour diminuer l'effet des sucs nourriciers, et emploient des poudres astringentes et ferrugineuses pour prévenir la trop grande croissance du sein, tandis que le corps est fortement comprimé au défaut des côtes : elles trouvent un petit front une très-grande beauté ; aussi les boucles de leurs cheveux descendent jusque sur leurs sourcils : elles répandent sur leurs cheveux, couronnés de fleurs, une poudre jaune : leur chaussure est très-haute ; c'est un sandalon d'une simple semelle, qui s'atta-

(*a*) L'orcanète, nommée ainsi par nos botanistes, donne un incarnat plus foible que le carmin.

che sur le pied avec des bandelettes ou des agraffes. Cette chaussure est d'or chez les femmes du premier rang. Théophraste disoit qu'il faut juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coiffure, exclusivement, à-peu-près comme on mesure le poisson, entre tête et queue. Elles se servent d'éventails; elles portent jusqu'à la démence leur passion pour les oiseaux les plus rares; elles ne sortent que voilées. La loi défend aux femmes distinguées de paroître dans les rues pendant le jour, à moins de raisons importantes. Alors des esclaves les garantissent des ardeurs du soleil, avec des parasols d'ivoire. La nuit, elles ne peuvent sortir qu'à la lueur d'un flambeau, que porte un esclave. Dans les fêtes publiques, elles ne doivent se montrer qu'entourées d'eunuques, d'esclaves d'Ethiopie ou de femmes esclaves, qu'elles louent ou qui leur appartiennent. Quant à leurs mœurs, la sévérité de nos lois ne peut réprimer leur coquetterie. Les gênes de la jalousie ne servent qu'à enflammer leur imagination. Livrées à l'oisiveté, aux amusemens, soumises aux influences d'un climat voluptueux, elles font de l'amour et de leur parure leur principale affaire. Toute leur vertu, toute leur attention consiste à tendre les voiles du mystère sur

leurs intrigues ». — « Vous ne les épargnez pas, s'écria Lasthénie : j'oserai pourtant me charger de leur défense. Je ne puis nier quelqu'irrégularité dans leur conduite, mais l'exemple des hommes exténue leurs fautes. La plupart des maris ne songent qu'à avoir des enfans de leurs femmes pour perpétuer leur nom. Ils ne les prennent que pour veiller à leur ménage, et ils réservent leurs égards, leurs empressemens, leurs caresses pour les courtisannes qu'ils entretiennent ». — « Il faut peu s'étonner de l'influence de ces femmes sur les mœurs : elles sont mieux élevées, plus instruites, parlent plus purement leur langue que les dames d'Athènes : elles fréquentent les écoles des philosophes, tandis que l'éducation de nos dames est tellement négligée que les graces fuient à leur aspect. « Et parce qu'elles n'ont pas cueilli, disoit Sapho, les roses des Muses, on ne parlera point d'elles pendant leur vie, on les oubliera après leur mort, et elles passeront de l'obscurité dans le néant du tombeau ».

CHAPITRE XXIX.

De Cratès. Anecdotes. Histoire des Amazones.

PROTAGORE nous donna ensuite pour nouvelle que les magistrats avoient décrété que le cynique Cratès seroit nourri au prytanée. Chacun de nous se récria, improuvant qu'un tel homme, inutile à l'état, vécût aux dépens du public. — « Il mérite de la république plus que vous ne croyez, répondit Protagore; il est le médiateur, le juge de tous les débats, de toutes les tracasseries domestiques; il s'attache sur-tout à maintenir la paix entre les époux. Il vient de raccommoder le médecin Nicomaque avec Praxille sa femme. Ce mari, jaloux, dit-on, ayant eu l'imprudence de revenir de l'assemblée du peuple avant la fin de la séance, surprit Praxille et Myson, son amant, dans une attitude décisive. Enflammé de colère, il court sur son rival, le poignard à la main. Praxille aussi-tôt s'écrie : « Il ne m'a pas séduite, il a employé la force. —

Oui, dit Myson, et j'invoque la loi ». Ces mots arrêtent le bras de Nicomaque. Vous devez savoir que la loi permet au mari de tuer l'amant de sa femme pris en flagrant délit, mais lui défend ce meurtre, lorsque celle-ci déclare que c'est par la violence et non par la séduction qu'il a triomphé d'elle». Je dis que je trouvois cette loi fort bisarre. — « Elle est sage, me répond Protagore : l'arme de la séduction est plus dangereuse, plus facile que celle de la force, si rarement possible. Mais l'époux, dans ce dernier cas, a le droit de répudier sa femme, et de faire condamner son amant à une amende considérable en sa faveur. Nicomaque, irrité, ne vouloit faire aucune grace ; Praxille étoit perdue sans ressource ; elle alloit être exclue des cérémonies religieuses ; elle n'auroit plus osé se parer ; tout le monde pouvoit la couvrir d'opprobres, et déchirer ses vêtemens. Dans son malheur, elle eut recours à Cratès, qui avoit des liaisons d'amitié avec son mari, et qui promit ses bons offices. Il va trouver Nicomaque, qui ne respiroit que fureur et vengeance. « Je ne chercherai pas, lui dit-il, à vous consoler par l'exemple des hommes et des dieux, et par cette fatalité qui sème cette ivraie dans le champ de l'hymen. Mais quel est celui dont la

vertu est la plus ferme ? est-ce celui qui marche plein de confiance au bord du précipice, ou celui qui, tombé une fois, connoît l'écueil où il s'est brisé ? Un spartiate se fit tuer dans une bataille, parce qu'au combat des Thermopyles un mouvement de foiblesse l'empêcha de prodiguer sa vie. Et qui de nous est inébranlable dans la vertu ! quel stoïcien répondroit de ne jamais faillir ! La foiblesse est inhérente à la nature humaine, comme la gravité à la matière. Nicomaque traitoit ce raisonnement de paralogisme ; il assuroit que l'homme est né libre, que sa volonté absolue le décide au bien ou au mal, et que l'on étoit vertueux lorsqu'on le vouloit bien. Cratès comprit que sa dialectique et ses prières seroient du temps et des paroles perdus, et qu'il falloit d'autres leviers pour remuer l'ame d'un mari outragé. Voici ceux qu'il a employés. Il s'est adressé à la jeune Naïs, courtisanne très-jolie et très-adroite. Il l'a fait venir chez lui, sous le titre de sa nièce, arrivée depuis peu à Athènes, pour raison de santé ; il l'a revêtue d'habits simples et modestes ; sous ce vêtement, Naïs a affecté l'air et le ton d'une villageoise douce et timide. La scène préparée, Cratès est venu vers Nicomaque, lui a montré de l'inquiétude sur la santé de sa

jeune nièce, et l'a prié de venir lui donner ses soins. Un médecin ne demande pas mieux que d'exercer ses talens, sur-tout lorsqu'il s'agit d'une jeune et jolie femme. Il court chez Naïs : elle étoit étendue sur un lit, abattue, l'air souffrant. Le disciple d'Hyppocrate tâte le pouls, le trouve petit, inégal, intermittent ; demande à la malade si elle a des maux de tête, des vertiges ? — Oui. — Des anxiétés ? — Oui. — Des crampes, des inquiétudes aux jambes ? — Oui. — Des frayeurs ? — Oui, souvent. — Cela suffit, belle Naïs ; je connois la cause de votre maladie, mais nous vous guérirons. Il faut commencer par vous dissiper et vous égayer : le rire et le plaisir sont le premier spécifique de votre état. Nicomaque dit ensuite à part, en souriant, à l'oncle prétendu, que la maladie de sa nièce étoit une affection hystérique, causée par un excès de sagesse et les besoins de cet âge, qu'il falloit au plutôt lui chercher un mari. — Je m'en occuperai, lui répondit Cratès, en souriant aussi ; mais en attendant il faut la soulager, et venir la voir souvent. Nicomaque ordonna des bains de pieds, du lait, des substances végétales, et sortit en promettant de revenir le soir même. Il trouve Naïs avec une seule esclave, qui s'éloigna par discrétion. Elle le

reçut avec cette joie douce qu'inspire la présence d'un médecin qui a notre confiance, et cette volupté timide que fait naître la vue d'un objet aimé : son léger vêtement offroit les formes les plus heureuses, et laissoit entrevoir la neige d'un sein charmant. Le jour de la chambre étoit foible et doux : l'intéressante Naïs tournoit souvent ses beaux yeux languissans sur son cher Esculape, qui s'enflammoit, donnoit des conseils et des remèdes en bégayant. Elle se plaignoit d'un mouvement de colique ; la main de Nicomaque voulut connoître la cause du mal : elle s'égare, Naïs soupire, oppose une foible résistance : Nicomaque n'y est plus, la tête lui tourne, il se précipite dans ses bras : elle jette un cri perçant, et Cratès paroît. Quel aspect ! quel coup de foudre ! chacun reste muet. — « Que vois-je, s'écrie enfin le cynique ? qui ? vous ? un homme si sûr, si maître de lui-même, si inexorable pour les fautes d'autrui, vous abusez de ma confiance, vous venez séduire ma jeune nièce, l'innocence même » ! Nicomaque auroit voulu se cacher dans les entrailles de la terre. Dans sa stupeur, il veut s'excuser, et la parole expire sur ses lèvres. Enfin Cratès en eut pitié. Après quelques reproches, il lui dit que, plus philosophe et plus indulgent que lui, il

consentoit à se taire, à pardonner, pourvu qu'à son tour il pardonnât la même foiblesse à sa femme, et dispensât le jeune Myson de l'amende qu'il en exigeoit. Le galant Nicomaque se crut trop heureux d'obtenir grace à ce prix, et la paix fut acceptée et signée.

Un jour ce même Cratès dit à Gorgias le sophiste, qui exhortoit les grecs à une paix générale et perpétuelle entr'eux : — « Comment pourriez-vous concilier des intérêts si opposés, vous qui ne pouvez maintenir la paix dans votre maison, qui pourtant n'est composée que de trois individus, vous, votre femme et un esclave » ?

Lorsque Protagore eût cessé de parler, Polémon nous raconta le triste accident de Lysias, philosophe orné des plus grandes connoissances. Il a eu le malheur de perdre sa femme, il en a été si vivement affecté, que sa mémoire s'est éteinte tout-à-coup. Il a deux grandes filles auprès de lui, qui l'appellent, le nomment, l'embrassent; il ouvre de grands yeux, ne les reconnoît pas, et repousse leurs caresses. J'ai été témoin de cette triste scène.

Mais je ne sais si vous connoissez Hyllus le thessalien, philologue, sophiste, médecin et beau parleur; il n'est ici que depuis quinze jours

jours. Il m'a raconté une anecdote assez plaisante, qui lui étoit arrivée avec le vieux Denis de Syracuse. Ce tyran, dévoré de craintes et de soupçons, comme tous ses pareils, se plaignoit un jour, devant ses courtisans, du nombre des conspirateurs qui l'environnoient. Hyllus, qui étoit présent, lui dit: « Donne-moi un talent, et je t'apprendrai un secret qui te fera découvrir tous ceux qui conjurent ta perte ». Denis promit la somme, si le secret étoit infaillible. Hyllus, à ces mots, le conduit à l'écart, et lui dit: « Fais-moi remettre cet argent tout-à-l'heure, et les conspirateurs, alors persuadés que je t'ai enseigné le moyen de les connoître, n'oseront plus former de complots contre toi ». Denis trouvant l'invention heureuse, la ruse très-adroite, fit appeler son trésorier, et lui ordonna de compter un talent à Hyllus. — « Voici un trait de Philippe de Macédoine, dit Damo, peut-être aussi plaisant que celui que vient de nous conter Polémon.

» Ce roi, dans une bataille, avoit fait un grand nombre de prisonniers; on les vendoit à l'enchère, lui, présent, assis sur une chaise, ayant, par inadvertance sa robe un peu trop relevée, de sorte que la situation étoit indé-

cente. Un des prisonniers, qui s'en apperçut, s'écria, au moment où l'on publioit son enchère : « Philippe, fais-moi grace, empêche que je ne sois vendu, car je suis ton ami et celui de ta famille. — De quel côté, répond Philippe, et d'où vient cette amitié entre nous ? — Si tu veux le savoir, je te le confierai à l'oreille ». Le roi le fit amener, et le prisonnier lui dit tout bas : « Abaisse le devant de ta robe, car tu montres au public ce que la décence oblige de cacher ». Philippe, enchanté d'un avis donné si adroitement, le fit relâcher soudain, en disant : « Il est vrai, c'est un de mes amis, je l'avois oublié ».

Après ces divers récits, Polémon me demanda si, dans mon voyage en Asie, j'avois vu le fleuve Thermodon (*a*), et les amazones si renommées, qui ont eu pour reine l'intrépide Penthésilée, qui combattit si vaillamment au siége de Troye, et la fière Antiope, qui osa attaquer Hercule, et qui, vaincue et prise par lui, épousa Thésée, et fut mère d'Hypolite ? — Non, dis-je, je n'ai point été jusqu'au

(*a*) Le Thermodon est un fleuve de Cappadoce qui se jette dans le Pont-Euxin ; il est célebre par l'histoire ou la fable des Amazones.

Thermodon; mais en traversant la Cappadoce, j'ai pris des renseignemens sur l'existence et les mœurs de ce peuple de femmes célèbres. Des historiens prétendent qu'elles n'admettent aucun homme parmi elles, mais qu'elles se rendent une fois tous les ans sur la frontière pour y recevoir les caresses de leurs voisins; qu'après leur accouchement, elles gardent les filles, et renvoient les garçons à leurs pères. Ils ajoutent qu'elles se brûlent une mamelle pour mieux tirer de l'arc, et conservent l'autre pour allaiter leurs enfans. Sans m'ériger en critique, ces récits me paroissent douteux, ou du moins je crois la vérité embellie par beaucoup de fictions. Mais voici la tradition qui me paroît la plus vraisemblable, telle que je l'ai reçue d'un vieillard du pays, homme digne de foi.

« Les grecs portèrent la guerre au sein de leur patrie, les battirent complettement, et les emmenèrent prisonnières sur des vaisseaux. Lorsqu'on fût en pleine mer, ces héroïnes brisèrent leurs fers, égorgèrent leurs vainqueurs, et s'emparèrent des navires; mais, ignorant la manœuvre, elles voguèrent au gré des vents et des flots. Après une navigation pénible, elles abordèrent à Cremnes, sur le

Palus Mœotide (*a*), ville habitée par les scythes, nation libre. Elles s'avancèrent dans le pays, en le dévastant. Les scythes, étonnés, prennent les armes, et courent au-devant de ces ennemis inconnus, qui sembloient descendre du ciel ou vomis par les mers. Ils les attaquent : mais ayant reconnu le sexe des morts, restés en leur pouvoir, ils ne voulurent plus combattre de pareils adversaires. Ils tinrent conseil et choisirent des jeunes gens en nombre à-peu-près égal à celui des amazones, et les envoyèrent camper auprès d'elles, avec ordre d'éviter tout combat, de chercher au contraire à les gagner, à s'attirer leur bienveillance ; leur projet étant de s'unir avec ces femmes belliqueuses, pour en avoir des enfans. Les jeunes gens suivirent exactement cette ligne tracée. Les amazones voyant qu'on ne cherchoit pas à leur nuire, restèrent dans l'inaction et dans la sécurité. Cependant les deux camps se rapprochoient tous les jours. Des scythes s'apperçurent que par fois une amazone, seule, ou suivie d'une autre, s'éloignoit du camp. Un d'eux les épia, comme

(*a*) Aujourd'hui mer de Zabache, grand golfe au nord de la mer noire, dont les bords appartiennent maintenant à la Russie.

on épie la colombe qu'on veut surprendre. Il en vit une isolée, qui entroit dans un bois ; il courut après elle, et l'atteignit. Celle-ci, loin de s'enfuir ou de le repousser, lui sourit agréablement. Au défaut d'un idiôme commun entr'eux, ils se firent des gestes, se parlèrent des yeux; et le plaisir et la nature donnant le signal, cette scène muette finit par l'union la plus intime et les faveurs de la guerrière. Elle s'en trouva si bien, qu'elle fit entendre à son vainqueur qu'elle reviendroit le lendemain au même lieu, avec une de ses compagnes, l'invitant à retourner aussi avec un de ses compagnons, ce qu'il promit. De retour au camp, il conta son aventure, et fut exact au rendez-vous du jour suivant, avec un de ses camarades. Ils y trouvèrent l'amazone et une de ses amies. Elles étoient jeunes et belles, et le temps fut aussi bien employé que celui de la veille.

» Insensiblement ces jeunes scythes apprivoisèrent toutes ces guerrières, plus fières au combat que farouches en amour. La liaison formée, les deux camps se réunirent, et chacun prit pour femme celle dont il avoit obtenu les faveurs. Lorsqu'ils commencèrent à s'entendre, les scythes proposèrent à leurs épouses de se joindre au reste de leur nation,

et de vivre tous ensemble. — « Nous ne pourrions, dirent-elles, nous accorder avec les femmes de votre pays : leurs coutumes diffèrent trop des nôtres. Nous tirons de l'arc, nous lançons le javelot, nous montons à cheval, et nous n'avons point appris les ouvrages de notre sexe. Vos femmes, au contraire, ne connoissent que les occupations et les travaux du leur ; elles ne quittent jamais leurs charriots (16). Mais, puisque vous voulez resserrer et continuer notre hymen, quittons cette terre, et allons nous établir au-delà du Tanaïs ». Les scythes y consentirent ; et, ayant traversé le fleuve, ils marchèrent pendant trois jours vers l'orient, et arrivèrent dans le pays qu'elles habitent aujourd'hui, sous le nom de Sauromates. Les femmes ont conservé leurs anciens usages : elles montent à cheval, vont à la chasse, tantôt seules, tantôt avec leurs maris, et les suivent aussi à la guerre. Le vêtement des deux sexes est le même. Quant au mariage, ils ont réglé qu'une fille ne pouvoit se marier qu'elle n'eût tué un ennemi. Beaucoup vieillissent et meurent sans avoir mérité un époux ».

Après ces diverses narrations, Damo et Lasthénie récitèrent des scènes et des vers de plusieurs poëtes. Polémon nous dit, à propos du plaisir dont nous jouissions dans ce repas,

que le sage ne devoit par imiter le vulgaire, qui attend la fête de Saturne, de Bacchus ou de Minerve, pour se livrer à la joie. L'ame, disoit-il, se porte d'elle-même aux objets doux et agréables : si elle entend des instrumens de musique, le chant mélodieux des oiseaux ; si elle voit un beau ciel, un site heureux et champêtre, de jeunes animaux jouer avec gaîté et folâtrer sur l'herbe, elle s'épanouit, respire une joie douce et paisible. Laissons le méchant s'attrister, calomnier la vie. Carneade disoit, que comme les boîtes où l'on a mis de l'encens retiennent encore la bonne odeur après qu'on l'a enlevé, ainsi le sage conservant le souvenir de sa vertu et de ses bonnes actions, doit être heureux chaque jour de son existence. « Oui, s'écria-t-il, ce monde est un temple digne de la majesté d'un dieu suprême, et la vie une fête perpétuelle pour l'homme de bien » !

Il nous cita, à ce sujet, quatre vers que Solon avoit faits dans sa vieillesse, « car ce grand, ce grave législateur, nous dit-il, étoit aussi ami des plaisirs que de l'ordre et des lois ».

« BACCHUS, ranime-moi du feu de ton ivresse ;
Sur mes cheveux blanchis, jouez, jeunes amours :
Muse, de quelques fleurs couronne ma vieillesse,
Et que ton luth divin charme mes derniers jours ».

CHAPITRE XXX.

De la ville d'Athènes. Achat d'un esclave. De Timon le misantrope. Repas public. De la campagne d'Athènes. Morale de Lasthénie.

LE soir Lasthénie me proposa de la suivre le lendemain à la ville, où elle alloit acheter un esclave. Nous partîmes de grand matin ; nous arrivâmes par le chemin de l'académie ; il est bordé de cyprès. « Vous ne pouvez faire un pas ici, disoit Lasthénie, sans fouler la cendre d'un héros. Voilà l'autel des Muses, celui de Mercure, de Minerve, d'Hercule. Ce grand olivier qui est à votre droite, est le second né dans l'Attique. Ces tombeaux sont ceux de Thrasybule, de Périclès, de Chabrias, de Phormion. Ici sont les cénotaphes de nos braves guerriers morts dans les combats ; leurs noms et leurs pays sont gravés sur les petites colonnes qui sont auprès ». En entrant dans Athènes, je lui dis : « Je trouve votre ville assez mal bâtie, les rues y sont étroites, point alignées, d'une irrégularité

frappante ; les maisons sont chétives, peu commodes, excepté quelques-unes. Ces escaliers qui donnent sur les rues ; ces appartemens supérieurs, bâtis en saillie, défigurent les façades, offusquent la vue, et gênent la circulation de l'air. Je n'aime pas non plus ces Hermès de pierre, de forme cubique, placés aux portes des maisons ; j'aime bien mieux ces autels couverts de gazon qui les touchent, ils sont bien plus agréables à l'œil. Vous n'avez qu'une fontaine (*a*) ; on y supplée, il est vrai, par des puits et des citernes ». — « Vous ne fesiez pas toutes ces observations il y a trois ans ; on voit que les voyages vous ont formé le goût. A ce sujet, je vous dirai qu'un plaisant, entrant dans Athènes, et trouvant à la porte un temple consacré à deux divinités, s'écria : « Il faut que je m'en retourne, car puisqu'on loge ici deux dieux ensemble, je n'y trouverai pas de logement pour moi » ! Il est certain que tout respire dans cette ville la simplicité ; mais la magnificence brille dans les portiques, les temples, les édifices publics. Cimon a fait planter ces beaux pla-

(*a*) Il n'y avoit qu'une fontaine, c'est-à-dire une source ; mais par neuf canaux souterreins, elle distribuoit de l'eau dans plusieurs quartiers de la ville.

tanes, qui décorent la grande place de l'académie, qui étoit un lieu aride et nu; il en a fait un parc, un bocage délicieux arrosé de belles fontaines, percé de plusieurs grandes allées couvertes, et de longues lyces pour les courses. D'ailleurs la noblesse d'Attique, qui aime beaucoup la vie champêtre, déploie son faste et son goût dans les maisons de campagne. C'est-là où vous voyez une heureuse distribution unie à l'élégance, les appartemens les plus frais, les plus voluptueux, et des jardins dignes d'être le temple de la nature ».

Arrivés dans la place publique où se vendent les esclaves, Lasthénie me dit : « Voilà l'autel de la Pitié, que les athéniens seuls honorent d'un culte particulier. Cette divinité si respectable nous apprend à compâtir aux malheurs de nos semblables, et à supporter les nôtres avec courage et résignation. Le culte de cette déesse, et les autels que les athéniens ont élevés à la pudeur, à la renommée et à la vigilance, prouvent qu'ils sont les peuples les plus religieux de la Grèce ». Les esclaves de tout âge, de tout sexe et de toute nation, étoient entassés au milieu de la place. Dès que Lasthénie eût parlé au marchand, il fit ranger sa troupe en rond, et lui ordonna de

danser ; c'étoit pour nous faire juger de leur vigueur et de leur agilité. Ces malheureux sautèrent, gambadèrent de toute leur force ; lorsqu'ils se rallentissoient, le maître les ranimoient avec des verges. Lasthénie fit bientôt cesser cette triste danse, marchanda un jeune scythe, d'une figure douce et spirituelle, et demanda au marchand quels étoient ses défauts corporels et autres (*a*). — « Il craint la fatigue, répondit le marchand, il est d'une humeur triste ; souvent au lieu de travailler il s'amuse à chanter des pæans amoureux et mélancoliques, qui attristeroient les hiboux ; mais avec des verges vous le corrigerez aisément ». Lasthénie le choisit, malgré ces inculpations, en me disant : « La pitié ici présente, me parle pour lui en sa faveur ; d'ailleurs je préfère l'esprit à la matière. Je me flatte que mes soins, la douceur de sa servitude lui rendront la gaîté, et peut-être le bonheur. Il cultivera mes fleurs et mes laitues, et je cultiverai sa raison et son cœur ». Elle le paya six cens drachmes. Je lui parlai alors d'une branche de commerce si cruelle et si

(*a*) Les marchands d'esclaves étoient obligés de déclarer les vices et les défauts qu'ils leur connoissoient, autrement le marché étoit résilié.

flétrissante pour l'humanité. Elle m'avoua qu'elle en avoit gémi souvent ; que l'esclavage outrageoit la nature, dégradoit également l'acheteur et le vendeur ; mais que cet abus étoit presque impossible à réformer. « Ce commerce est considérable dans la Grèce ; l'Attique seule compte quatre cent mille esclaves : ce sont eux qui labourent les champs, font valoir les manufactures, exploitent les mines, travaillent aux carrières, et sont chargés de tout le détail du service. Ceux qui sont mieux élevés et plus heureux s'adonnent aux arts, cultivent des talens. On doit rendre justice aux athéniens, ils ne traitent pas leurs esclaves avec la même sévérité que Sparte traite les ilotes. Ici nul maître n'a le droit d'attenter à leur vie. Il peut seulement les charger de fers, les condamner à tourner la meule, leur interdire le mariage, et les séparer d'avec leurs femmes ».

Pendant cet entretien nous vîmes arriver un homme bisarrement vêtu, suivi de la foule. Lasthénie le reconnut, et me dit : « C'est Timon le misantrope ; on le voit rarement dans la ville ; c'est un hibou qui craint le grand jour : il hait les hommes, et les fuit comme des bêtes féroces ; mais je veux l'observer ». Oh ! oh ! il monte à la tribune ; écoutons.

« *O athéniens*, crie-t-il d'une voix de Stentor : *J'ai un figuier à ma campagne, où plusieurs de vous se sont déjà pendus : je veux le couper pour bâtir à sa place ; si quelqu'un de vous veut profiter de cette commodité pour s'y pendre, qu'il se dépêche, je ne lui donne que vingt-quatre heures* ». Après cette courte harangue, il descendit de la tribune et se retira tranquillement. Le peuple, loin de s'offenser de cette saillie d'humeur, en rit beaucoup et accompagna Timon avec des battemens de main.

En traversant les rues avec Lasthénie, j'y vis nombre de tables dressées et couvertes de mets. « Quelle fête, ou quelle réjouissance, lui dis-je, occasionne ces repas » ? — « Avez-vous oublié qu'à chaque nouvelle lune, en l'honneur de la déesse Hécate, les riches dressent des tables pour le petit peuple. Tous ceux que vous voyez accourir, et manger de si bon appétit, sont nourris aux dépens de la ville ; ce sont des malheureux qui n'ont ni de quoi vivre, ni de quoi travailler. Cette ville est populeuse : l'Attique peut mettre vingt mille hommes sous les armes ». Je ne quittai pas Lasthénie de tout le jour, et ce jour eut pour moi la rapidité de l'éclair. Quelle situation plus délicieuse que celle d'être au-

près d'une femme que l'on aime, dont la conversation est animée et embellie par les graces de l'esprit, par une instruction brillante et solide, et le charme touchant de la modestie et de la douceur !

Cependant quelque inquiétude altéroit mon bonheur : elle ne me parloit jamais que d'amitié, écartoit avec soin les souvenirs les plus doux ; et toute expression un peu tendre donnoit à son visage une teinte d'austérité. Nous devions aller le lendemain nous promener ensemble ; je résolus de la conduire aux mêmes lieux que nous parcourions au commencement de nos amours, dans cet asyle agreste et solitaire, où je cueillis le premier baiser, où son regard et sa bouche me promirent mon bonheur. Les premières faveurs de l'amour, quoique légères, laissent de si profondes impressions, que la moindre réminiscence éveille notre sensibilité et souvent le feu de nos desirs.

Nous partîmes de grand matin, et traversâmes le Pédion, ou la campagne d'Athènes. Lasthénie m'en fesoit remarquer les beautés. « Elle est arrosée, me disoit-elle, par le Céphise, l'Eridan et l'Ilyssus (17). L'Ilyssus est consacré aux Muses et à plusieurs autres divinités. On voit sur ses bords une chapelle à

Borée, qui enleva Orithie, et un autel dédié aux Muses. Admirez ce que peuvent le travail, l'industrie, un bon gouvernement et la salubrité de l'air. Ce pays, hérissé de montagnes et de rochers, présente cependant le tableau le plus riant, le plus animé ; par-tout des bourgs, des hameaux riches d'une population nombreuse. Voyez cette quantité d'oliviers touffus, qui forment une forêt immense ; ces collines sont couvertes de vignes, de bois d'érable, de cèdres, d'arboisiers et d'arachnés ; ces majestueux platanes qui bordent l'Ilyssus, ont souvent prêté leurs ombres au divin Socrate ; c'est-là, sans doute, qu'il fesoit descendre la philosophie du ciel pour la guider dans les routes tortueuses du cœur humain. Mais ce qui m'intéresse le plus dans ce magnifique tableau, c'est l'aspect et la destinée des hommes. Je m'approche souvent des gens de la campagne, j'entre dans les villages, je ne vois que des hommes heureux ou du moins exempts de soucis et de peines. Le laboureur en conduisant sa charrue fredonne une chanson : l'artisan jouit en s'occupant de son travail ; et le philosophe, en méditant sous ces ombrages sur les misères de la vie humaine, en plaignant nos malheurs, est heureux lui-même. Mais venez voir l'épitaphe de ce tombeau voi-

sin : « *J'ai passé ma vie à manger, à boire, et à faire du mal* ». — Comment se nommoit cet honnête homme ? — « Timacréon. Il étoit athlète, poëte très-vorace et très-satyrique ». — Quoique ce portrait ne soit pas celui de toute l'espèce humaine, l'épitaphe conviendroit à bien du monde.

Tout en égarant nos pas et nos discours, j'avois conduit Lasthénie dans l'enceinte des rochers, où mon amour et ma victoire sur le taureau furent récompensés du premier baiser. En y entrant, une douce mélancolie investit mon cœur ; mes regards attendris se fixèrent sur le gazon où jadis nous nous étions assis.—« Qu'avez-vous, me dit Lasthénie, vous paroissez rêveur ? — Oui, je le suis ; une tendre réminiscence me représente l'époque la plus fortunée de ma vie. L'avez-vous oubliée ? Avez-vous mangé de ce loto dont parle Homère, qui fait perdre la mémoire ? — Non ; ces lieux, leur danger me sont présens encore, le souvenir m'en est cher. — Ces rochers sont les mêmes, cette onde suit toujours la même pente, ces arbres sourcilleux nous prêtent encore leur ombrage ; rien n'a changé, Lasthénie seule n'est pas la même ». Elle ne répondit rien. La tête baissée, elle s'abandonnoit à ses réflexions. « Regardez, lui dis-je, cette

inscription

inscription que ma main a gravée sur cette roche: *Si ma vie duroit autant que ces rochers, j'aimerois toujours Lasthénie.* Et celle de ces arbres: *Arbres, croissez pour couvrir Lasthénie; croissez avec mon amour.* Lisez encore ces deux vers écrits au front de cette naïade qui épanche ses eaux :

« Seul avec Lasthénie en ces sauvages lieux ;
Elle seroit pour moi l'univers et mes dieux ».

Lasthénie lisoit, et gardoit le silence : un soupir sortit du fond de son cœur. Nous nous assîmes à côté l'un de l'autre, et je lui parlai le langage le plus tendre de l'amour. Je lui jurai que je l'aimois plus que jamais. « Mon cher Antenor, me dit-elle enfin, dans quel trouble vous me jetez ! quel ressouvenir ! Vous êtes le seul homme qui ayez rempli mon cœur ; soit sympathie, soit foiblesse, illusion des sens, besoin de l'ame, un charme impérieux m'entraîna toute entière vers vous. Ma résistance fut foible : à trente ans je payai mon tribut à l'amour. Je tire le rideau sur le passé ; mais depuis j'ai beaucoup réfléchi sur cette passion, peut-être indifférente par sa nature, mais criminelle quand elle blesse les lois et la moralité. Si la loi attache une flétrissure au physique de l'amour, quel sera le frein

d'une femme déshonorée ? Si elle brave l'opinion, quel appui soutiendra ses autres vertus ? La modestie et la pudeur sont l'apanage et l'ornement de notre sexe ; si une femme s'en dépouille, si elle ne rougit plus de son incontinence, elle ne rougira plus d'aucun vice. Voyez l'influence de la dépravation du sexe ; les devoirs les plus sacrés, les plus doux, pèsent, importunent ; les liens de la société se relâchent, se rompent : enfin, sans les mœurs, plus de citoyens, plus d'état, plus de bonheur. Ainsi, mon cher Antenor, laissez-moi oublier mes égaremens ; renfermons nos sentimens dans le cercle de l'amitié : ma résolution est inébranlable : une rechûte m'avilirois à mes yeux, et je ne vous pardonnerois pas d'y prétendre ». Je connoissois trop bien la fermeté de son caractère pour me flatter d'ébranler ou de modifier ses principes. Mais plus enflammé encore par l'attrait de tant de vertus, je lui offris de lier nos deux cœurs des nœuds de l'hymen. — « Si je vous répondois sur-le-champ, ma réponse seroit un refus ; mais puisqu'il s'agit, dites-vous, de votre bonheur, et sans doute du mien, je vous demande vingt-quatre heures de réflexion ; ce n'est pas trop pour un sujet aussi grave. Continuons notre promenade, et parlons d'autres choses.

» Voyez-vous sur votre droite cet édifice qui s'élève à mi-côté, au milieu d'un bois de cyprès, c'est le temple d'Esculape; allons le visiter. — Croyez-vous que ce dieu me guérisse de mon amour? — Pourquoi non? Il a bien ressuscité Hypolite. Croyez-vous plus facile de rendre la vie à un mort, que d'éteindre l'amour dans le cœur d'un homme»?

Nous traversâmes le même lieu où jadis j'avois combattu et terrassé le taureau qui couroit sur elle. Je m'arrêtai, et soupirai. — «D'où vient ce soupir, me dit-elle? — Vous souvient-il de ce champ de bataille et du monstre qui menaçoit vos jours? — On n'oublie point de pareils traits de bravoure, et sur-tout un service aussi important. — Que n'ai-je à lutter contre le minotaure ou l'hydre de Lerne, et obtenir le même prix de ma victoire! — Le combat seroit plus dangereux, et le salaire moins doux. Les secondes jouissances de l'amour ressemblent aux liqueurs évaporées, elles ont perdu de leur sève et de leur parfum».

CHAPITRE XXXI.

Rencontre d'Ariston. Son histoire.

UN homme, très-modestement vêtu, s'avançoit alors vers nous. — «Voici, me dit Lasthénie, un philosophe assez original; vous allez le juger. Elle lui demanda, en l'abordant, ce qu'il devenoit, ce qu'il fesoit de son temps. — Je le passe à ouvrir les yeux, à voir, à prêter l'oreille, à avoir la santé, la liberté et le repos; et dans ce moment je m'achemine vers la maison de ce fou de Théophraste. — Fou! s'écria Lasthénie, quelle épithète! Ignorez-vous qu'une loi de Solón défend de mal parler des morts? — N'importe, j'appelle fou tout homme qui s'amaigrit, se tue à travailler, à composer. J'appelle fou ce Carnéade qui s'enfonçoit tellement dans l'étude, qu'il négligeoit le soin de son corps, laissoit croître ses cheveux et ses ongles, oublioit même de manger, au point qu'il falloit que sa servante lui mit les morceaux dans la bouche; et tout cela pour surcharger sa mémoire d'une érudition fastueuse, qu'un rien,

un instant, nous fait oublier. J'ai connu un certain Hermogène, grand rhéteur et prodigieux pour son âge, car il commença à professer à l'âge de quinze ans; à dix-huit il composa sa rhétorique, ouvrage très-estimé; et par un malheur étrange, à vingt-quatre ans il fut frappé d'une telle paralysie morale, qu'il perdit tout souvenir du passé, et sa mémoire, comme le tonneau des Danaïdes, ne peut plus rien conserver. C'étoit bien la peine de s'abîmer de travaux, d'user sa jeunesse dans l'étude, pour tomber dans l'imbécilité. — Mais Théophraste a conservé la mémoire, le jugement, jusqu'au dernier moment de sa vie. — Mais, il est mort, à quoi lui servent aujourd'hui ses travaux et sa prétendue gloire ? Nous sommes moins faits pour penser que pour agir, pour raisonner que pour jouir : les vrais biens sont ceux de la nature. Le ciel, la terre, la campagne, voilà les sources intarissables de nos jouissances. Le poëte Callimaque disoit avec raison qu'un gros livre étoit un grand mal. Désormais le monde sera mon livre, et l'expérience mon maître. — Mais, vous, grand détracteur de l'étude et de la science, vous avez cependant consumé nombre d'années dans les travaux littéraires. — Oui, soit passion ou démence, ce qui est synonime; à force d'étudier

j'étois devenu plus maigre que l'oiseau de Minerve. Un de nos philosophes disoit que dans sa vie il s'étoit répenti de trois choses ; la première, d'avoir confié un secret à sa femme ; la seconde, d'avoir été par eau, lorsqu'il pouvoit aller par terre ; et la troisième, d'avoir passé un jour sans rien faire. Eh bien! moi, j'ai commis aussi trois grandes fautes ; la première, d'avoir pâli sur des livres pendant cinq ans ; la seconde, de m'être marié ; et la troisième, d'avoir accepté un riche héritage. — Mais, pourquoi vous repentir du mariage, vous surtout qui aviez une femme douce, aimable et jolie ? — La chaîne la mieux dorée n'en est pas moins une chaîne, et la femme la plus aimable n'est pas moins une femme. — Mais en quoi vous incommodoit une succession que vous envoyoit la bonté des dieux ? — Dès ce jour les soucis, la gêne, les travaux, la crainte, l'avarice, entrèrent dans mon logis. Quel fardeau que l'opulence ! Des comptes éternels à régler, des esclaves à surveiller, des procès à soutenir, des débiteurs à poursuivre, des bâtimens à réparer, à édifier ; des terres à faire valoir. Si je voulois voyager, la moisson, la vendange, les semailles m'enchaînoient tour-à-tour. Si je voulois dîner, mes cuisiniers n'étoient pas prêts. Rassasié par l'abondance,

l'appétit me manquoit ; je ne digérois plus. Dans ma maison, dans les rues, j'étois entouré de prétendus amis qui m'importunoient tout à l'aise. A la moindre incommodité, parens et médecins m'enveloppoient, et m'empêchoient de guérir à ma manière. Enfin, fatigué de mes richesses, de mes livres et de ma femme, je pris un beau jour le parti irrévocable de secouer mon fardeau, et de briser tous mes liens. Je commençai par ma femme : je connoissois un jeune homme de ses alliés qui l'avoit aimée, mais plus chargé d'amour que d'argent, les parens l'avoient rejeté. J'allai le trouver, et lui dit sans préambule. « Je sais que ma femme vous plait, et je viens vous offrir sa main ; je connois votre fortune, je me charge des frais, et vous donne en présent de noces une métairie assez considérable que j'ai à Brauron, au pied du mont Pentélique, qui nous fournit un si beau marbre ». Alors, sans attendre son balbutiement de reconnoissance, je le pris par la main, et le menai chez ma femme. « Voici, lui dis-je en entrant, Phidippe, votre nouvel époux ; il est doux, honnête, il vous aime, il vous convient ; suivez-moi, allons chez le magistrat demander le divorce ». Muette de surprise, elle ne répondoit rien. J'ajoutai : « Je vous laisse avec lui, expliquez-vous, arrangez-

vous; je vais présenter ma requête au tribunal, et vous faire sommer d'y comparoître ». A mon retour nos amans étoient d'accord, et le mariage se fit.

Débarrassé de ce lien, j'avois encore ma fortune sur les bras. J'invitai à diner mes deux frères, qui, peu riches, voyoient peut-être mon opulence avec quelque envie, et me croyoient le plus heureux des hommes; car le sage seul connoît le néant des richesses. J'appelai à ce festin la plupart de mes amis: il fut splendide et abondant. Le lieu de la scène étoit ma plus belle maison de plaisance. Le buffet, la table étaloient tous mes vases d'argent et de vermeil; Bacchus épanchoit ses trésors; chacun louoit à l'envi ma magnificence, la délicatesse des mets. A la fin du repas, on apporta un vase de vermeil superbe, avec son couvercle. Tous les convives s'étonnèrent à l'aspect de cette huitième merveille; mes frères, sur-tout, l'admiroient, exaltoient la matière et le travail. Je leur répondis que puisque ce vase leur paroissoit de quelque prix, je les priois de l'accepter, avec tout ce qu'il contenoit. Enchantés du cadeau, ils s'empressèrent de l'ouvrir: ils le croyoient plein d'or; ils n'y trouvèrent que de vieilles tablettes. Je m'apperçus de l'affoiblissement de leur hilarité et

m'en amusai. Cependant je priai un ami, beau lecteur, de nous lire le contenu des tablettes. Quelle fût la surprise de l'assemblée et la jubilation de mes frères, quand ils entendirent que c'étoit une donation que je leur fesois de toute cette orfévrerie, de tous mes meubles, de tous mes biens, ne me réservant qu'une simple métairie, ornée d'un petit bois et d'une fontaine, quelques vases d'argile et une belle statue de marbre, placée au milieu du bois, que j'avois élevée à la nature! Mes frères, interdits, embarrassés, ne savoient s'ils devoient accepter ou refuser. Ils me pressèrent de rétracter mes bienfaits, ou du moins de m'en réserver une portion plus considérable. — Non, leur dis-je, ma résolution est fixe, et voici sur quelle base elle est appuyée. « Un jour le sophiste Antiphon aborda Socrate, qui étoit au milieu de ses disciples, et lui dit : « Je pensois que la philosophie devoit servir à rendre les hommes plus heureux, et il me semble que vous vous écartez de ce principe; votre manière de vivre est pire que celle du moindre esclave; il n'est point de nourriture, d'habillemens plus misérables que les vôtres : d'argent, vous n'en touchez jamais, et cependant l'argent réjouit celui qui le possède, lui procure des distinctions et une foule de plaisirs. En vérité, Socrate,

si vos disciples suivent votre exemple, vous leur aurez appris une vie triste et malheureuse ». — « Je vois bien, Antiphon, lui répondit Socrate, que vous aimeriez mieux mourir que d'en mener une pareille. Mais trouvez-vous que je manque de rien ? Me voyez-vous plaindre du froid, du chaud, de la faim, de la soif ? Vous croyez que le bonheur consiste dans la magnificence ; et moi je crois que celui qui a le moins de besoins approche le plus de la divinité : tous ces gens que vous nommez riches et heureux sont fort contens lorsqu'ils font quelque profit ; croyez-vous que les jouissances de la vertu soient moindres » ? Lasthénie interrompit Ariston pour lui demander s'il n'avoit pas imité certains rois, qui s'étoient repentis plus d'une fois d'avoir abdiqué leur couronne. — Jugez si je puis nourrir quelques regrets. A présent je vais seul où je veux, au marché, à la place, à la promenade, à pied ou à cheval ; je dine à la campagne, à la ville, sous un figuier ou dans ma chambre, et à l'heure qu'il me plaît. Ai-je sommeil ? je vais me coucher ; je me lève tard ou tôt, à ma volonté ; je travaille mon jardin, j'ouvre un livre, ou je reste profondément oisif, suivant mon caprice. Si j'ai chaud, je prends le frais. Ai-je froid ? je me chauffe. Suis-je fatigué de

la ville ? je me sauve dans mon petit bois, où je vis et je règne; et guéri radicalement de mon ambition et de mon avarice, je m'écrie, comme mon maître Socrate, en jetant les yeux sur l'appareil de la magnificence et du luxe : « Que de choses dont je n'ai pas besoin »!

CHAPITRE XXXII.

Maison de Théophraste. Ses maximes, ses opinions. De la mouche d'Ariston. Du temple d'Esculape et d'une scène qui s'y passe.

Nous étions parvenus à la maison de Théophraste, qu'occupoit un ami d'Ariston. Nous entrâmes d'abord dans un petit jardin où étoit l'image d'Aristote; nous parcourûmes ensuite un portique, orné de cartes de géographie : de-là nous allâmes au musée, où ce philosophe donnoit ses leçons d'histoire naturelle. Nous lûmes sur le fronton de la porte cette inscription, qui étoit au temple de Délos : « *La justice est ce qu'il y a de plus beau parmi les hommes ; la santé ce qu'il y a de meilleur; et l'accomplissement de ses desirs ce*

qu'il y a de plus agréable et de plus doux ».

Autour du musée on voyoit divers logemens, assez grands pour servir de retraite à plusieurs philosophes. Nous nous promenâmes ensuite dans le jardin, qui étoit agréablement terminé par les rives de l'Ilyssus.

Lasthénie nous quitta et entra dans un berceau où étoit la statue de Théophraste. Je l'y trouvai dans un recueillement profond.—Qu'avez-vous, lui dis-je ? — C'est un moment d'attendrissement, causé par le portrait de mon ancien ami, et un souvenir bien doux. Un jour j'étois avec lui dans ce berceau ; il me dit : « Ma chère amie, je porte le poids de quatre-vingt-dix-neuf ans ; j'ai assez vécu pour connoître les hommes : j'ai vu pendant le cours de ma vie toutes sortes de personnes de divers tempéramens ; je me suis toujours attaché à les étudier, et mon dessein est de parler de toutes les vertus et de tous les vices. Ce traité sera utile à ceux qui viendront après moi ; il leur tracera des modèles qu'ils pourront suivre». Il n'a point achevé cet ouvrage, quoiqu'il ait poussé sa carrière jusqu'à cent sept ans.

Nous allâmes ensuite auprès d'un grand bassin. « C'est ici, me dit-elle, où, deux mois avant sa mort, ce grand philosophe me parla de la courte durée de notre vie. « Il y a

dans ce bassin, me disoit-il, des carpes qui ont au moins cent cinquante ans d'existence. Observez qu'elles sont aussi agiles, aussi vives que des carpes beaucoup plus jeunes que j'ai vu naître. Je ne dirai pas, avec certains philosophes, que les poissons sont immortels ; tout ce qui a une origine, une naissance, doit arriver à une mort, à une fin ; mais le poisson vivant dans un élément uniforme, à l'abri des grandes vicissitudes et des injures de l'air, se conserve plus long-temps que les autres animaux ; et si les variations de l'atmosphère sont, comme on le prétend, les principales causes de la prompte destruction des êtres vivans, les poissons, moins exposés que les autres animaux, doivent jouir d'une plus longue période de vie : d'ailleurs, les os des animaux terrestres, leurs parties solides durcissent, s'ossifient avec l'âge; et lorsqu'ils sont absolument remplis et obstrués, le mouvement cesse et la mort suit ; au lieu que les arêtes et les os des poissons, étant d'une substance beaucoup plus molle, ne sont pas sujets à cette replétion, à ces obstructions qui détruisent la vie, ou du moins ce n'est que par degrés lents et insensibles qu'ils acquièrent cette solidité fatale. Hélas ! ajouta-t-il, j'ai vécu presque âge de carpe ! Le passé n'est plus rien ; demain,

après-demain, dans peu de jours mon songe sera fini »! Quoiqu'il y ait bien du temps de cette conversation, elle m'est encore présente. Je me souviens aussi qu'un jour je l'attendois dans cette allée voisine ; il m'apperçut et vint à moi d'un pas ferme et pressé : il paroissoit tout rajeuni. « Comment ! lui criai-je, quelle vivacité ! — « Je suis furieux d'une aventure qui vient de m'arriver. Je sors du marché d'Athènes, où j'allais acheter des herbes potagères. J'ai offert mon prix ». « Non, étranger, m'a répondu l'herbière (*a*) ; j'en veux davantage. — Comment savez-vous que je suis étranger ? — Je le vois à votre prononciation ». « Je vous avoue, ajouta le philosophe, que je fus étonné et très-mortifié, après avoir vieilli en cette ville dans l'étude de sa langue et de son accent, de n'avoir pu acquérir ce que le simple peuple a naturellement et sans peine ».

Au sortir de cette maison, nous nous séparâmes d'Ariston, qui refusa obstinément de souper avec nous, parce qu'il alloit faire un repas champêtre à sa métairie. « Je place, dit-il, ma table dans mon petit bois, auprès de ma

(*a*) On appeloit étranger à Athènes, tout ce qui n'étoit point de l'Attique même ; et barbares, ceux qui n'étoient pas grecs.

fontaine ; un esclave m'apporte du lait et du vin, quelques mets dans des vases d'argile. Il se retire, je reste seul avec la nature ; je bois, je réfléchis, je mange en me promenant ou couché sur l'herbe ; je suis de l'œil les oiseaux qui voltigent sur ma tête, et ce repas délicieux dure quelquefois plus de deux heures ». En le quittant, Lasthénie lui demanda des nouvelles de sa mouche, et s'il la revoyoit encore quelquefois. « — Non ; Agnodice m'en a délivré pour toujours ». Quand nous fûmes seuls avec Lasthénie, je lui demandai l'explication de cette mouche. « Vous avez dû voir que cet homme est marqué au coin de la singularité ; il vous a dit que, pendant cinq ans, il s'étoit exténué à force d'étudier. Quand il vouloit travailler, il se couchoit à terre, sur le ventre, entouré de ses livres ; alors il croyoit voir une mouche qui venoit se reposer sur son nez : il avoit beau la chasser, elle revenoit toujours et le mettoit au désespoir. Les plus habiles médecins furent consultés ; mais leur science et leurs remèdes ne purent faire déguerpir cette fille du ciel, comme l'appelle un de nos poëtes, du nez d'Ariston, ou plutôt de son imagination. Enfin la célèbre Agnodice eut l'honneur de cette cure. Agnodice est une femme de beaucoup d'esprit, qui avoit un penchant si invincible

pour la médecine, qu'elle se travestissoit en homme pour assister aux leçons d'Hiérophile. Les dames d'Athènes s'intéressèrent avec tant de chaleur à cette élève d'Hyppocrate, qu'elles firent abroger en sa faveur la loi qui prohiboit à leur sexe l'exercice de cette profession. Or, cette femme habile fut consultée pour Ariston par un de ses amis. Elle se chargea de la destruction de la mouche. On l'annonce, on la mène chez Ariston. Il lui demande ce qu'elle voit sur son nez. — « Une mouche, répond hardiment Agnodice ». Par ce mensonge officieux, elle inspira de la confiance à son malade. Ensuite, avec l'air grave et profond d'un médecin qui veut connoître les effets et les causes, elle lui fait des questions relatives aux habitudes de cette mouche, à son importunité, aux heures où elle revenoit. D'après cet éclaircissement, elle lui ordonne des potions innocentes, sous prétexte de le purger. Enfin un beau jour elle lui annonce qu'elle vient extirper la mouche. Elle tire un petit couteau de sa poche, le lui passe légèrement sur le nez, et lui montre une mouche qu'elle tenoit cachée dans sa main. Ariston s'écrie : « la voilà, je la reconnois ; c'est la même qui me tourmente depuis si long-temps» ! C'est ainsi que cette disciple du dieu d'Epidaure le guérit de sa vision ; tant il

est

est vrai que c'est de l'imagination que dérivent la plupart de nos maux et de nos plaisirs ».

Nous allâmes, avec Lasthénie, au temple d'Esculape. Nous y trouvâmes quelques hommes et un nombre infini de femmes. La statue du dieu est couverte d'une tunique et d'un manteau de laine blanche : on ne voit que son visage, les pieds et les mains. — « Quelle est cette statue qui est auprès du dieu, enveloppée d'une robe semblable » ? — « C'est celle d'Hygie, sa fille, divinité que j'invoque avec le plus de ferveur ; car ce qu'on appelle, en médecine, l'hygienne, est le vrai principe de la santé : elle prescrit l'exercice et la sobriété. Observez ces femmes, elles coupent des tresses de leurs cheveux, et les attachent à la statue du dieu ; d'autres appendent des tableaux ». — Ce sont sans doute des *ex-voto* pour des rétablissemens de santé, ou pour l'obtenir du dieu ? — « Oui, l'on court ici en foule pour demander la guérison du corps ; mais personne ne s'est encore avisé de demander à Esculape un esprit plus doux, une ame honnête, sensible, reconnoissante ; d'avoir de l'équité, d'être guéri de la vanité, de l'envie et des autres vices inhérens au cœur humain ».

Dans ce moment nous vîmes entrer dans le temple une femme richement vêtue, d'un âge mûr, suivie de plusieurs esclaves. Tout le monde porta les yeux sur elle; sa démarche étoit traînante, un air de langueur et de tristesse étoit répandu sur sa physionomie; elle venoit consulter l'oracle. Elle s'approcha lentement, et se plaignit au dieu de l'excès de sa lassitude. — « C'est, répond l'oracle, que vous venez de loin. — Dieu d'Epidaure, que dois-je faire ? le soir je suis sans appétit. — Il faut dîner peu. — J'ai de fréquentes insomnies, le sommeil inquiet, agité. — Levez-vous avant le milieu du jour. — Mais je deviens pesante, l'exercice m'accable. — Servez-vous de vos jambes. — Ma vie est triste, et je m'ennuie. — Occupez-vous, travaillez. — Le vin m'incommode, je ne puis le supporter. — Buvez de l'eau. — J'ai des indigestions. — Faites diette. — Je n'ai ni la même force, ni la même santé que j'avois. — C'est que vous vieillissez. — Est-il possible ! Mais quel moyen de guérir cette langueur ? — Le plus court, Théoxène, c'est de mourir, comme ont fait votre mère et votre aïeule. — Fils d'Apollon, quel conseil me donnez-vous ? est-ce là cette science si vantée, qui vous fait révérer de toute la terre ? Je savois tout ce que vous

m'apprenez. — Que n'en usiez-vous sans venir me chercher de si loin ».

Cette scène dramatique entre l'oracle et cette femme, nous amusa beaucoup. Nous apprîmes de l'une de ses suivantes qu'elle étoit d'Olympie, et fort riche : désolée de vieillir, elle voyageoit par inquiétude, se croyant toujours malade et prête à mourir, et venoit consulter l'oracle sur ses maux prétendus.

CHAPITRE XXXIII.

Petits incidens. Réponse de Lasthénie à la proposition du mariage. Beaux traits de son caractère.

LASTHÉNIE en rentrant chez elle, trouva son père alité d'une violente indigestion. Elle fit fermer sa porte : rien n'égale les soins, la tendresse que cette intéressante fille prodigua à l'auteur de ses jours ; elle ne le quitta point, oublia tout, lecture, plaisirs, promenades. Elle fut son médecin, car elle étoit versée dans cette science, et le conduisit si bien qu'en peu de jours cet honnête vieillard eût repris sa santé.

Tant de vertus, de douceur, de sagesse et d'esprit, m'affermirent dans ma résolution de lier ma destinée à la sienne. Il tardoit à mon impatience d'avoir sa réponse, mais je la voyois trop affectée de la maladie de son père pour la solliciter. Dès qu'elle pût le quitter, elle vint avec sa sœur me joindre dans le jardin ; celle-ci s'étant éloignée, je lui rappelai sa promesse, et la décision que j'attendois. — « J'y ai

songé ; je ne tarderai pas à m'expliquer. Mais faites attention à la jeune Télésille, comme elle franchit cet espace ; elle revient : je gage qu'elle vous apporte des fleurs. En effet, cet aimable enfant me présenta un bouquet de jasmin et de cassie ; après quoi, sans attendre mes remercîmens, elle disparut. Sa sœur me mena dans le berceau des Grâces, dont le souvenir m'étoit si cher. Il me retraçoit l'heureux moment où je retrouvai Lasthénie, que je croyois avoir perdue, et que j'accusois d'ingratitude. Je m'assis auprès d'elle, je pris sa main qu'elle me céda ; mon cœur étoit si plein, si ému, que mon esprit étoit sans idées. Lasthénie paroissoit aussi profondément occupée. Nous nous abandonnions l'un et l'autre à la plus tendre rêverie, lorsque tout-à-coup je fus éveillé par le son charmant d'une cithare. Je ne voyois pas le musicien caché derrière le berceau ; et peut-être ce prestige et la situation de mon ame, ajoutèrent au charme et à l'illusion de la musique. Après l'exécution de plusieurs airs agréables, une jeune voix de femme chanta ces paroles.

AMOUR, que je crains ton empire,
Et tes charmes et tes bienfaits ;
Epargne un cœur qui ne respire
Que l'innocence et que la paix!

LE ciel à ton culte est fidèle ;
Tu vis, règnes dans tous les cœurs ;
Celui d'une foible mortelle
Ne peut accroître tes honneurs.

LAISSE-MOI donc, maître du monde,
Garder ma douce liberté ;
Jouir dans une paix profonde
Des jours de ma félicité.

S'IL faut pourtant qu'un jour mon ame,
D'aimer, éprouve le malheur,
Allume en moi si douce flâme
Que je bénisse ta rigueur.

Cette petite scholie fut chantée avec un goût et une expression ravissante, quoique la voix parût avoir le timbre un peu aigu de l'enfance. Je crus reconnoître celle de Télésille; je sortis tout doucement pour la surprendre, mais elle m'entendit, et elle s'échappa rapidement.

Je revins à Lasthénie, qui me dit en souriant : « C'est une nymphe fugitive ; mais nous la fixerons ; laissons éclore son ame : dans quelque temps ce jeune arbrisseau sera l'honneur d'un beau jardin. Sa chanson est un fruit de sa Minerve ; je n'y suis que pour quelques corrections.

Venons maintenant à la réponse que je vous dois relativement à notre mariage ; j'y ai réfléchi beaucoup ; mon cœur, je l'avouerai, a

plaidé votre cause ; il m'offroit un tableau séduisant dans le bonheur de deux époux enchaînés par l'amour, le devoir, la confiance et les mêmes intérêts de fortune. J'ai combattu, j'ai été agitée ; mais enfin la raison a été victorieuse. Le mariage ne convient ni à mon caractère, ni à ma situation, ni à mes habitudes. J'ai fait venir mon père pour soigner sa vieillesse ; j'acquitte la dette la plus sacrée. Ma jeune sœur occupe une partie de mon temps ; c'est une jeune plante que je cultive avec soin et délice. Voici mon régime : Eté et hyver je me lève avec le soleil ; cinq ou six heures de sommeil me suffisent. Je passe une heure dans mon cabinet dans des occupations littéraires. Je donne ensuite quelques momens aux soins de mon ménage ; ces détails qui paroissent si fastidieux à la plupart des gens de lettres, sont plus aisés qu'on ne pense, quand l'ordre est établi et la machine montée ; ce n'est que l'indolence ou la foiblesse d'esprit qui néglige ses affaires, et trouve pénibles des soins qu'une tête bien organisée résout et termine facilement. Xénophon lui-même a écrit sur l'économie domestique. Après ce travail, je vais embrasser mon père ; ensuite je me promène avec Télésille dans le jardin ; une allée écartée est notre lycée. Là, nous étudions, nous dis-

cutons ; je lui fais réciter des vers pour orner et former sa mémoire, pour épurer sa prononciation. Un cadran horizontal, dont la connoissance nous vient de Babylone, règle le temps de nos leçons ; ensuite nous allons rejoindre mon père, nous prenons le repas du matin : des fruits, du laitage, du miel, sont nos seuls alimens jusqu'au soir, où, selon l'usage des athéniens réglés, nous fesons notre meilleur repas. Le déjeûner fini amène l'instant de la recréation, mais d'une recréation saine et utile ; nous visitons notre volière, nos poulets ; nous appelons ces jeunes essaims qui, conduits par leur mère, accourent pour recevoir notre tribut alimentaire ; nous arrosons nos fleurs ; par fois, la serpette à la main, nous émondons nos arbres, nous en plantons. Le jardinier nous dirige, nous instruit dans un art si utile, si agréable, et que la plupart des hommes osent ignorer. Après ces délassemens, je rentre dans mon cabinet ; ou bien, suivie d'un seul esclave, emportant un livre et mes tablettes, je m'égare au loin dans la campagne. A mon retour, c'est l'heure de notre grand repas : je trouve chez moi des amis, des hommes aimables, ou quelques philosophes qui m'attendent, et je finis avec eux le reste d'une journée rapide et fortunée. La sagesse n'est aimable et

solide que par cet heureux mêlange de plaisirs, de travaux, et des devoirs qu'elle impose. Je ne m'assujettis point à ce système de vie par une loi inflexible, ce seroit traîner une chaîne, il faut un peu de variété : les esprits si méthodiques sont étroits et minutieux ; mais je rentre dans ma route toujours avec plaisir. Vous voyez que ma vie est aussi douce qu'on peut raisonnablement l'attendre sur cette terre orageuse. Je jouis de la santé, d'une fortune médiocre et suffisante, des plaisirs du cœur et de l'esprit. Je me prépare à quitter tout cela ; mais chaque jour que je respire encore, je le reçois comme un bienfait des dieux. Présentement, si je me soumettois au joug du mariage, il faudroit nécessairement briser mes habitudes, m'imposer de nouveaux devoirs. — Pourquoi, ne seriez-vous pas toujours maîtresse absolue dans votre empire ? — Non, je sais trop que les despotes ne se font point aimer. L'époux le plus honnête, le plus complaisant, a ses goûts, ses habitudes ; il ne pourroit les plier, les combattre continuellement, sans éprouver par fois des momens d'humeur, qui finissent par refroidir l'ame et aigrir le caractère. De mon côté, plus il feroit pour moi, plus je lui devrois d'égards et de condescendance : mon devoir, la raison, me commanderoient des sa-

crifices. Il en est du mariage comme de la prétendue liberté civile. Un jour quelques athéniens se vantoient devant moi de la liberté républicaine dont ils jouissoient. Je leur dis : « Vous vous croyez libres dans l'enceinte de vos murs par les lois de l'état, et vous êtes esclaves par celle de la société : des charges à briguer et à remplir, des hommes à ménager ; la faveur du peuple à capter, des noirceurs à prévoir et à éviter ; des devoirs de bienséance, plus rigoureux que ceux de la nature ; une gêne continuelle dans l'habillement, dans la démarche, dans les paroles, dans les actions ». Tel est l'hymen ; il exige une réciprocité d'égards et de soins qui entravent la liberté. Ainsi, pour me résumer, mon parti est pris : je renonce à un engagement dont la perspective, en séduisant mon cœur, n'a pu séduire ma raison. La plupart des hommes sont malheureux, parce qu'ils ne savent pas s'approprier la partie du bonheur qui leur convient ; ils ne consultent que les idées vulgaires, et non leur cœur et leur caractère. Combien d'hommes auroient été plus heureux sous une chaumière que sous des lambris dorés ! Cependant, comme vous m'êtes cher, que je sens que votre amitié, votre société répandent le jour le plus doux sur mon existence, j'ai médité un projet dont la réussite me com-

blera de joie. Ma sœur Télésille a de l'esprit, de l'aptitude à l'instruction ; vous connoissez ses talens pour la musique, je vous ai entendu louer sa figure ; son ame est naïve, douce et sensible ; enfin, je crois pouvoir lui appliquer ce vers heureux de l'un de nos poëtes.

« Et les fruits passeront la promesse des fleurs ».

Voyez si la sœur de votre amie, avec ces qualités, peut mériter une place dans votre cœur ; alors nous célébrerions la noce dans un an, car l'hymen est aujourd'hui un fruit trop précoce pour elle ». La fin de ce discours me préoccupoit à tel point, que je rêvois profondément sans répondre. Tout-à-coup Télésille entra ; je fus déconcerté. Lasthénie s'en aperçut, et sourit. Télésille, croyant sa présence importune, eut l'air très-embarrassé. Sa sœur lui dit : « Nous parlions de vous et de votre noce future ». A ces mots un beau couleur de rose rougit le front de cette aimable enfant. Je lui dis : « L'amour a entendu votre prière ; mais loin de consentir que la plus jolie de ses nymphes lui ferme son cœur, il veut vous donner un amant et un époux, qui s'efforcera de vous plaire, de mériter d'être aimé de vous. A qui doit-il ressembler pour obtenir ce bonheur ? — A celui qui m'atteindra à la course ». Et sou-

dain elle se mit à courir ; je la suivis et la joignis bientôt. Notre mariage fut arrêté dès ce jour, et fixé à l'année suivante.

Je demeurai encore deux mois au sein de cette charmante famille, traité, caressé comme l'enfant de la maison. Télésille, toujours pleine de candeur et de naïveté, mais plus timide, plus réservée dans ses expressions, m'attachoit à elle de plus en plus. Je prenois pour Lasthénie des sentimens que l'admiration, l'estime, épuroient tous les jours ; je m'étonnois même de mes premiers desirs, et sur-tout d'avoir pu triompher un moment d'une vertu si solide et si pure. Peut-être cette unique foiblesse, dont elle s'est si bien relevée, loin de ternir sa gloire, ajoute à son éclat. Au surplus, si c'est une faute aux yeux du sévère stoïcien, par combien de vertus ne l'a-t-elle pas rachetée! Pour mieux faire connoître son ame, je citerai, parmi nombre de traits de bienfesance, de générosité et de courage qui honorent sa vie, les deux suivans qui se passèrent sous mes yeux.

Un paysan qui possédoit un petit champ, voisin de sa maison de campagne, vint la prier de l'acheter. Ce petit coin de terre lui convenoit ; cependant elle lui demanda pourquoi il vouloit s'en défaire ? — « C'est avec bien du regret, dit-il ; mais j'y suis forcé ; j'ai des

créanciers impitoyables qui me poursuivent. — Combien devez-vous ? — Beaucoup : deux talens. — Je vais vous les donner, et vous garderez votre champ ; un jour, si vous devenez plus riche, vous me les rendrez ». Voici une anecdote qui annonce autant d'intrépidité que de grandeur d'ame.

Le philosophe Anaxagore, surnommé l'esprit, fut accusé par ses ennemis d'impiété et d'athéïsme, quoiqu'il eut reconnu le premier une intelligence suprême, qui avoit débrouillé le cahos : il y eut ordre de l'arrêter. Anaxagore en fut instruit : il sortit d'Athènes déguisé, et vint se réfugier à la campagne de Lasthénie, qui le cacha, le garda plusieurs jours, et le fit évader.

Des délateurs, informés de cette infraction à la loi, la dénoncèrent aux magistrats ; elle fut mandée pour rendre compte de sa conduite. La loi prononçoit la mort contre ce délit. Le trouble, la terreur, le désespoir, agitèrent toute la maison ; je voyois ses esclaves, ses domestiques, gémir, verser des larmes, embrasser ses genoux ; son père, sa sœur, tous ses amis, et moi, consternés, anéantis, l'environnions, la pressions dans nos bras. Elle étoit touchée de ces vifs témoignages d'intérêt et d'attachement ; mais elle nous consoloit,

nous rassuroit autant par sa douce sérénité que par ses discours. « J'ai fait mon devoir, nous disoit-elle, je crois n'avoir rien à craindre ». Et puis elle ajouta, tout bas : « Un verre de cigue est si-tôt avalé ». Nous l'accompagnâmes devant le tribunal. Un des juges lui demanda, d'un visage austère, s'il étoit vrai qu'elle eût osé donner un asyle à Anaxagore, à un proscrit. — « Oui, répondit-elle, avec le calme de l'innocence, et la sécurité du courage ; mais ce n'est pas le criminel d'état que j'ai reçu chez moi, c'est un sage, mon protecteur, mon ami. Il m'a rendu service, il m'a secourue dans mes revers ; il étoit malheureux, condamné à la mort, je lui sauvois la vie, en exposant la mienne ; pouvois-je m'y refuser sans la plus noire ingratitude ? Si j'offense la loi, mon sang lavera cette transgression ; mais si je blesse les lois de l'amitié et de la reconnoissance, la perte de ma vie ne pourroit effacer ma honte ». Cette réponse excita l'admiration générale ; et les juges, loin de lui infliger aucune peine, la renvoyèrent avec des éloges.

Cependant les six mois de délai fixés par Aristide, alloient expirer. Phanor me pressoit vivement par ses lettres de hâter mon départ. Il me fallut quitter cette riante demeure, où mes jours s'écouloient si doucement ; où, après

un sommeil paisible, mes premières pensées étoient des jouissances ; mes premiers sentimens, des émotions douces ; où, le soir, en fermant la paupière, je rêvois au bonheur du lendemain.

CHAPITRE XXXIV.

Beauté de la Diacrie. Séjour d'Antenor à Orope. De la fête d'Hyacinthe. Nouveau trait de folie d'Archias. Anecdotes sur Pindare. Départ pour Sardes avec Phanor. Mariage de ce dernier. Leur retour à Thèbes avec Aristide et sa famille. Mort d'Aristide.

JE partis pour Orope, où le sage et honnête Dioclès m'avoit jadis si bien accueilli. Je me fesois un vrai plaisir de revoir cette intéressante famille. Je traversai la Diacrie : dans mon premier voyage, les beautés de cette contrée m'avoient échappé ; il étoit nuit, et l'excès de la douleur interceptoit toutes mes facultés morales.

La Diacrie est la plus belle route de la

Grèce ; c'est une promenade continue, à travers des bosquets de daphnoïdes (*a*).

En arrivant chez Dioclès, le premier objet que je vis devant la maison, à l'ombre d'un figuier, ce fut l'aimable Chrysilla ; elle épluchoit des herbes, et deux jeunes enfans jouoient à ses pieds. Elle jetta à ma vue un cri de surprise et de joie, et vint à moi précipitamment. Après nous être embrassés, je lui demandai des nouvelles de son père et de son mari. —« Philotas travaille dans la campagne. Mon père, hélas ! n'est plus parmi nous ! il habite les champs élysées. Il a fini sa course dans nos bras, en disant : « Je vais rejoindre ma chère Euphémie, dont je suis séparé depuis douze ans ». Nous l'avons bien pleuré ; nous le pleurons encore tous les jours. Je vis alors ses yeux baignés de larmes. Pour la distraire, je lui parlai de ses enfans ; je les caressai ; je louai leur jolie figure ; ensuite nous allâmes chercher son mari, qui creusoit dans le roc, pour sa chère Chrysilla, une grotte déjà commencée par la nature, au pied de laquelle serpentoit un petit ruisseau. Il lui préparoit cet asyle pour l'abriter contre les feux du syrius. Ces aimables époux me firent un accueil des plus

(*a*) Lauriers-roses.

touchans.

touchans. Je trouvai dans Philotas un homme instruit en morale, en politique et dans l'économie rurale. Ils me vantèrent la douceur, la tranquillité de leur vie ; ils s'aimoient comme au premier jour de leur hymen ; ils avoient deux jolis enfans, des amis, qui venoient souvent égayer leur solitude ; et des travaux modérés appeloient chez eux l'abondance.

Le lendemain nous allâmes, au lever de l'aurore, toute la famille et moi, au tombeau du sage Dioclès : ses cendres étoient renfermées dans l'urne de sa chère Euphémie. Le père, la mère, et les enfans et moi, nous évoquâmes son ombre ; nous fîmes les libations d'usage, et nous jetâmes des fleurs sur sa tombe.

Je me proposois de partir pour Thèbes après cette cérémonie, de quitter ces bons et heureux agriculteurs, qui jouissoient du repos sans oisiveté, de l'abondance sans superflu, et d'une vie exempte de remord et d'inquiétude ; mais le ciel se chargeant de nuages, Chrysilla me pressa avec tant d'intérêt et de grace, de différer mon départ jusqu'au lendemain, que malgré le vif desir qui m'entraînoit à Thèbes, je cédai sans peine à ses douces instances. Ce fut heureusement pour moi, car l'atmosphère se noircit de plus en plus, les nuages s'amoncelèrent ;

bientôt s'ouvrirent, et versèrent des torrens d'eau dans la campagne. Pour nous, rangés en cercle autour d'un grand brasier, nous jouissions de l'intempérie de l'air extérieur, par ce sentiment irréfléchi qui compare la situation agréable où l'on se trouve à celle où l'on pourroit être, et où sont peut-être d'autres personnes. Chrysilla, au milieu de ses deux enfans, apprêtoit le souper, et Philotas causoit avec moi en aménuisant le bout des échalas qui devoient étayer ses vignes. Il me dit que l'année précédente, voyageant en Laconie, et se trouvant à Amiclès, il avoit assisté à la fête d'Hyacinte. — Je suis curieux, lui dis-je, d'en connoître les détails, d'autant plus que je comptois la voir pendant mon séjour à Sparte ; mais une petite aventure de mon ami Phanor précipita notre départ, et me priva de ce plaisir. — Je satisferai fidèlement votre curiosité ; car j'ai été témoin oculaire et très-attentif.

Vous savez qu'Amiclès est peu éloigné de Sparte? — Oui, j'y ai passé en allant à Gythium. — C'est dans cette ville, au mois d'hécatombeon (juillet), que cette fête est célébrée. Le tombeau d'Hyacinte est dans le temple d'Apollon, sous la statue de ce dieu, dont la base est construite en forme d'autel ;

sur cette base sont représentés, en relief, Cerès, Proserpine, Pluton; à leur suite les Parques et les Heures. Après elles on voit Vénus, Minerve, Diane, qui enlèvent au ciel Hyacinte avec sa sœur Poliboée, morte vierge à ce qu'on dit. Le jour de la solemnité, les prêtres, avant de sacrifier à Apollon, ouvrent une petite porte d'airain, qui est du côté gauche de cet autel. Tous les lacédémoniens accourent à cette fête; Sparte est déserte. On fait des sacrifices pendant trois jours à Hyacinte : le premier est un jour de deuil et de tristesse, on pleure la mort de ce bel enfant de Clio; on bannit les couronnes des repas; on mange des gâteaux au lieu de pain; point de chants, point d'hymnes en l'honneur d'Apollon; on supprime toutes les cérémonies d'usage, tout ce qui peut rappeler l'allégresse des beaux jours; les repas sont modestes et silencieux; après quoi, dans le même silence, chacun rentre chez soi.

Le second jour, la joie et les plaisirs renaissent avec la lumière. On présente divers spectacles, où assistent les personnages les plus distingués. Je vis paroître des enfans d'une figure agréable, vêtus de blanc, couronnés de roses et de myrthe, qui chantoient en accompagnant leurs voix de la flûte ou de la cy-

thare. Ensuite des jeunes gens, agiles et bien faits, montés sur des chevaux superbes et richement harnachés, caracolèrent, se promenèrent sur le théâtre. Après eux vinrent des chœurs d'autres jeunes gens, qui chantoient, tantôt à l'unisson, tantôt alternativement, des vers analogues à la solemnité du jour. Des danseurs se mêlèrent avec eux, et exécutèrent des danses anciennes au son de la flûte. Au milieu de ces jeux on vit arriver des jeunes filles, semblables aux nymphes de Diane, le sourire sur les lèvres, la gaîté dans le cœur. Les unes étoient sur des chars magnifiques; d'autres, armées en guerrières, parurent sur les chars destinés aux combats. Ces spectacles finis on commença les sacrifices. On immola quantité de victimes. Toute la ville respiroit la joie et les plaisirs. On donna des festins, où les esclaves furent admis. Le vin, la bonne chère, le rire, les bons mots, les chants, animoien et enivroient tous les convives. Ces repas terminèrent la fête bruyante de ce jour. Le lendemain la ville prit une face nouvelle. La tristesse, le silence succédèrent aux clameurs de la joie, et l'on pleura de nouveau la mort du beau et malheureux Hyacinte.

Ce récit nous conduisit à l'heure du souper.

Je vis, en nous mettant à table, qu'on laissoit une place vacante ; je compris que c'étoit celle de Dioclès. J'en parlai à ses enfans. — Oui, me dit Philotas, cette place ne sera jamais occupée ; c'est un hommage que nous lui rendons ; et de plus, nous voulons entretenir une illusion qui nous trompe si agréablement. Nous croyons ce bon père avec nous ; quelquefois nous lui adressons la parole, et nous pensons qu'il nous entend, et qu'il jouit de notre conversation. Le repas commença par les libations. Philotas versa du lait sur le feu en l'honneur des dieux Lares de la maison. A la fin du repas il brûla une moitié de pigeon, qu'il avoit réservée, en l'honneur du bon génie de Dioclès et des dieux Mânes. Je demandai des nouvelles d'Archias, de cet aimable fou dont l'amour avoit dérangé la cervelle. Philotas sourit à ma question, et me dit : vous me rappelez aussi mes accès de folie ; car, quel l'homme n'en a eu son petit grain ! Mais la mienne n'est plus, et celle d'Archias empire tous les jours.

« Dernièrement il vit entrer dans le temple de Junon une jeune personne qui alloit se marier : elle étoit entourée de sa famille, de son époux, et de toute la pompe de cette cérémonie. Ce malheureux, à son aspect se

passionne, s'enflamme; il s'approche, se place auprès d'elle, et lorsque le prêtre prit la main du mari pour la mettre dans celle de la femme, Archias présenta la sienne, et on eut de la peine à l'empêcher de saisir celle de la fiancée. Cependant sa tête fermente, il se croit le mari de la belle Myrtho, c'est le nom de l'épouse. Au sortir du temple, il suit la noce en dansant et chantant un épithalame. Vous savez la vénération que les grecs ont pour les insensés, qu'ils croient inspirés par la divinité (*a*). On n'osa le contrarier ; on le laissa asseoir au festin. Il trépignoit, pétilloit de joie de se voir au moment de posséder une si belle personne. Ses transports, ses yeux enflammés, ses propos, ses gestes, ses grimaces, tout annonçoit le délire de son cœur et de sa raison. Il excitoit tour-à-tour le rire, la pitié, la colère et l'indulgence. Vers la fin du repas la chose devint plus sérieuse ; il voulut emmener sa femme prétendue ; il juroit qu'elle étoit à lui, qu'il l'avoit épousée, et qu'il passeroit la nuit avec elle. On eut bien de la peine à le retenir, et à arracher Myrtho de ses mains. Lorsqu'il vit qu'il ne pouvoit

(*a*) Les turcs ont les mêmes préjugés et la même opinion. Ils respectent les fous.

l'enlever, il alla s'établir dans la chambre où brûloit le flambeau nuptial (18). Il avoit déjà quitté son manteau, il relevoit sa tunique (*a*) lorsque les époux arrivèrent. On ne put jamais lui faire entendre raison, il crioit qu'il avoit épousé Myrtho, et qu'il prétendoit coucher avec sa femme. Comme on ne vouloit pas employer la force, on eut recours à la ruse. On fit disparoître Myrtho, et on lui dit qu'elle s'étoit rendue chez lui, où elle l'attendoit, et qu'on alloit y porter le flambeau nuptial ; en effet on l'emporta. Alors il sortit, et on en fut délivré ». Je trouvai cette aventure fort plaisante, quoique je plaignisse le sort de l'infortuné Archias.

Le jour suivant toute la maison s'éveilla avec l'aurore, et nous nous séparâmes après les plus tendres adieux. J'arrivai à Thèbes le même jour. Phanor accusoit déjà ma lenteur. Notre départ fut fixé au surlendemain. Je profitai de ce peu de temps pour visiter la ville et quelques temples. Je vis celui d'Hercule, dont la statue est de marbre blanc, sur la voûte duquel Praxitèle a gravé les douze travaux de ce demi-dieu. Vers la porte Homoloïde, sur une colline, est le temple d'Apollon Ismé-

(*a*) Les grecs couchoient tout nus.

nien, ainsi nommé, à cause du fleuve Ismène qui coule tout auprès. Les thébains choisissent tous les ans un enfant de bonne maison, de figure agréable et d'une taille avantageuse, pour le revêtir du sacerdoce de ce dieu. On donne à cet enfant le nom de porte-laurier, parce qu'en effet il a sur sa tête une couronne de laurier. Les porte-lauriers qui sont riches ne manquent pas d'offrir à Apollon un trépied de bronze. A l'entrée du temple est une Minerve de Scopas et un Mercure de Phidias. A quelques pas au-dessus coule une fontaine, consacrée à Mars, qu'il fesoit autrefois garder par un dragon.

Le théâtre est près de la porte Prœtide; non loin de là, on voit sur un petit tertre le tombeau d'Amphion et de Zéthus, entouré de pierres, ni taillées, ni polies. On prétend que ce sont celles qu'Amphion attiroit par la douceur de son chant.

Je priai Phanor de me conduire au tombeau de Pindare; ce prince des poëtes lyriques, qui, malgré la prévention des grecs contre les thébains (*a*), marche l'égal d'Homère; il unit la véhémence des figures, l'audace des métaphores, la vivacité des expressions, l'har-

(*a*) Bœotum in crasso jurares aere natum.

monie des vers nombreux, à la douceur et au gracieux des images. Phanor, en allant, me raconta quelques anecdotes de la vie de ce favori des Muses ; il avoit appris l'art des vers, d'une femme nommée Myrthis. On raconte que, voyageant un jour d'été, dans sa première jeunesse, il fut si accablé de la chaleur, qu'il se coucha à l'ombre d'un grand arbre et s'y endormit ; pendant son sommeil des abeilles vinrent se reposer sur ses lèvres, et y laissèrent un rayon de miel ; heureux présage de l'harmonie et de la douceur de ses chants. Son nom, brillant de gloire, se répandit bientôt dans toute la Grèce, idolâtre des productions du génie ; un oracle de la Pythie mit le comble à cette gloire, en ordonnant aux habitans de Delphes de donner à Pindare la moitié de toutes les prémices qu'on offriroit à Apollon. Cependant ce grand poëte fut vaincu cinq fois aux jeux olympiques par la célèbre Corinne ; mais cette Muse, bien inférieure à son antagoniste, dut ses couronnes et ses triomphes, bien plus à sa beauté qu'aux accords de sa lyre.

« Clio fut éconduite, et Vénus eut la pomme ».

Pindare, irascible comme tout poëte (*a*),

(*a*) Genus irritabile vatûm.

se vengea par des épigrammes et des railleries piquantes. On dit que sur la fin de ses jours, il eut un songe, une vision. Proserpine lui apparut, et se plaignit d'être la seule divinité qu'il n'eût pas célébrée dans ses vers. Elle ajouta : « Mais j'aurai mon tour, lorsque je vous tiendrai ». On assure qu'il mourut dix jours après ce songe, au théâtre, d'une mort subite. Il y avoit à Thèbes une femme vénérable, sa parente, qui chantoit ses odes avec beaucoup de goût et d'onction. Une nuit, pendant qu'elle dormoit, elle vit en songe ce poëte qui lui chanta un hymne, qu'il venoit, dit-il, de composer en l'honneur de Proserpine : cette femme, à son réveil, se le rappela, et le mit par écrit. Cependant Pindare, malgré la gloire qu'il fesoit rejaillir sur sa patrie, fut condamné à une amende considérable, pour avoir dit dans une ode, qu'Athènes étoit le soutien de la Grèce (*a*). Mais les athéniens lui donnèrent le double de la somme qu'il devoit payer, et lui érigèrent depuis une statue devant le temple de Mars, auprès de celles d'Harmodius et d'Aristogiton.

Pendant ce récit, nous arrivâmes hors de

(*a*) Cette ode ne nous est pas parvenue.

la porte Prœtide, au pied du stade qui mène au tombeau de Pindare : ce stade est formé en terrasse ; au bout, en tournant à droite, nous entrâmes dans la lice de la course aux chevaux. Le tombeau est au milieu de cette lice : il est d'un style simple, ombragé par quatre cyprès, placés aux quatre angles ; deux cippes ornent les deux côtés : sur l'un est sculptée en demi-relief une lyre surmontée d'une couronne de laurier ; sur l'autre on voit Pindare, encore enfant, qui dort, et sur ses lèvres des abeilles qui s'y reposent, d'autres qui voltigent tout autour. Nous répandîmes des fleurs sur sa tombe, appelâmes trois fois son ombre ; nous récitâmes sa deuxième ode olympique, où il fait un tableau si gracieux, si riant, des Champs-Elysées ; et en partant nous le recommandâmes aux dieux Mânes.

L'amoureux Phanor ne me permit pas de faire un long séjour à Thèbes (19). Nous en partîmes le lendemain, dès que l'oiseau de Mars (*a*) annonça le jour. Nous marchâmes avec

---

(*a*) Alectryon, soldat de Mars, fesant un jour sentinelle, lorsque ce dieu étoit avec Vénus, s'endormit, et les laissa surprendre par Vulcain ; Mars irrité, le métamorphosa en coq.

toute la diligence possible. Nous nous embarquâmes à Orope; les vents irritèrent souvent l'impatience de Phanor : il promit à Neptune de lui sacrifier une génisse avec ses cornes dorées, et un bœuf à Thétis, s'ils favorisoient sa navigation. Il invoqua Nérée et les cinquante néréides ses filles, Castor et Pollux, dieux tutélaires des marins. Ces vœux, ces prières ne parvinrent pas aux oreilles de ces divinités, car, quoique nous eussions d'excellens rameurs et une bonne trirême, nous n'entrâmes à Smyrne qu'après le renouvellement d'une lune. De-là, sans nous arrêter, des chevaux nous menèrent à l'heureuse contrée des sardiens. Quelle joie vive et pure! comme le cœur palpitoit au futur époux! sur-tout lorsque nous entrâmes dans l'asyle fortuné de l'aimable Athénaïs. Nous pénétrons dans le jardin sans être vus; Aristide y étoit seul. Nous l'embrassons, nous l'accablons de nos caresses; sa joie égaloit la nôtre. Après l'effusion de ces premiers momens, pour surprendre Athénaïs, il nous fit cacher derrière des arbres. A peine y fûmes-nous qu'elle parut sans être avertie; elle assura ensuite, qu'un mouvement qu'elle ne peut définir, une émotion inopinée, lui fit quitter l'étude pour se promener dans le jardin; elle avoit pressenti

quelque événement heureux. Son aïeul l'aborda, en lui disant : « Je ne crois pas que notre ami Phanor arrive sitôt ». — « En tout cas, répondit-elle, ce ne sera pas sa faute, car je ne doute point de son empressement. — Et s'il tarde beaucoup lui pardonneras-tu ce délai ? — Si c'étoit par sa négligence, non. S'il avoit des affaires, vous avez endurci mon ame à la patience et aux traverses de la vie, je ne me plaindrai pas. — Tu sais que nous sommes plus tourmentés par l'opinion des choses, que par les choses mêmes ; que la plupart des maux et des biens naissent de notre jugement. Ainsi, pour te rendre heureuse, imagine-toi qu'il est ici. — Qui ? Phanor ? — Oui, s'il étoit là présent que dirois-tu ? — Mais je le gronderois de différer à se montrer ». Phanor, à ces mots, s'élance à ses pieds, ivre d'amour, de bonheur et de sensibilité.

Cette scène touchante finit par les larmes les plus douces. On appela Phaloé, qui demanda si nous lui apportions aussi un mari. Phanor l'assura qu'il en avoit un à Thèbes, son parent, aimable, digne d'elle, qui l'attendoit avec impatience.

Deux jours après, l'hymen fut célébré. Athénaïs, selon le rit grec, porta une corbeille

sacrée dans le temple de Diane, pour que cette déesse lui pardonnât la perte de sa virginité. L'expression me manque pour peindre le bonheur de ces deux époux : cette intime jouissance de l'ame, celle des sens, cette assurance d'un avenir heureux, de vivre à jamais l'un pour l'autre, nous jettent dans un enchantement, une ivresse qui font goûter sur la terre les plaisirs purs et célestes dont on prétend que jouissent les dieux.

Lorsqu'il fallut qu'Aristide abandonnât sa douce retraite, qu'il appeloit son amalthée, des larmes humectèrent ses yeux ; plus d'une fois il retourna pour lui faire ses adieux, pour embrasser les arbres qu'il avoit plantés. Dès que les athéniens apprirent que cet homme juste et malheureux, qu'ils croyoient mort depuis long-semps, étoit à Thèbes, ils firent éclater leur joie et leur générosité. Il fut rappelé par un concours général ; l'amende fut abolie ; le prytanée donna à chacune des deux sœurs, pour dot, trois mille drachmes. Mais Aristide ne jouit pas de ce retour de fortune ; soit changement de climat ou l'essor d'une joie trop vive, au sortir de table, dans le mois boëdromion (septembre), il tomba en foiblesse. Sentant sa fin prochaine, il fit approcher ses enfans, et leur dit : « Laissez les

larmes, les libations, les honneurs funèbres; c'est par des vertus qu'on honore la cendre de ses pères ». Bientôt après il expira, en disant; « Je vais faire un long sommeil ».

Alcibiade fit ordonner que son corps seroit transporté au port de Phalère, où les athéniens lui élevèrent un tombeau. Ils étendirent leur générosité jusque sur les descendans de ce grand homme.

Phaloé épousa un jeune thébain, parent de Phanor, dont elle fit le bonheur. Je restai avec ces aimables amis jusqu'à l'expiration de l'année fixée par Lasthénie pour mes noces avec Télésille.

CHAPITRE XXXV

et dernier.

De Télésille, de sa beauté. Son mariage avec Antenor. Vieillesse de Lasthénie. Sa mort.

PENDANT mon absence la beauté de Télésille s'étoit développée, sa physionomie étoit plus animée, ses yeux parloient un langage plus expressif; les nouvelles facultés de son ame venoient s'y réfléchir en traits de feu; la timidité, une modestie aimable tempéroient sa vivacité; son esprit s'étoit enrichi d'une érudition agréable et solide; son accent étoit aussi pur que celui du premier orateur d'Athènes; sa voix formée, donnoit des sons doux et mélodieux. Je l'épousai huit jours après mon arrivée, et je bus à longs traits dans la coupe de la félicité. Je sentis alors plus que jamais que malgré le système des faux épicuriens, le bonheur consiste plus dans les affections de l'ame et les travaux de l'esprit, que dans la sensualité et la jouissance des sens. Les plaisirs sensuels,

sensuels, vu la foiblesse de nos organes, ne peuvent durer que des momens ; s'ils ne sont pas mesurés à notre foiblesse, ils fatiguent et détruisent la constitution la plus ferme, amènent les maladies et la mort. Les plaisirs de l'esprit et du cœur sont de tous les temps, de toutes les heures ; ils nous suivent par-tout, aux champs, à la ville, dans le monde, dans la solitude, et ils embellissent tous les âges.

Lasthénie eut une vieillesse saine et robuste ; à l'âge de soixante ans, elle continuoit ses mêmes promenades, ses mêmes exercices, travailloit avec la même ardeur dans son cabinet. Lorsqu'on lui représentoit que cette assiduité à l'étude pourroit nuire à sa santé, elle répondoit : « J'aime mieux m'user que me rouiller ». Ses traits étoient si peu altérés, que les jeunes gens recherchoient sa société avec autant d'intérêt que celui qu'inspirent la jeunesse et la beauté. Un jeune homme des meilleures familles d'Athènes, fort épris d'elle, sollicita vivement sa main et son bonheur. Lasthénie demanda jusqu'au lendemain pour faire sa réponse. Ce jour elle changea ses vêtemens et sa parure, qu'elle soignoit toujours avec goût et propreté, disant qu'il falloit désenlaidir la vieillesse. Elle prit le costume d'une femme de son âge. Sa tunique étoit de couleur terne (20), son

manteau d'un drap grossier et sombre ; le bord de sa robe, au lieu d'être garni avec des franges d'or et d'argent, n'en avoit que de laine. Elle cacha ses cheveux, très-beaux encore, se courba sur un bâton, et attendit ainsi son jeune amant. Dès qu'il la vit, il recula et resta muet. J'étois témoin de cette scène. Lasthénie s'avance vers lui, et lui demande s'il veut la conduire au temple, ajoutant qu'elle étoit revêtue de ses habits de noces, et conformément à son âge. Celui-ci comprit la plaisanterie, et renonça, quoiqu'avec peine, à ses amoureux projets.

A soixante-dix ans, elle voulut apprendre les mathématiques, et y fit des progrès. Un jour on lui vantoit la tranquillité, le bonheur de sa vieillesse, dont l'approche et la perspective inspirent tant d'horreur à la plupart des hommes. « C'est, dit-elle, que j'ai employé la première partie de ma vie à rendre l'autre plus heureuse ». Enfin, jusqu'à sa quatre-vingt-cinquième année, époque de sa mort, elle suivit, à très-peu-près, le même système de vie qu'elle avoit adopté à l'âge de trente ans : elle pouvoit dire qu'elle avoit vécu toute entière jusqu'à son dernier jour, ayant parcouru cette longue période sans avoir essuyé aucune maladie un peu grave.

Cette aimable philosophe eut le pressenti-

ment singulier de sa destruction prochaine. L'incrédulité se moque de ces avertissemens ; le sage s'en étonne et doute : il pénètre si peu dans le mystère des causes, qu'il est obligé de soumettre sa raison. Trois jours avant sa mort, elle me fit appeler. Sa santé n'avoit reçu aucune secousse violente ; elle déclinoit comme un beau soleil descend du méridien. Elle me dit, d'un air calme et serein : « J'ai travaillé toute la matinée à débrouiller ce fatras d'écritures inutiles à la postérité, mais qui, en m'occupant et m'instruisant, ont émoussé les épines de ma vie. Voici seulement trois manuscrits que je vous confie, auxquels vous donnerez le jour, s'ils méritent de le voir. L'un est une tragédie ; l'autre un traité du bonheur ; le troisième, un sujet politique que j'ai médité pendant quarante ans ; savoir quel est le gouvernement le plus convenable à l'espèce humaine : l'art de procurer aux sociétés la plus grande somme de bonheur possible, est une des branches de la philosophie la plus intéressante. Vous verrez que je ne penche pas pour la démocratie ou l'ochlocratie, qui ne sont qu'une anarchie décorée du beau nom de liberté. Ces sortes de républiques vont se perdre bientôt dans les vastes empires du despotisme. J'ai ouï dire, il y a bien des années, au sage Anacharsis,

qu'à Athènes, les sages y consultoient, et les fous délibéroient. Le meilleur gouvernement, à mon avis, est celui où les moyens sont les plus simples, et les rouages moins compliqués. Lorsque le peuple choisit ses magistrats, ces choix sont presque toujours mauvais, à moins d'un danger imminent; les démagogues, les ambitieux se présentent, s'emparent de lui; et l'honnête homme, le sage, dédaignent de mendier le suffrage d'une multitude légère et grossière. Le peuple a une tête trop vide, un estomac trop débile pour digérer un aliment tel que la liberté. Mais je vous renvoie à ce mémoire. Tout le reste de mes papiers est condamné au feu, et va périr aujourd'hui. — Pourquoi vous presser de leur faire subir cet arrêt? Attendez..... — Mon ami, ma dernière heure s'approche, la mort est derrière moi: dans trois jours, votre amie aura rejoint ses aïeux. Soit pressentiment, soit que notre ame retienne de la divinité, dont elle est émanée, quelque notion de l'avenir, je crois ma mort certaine: c'est un secret que je ne confie qu'à vous, écoutez. Cette nuit je lisois, je méditois; tout-à-coup mon génie m'est apparu, triste, sans couronnes de fleurs, la tête couverte d'un voile. Je l'ai vu, j'ai frissonné; je me suis levée, et il a disparu.

» Depuis, une voix me crie intérieurement que, dans trois jours, ma dissolution sera faite. Cachez cet événement à toute la maison : ils m'aiment; je ne veux pas les affliger d'avance; leur douleur, leurs larmes ébranleroient ma fermeté et contristeroient mon ame ». J'écoutois ce discours avec un étonnement mêlé de terreur. Je savois que, par une foiblesse et une contradiction de l'esprit humain, elle avoit toujours cru à l'existence des génies; je combattis cependant cette apparition; je lui rappelai sa philosophie, et lui promis encore de longues années. « Mon ami, me dit-elle, ne vous fiez pas à l'éclat d'une lampe qui s'éteint ». Après ces mots, elle continua le brûlement de ses papiers. Frappé, malgré moi, de cette prévision, pendant le reste du jour j'observai ses démarches, son visage, ses paroles, les mouvemens de son ame. Le calme y régnoit, son visage étoit serein. Je m'apperçus seulement que, sans rien affecter, elle régloit ses affaires, fuyoit la solitude qu'elle avoit tant aimée, nous recherchoit, sa sœur et moi, avec plus d'empressement, et redoubloit ses caresses.

Le lendemain elle nous échappa. Je la cherchai : je la trouvai dans le bois de cyprès, assise au pied de l'urne qui devoit renfermer sa cendre. Elle avoit un livre à la main et

rêvoit profondément. « Que faites-vous ici, lui dis-je, rêveuse et solitaire »? « Je lisois l'immortel dialogue de Platon, ce Phédon si fameux, qui contient le récit des derniers entretiens de Socrate et sa mort. Cette lecture m'affermit dans l'idée de l'immortalité de l'ame; sa mort sublime me familiarise avec ce terrible passage. Je suis avec lui dans la prison, je vois arriver la coupe fatale; Socrate adresse sa prière au ciel, reçoit la coupe et boit la cigue. J'entends les cris, les pleurs de ses amis; d'un visage tranquille il leur reproche cette foiblesse. Il se promène en attendant la mort; il se couche sur son lit dès qu'il sent ses jambes s'appesantir; la mort s'étend, le glace par degrés: un esclave lui touche les pieds, il ne les sent plus; il dit enfin son dernier adieu à ses amis, qu'il laisse seuls sur la terre. J'espère que ma mort sera aussi paisible ». Elle ajouta: « Je me suis amusée à composer mon épitaphe; bientôt vous la graverez sur cette urne: c'est vous que je charge de ce soin. La voici:

« Ici gît Lasthénie, ou plutôt ci-gît rien;
Ce rien aima l'honnête et fit un peu de bien ».

— Quoi! lui dis-je, toujours des idées lugubres! Comment avec tant de force d'esprit, tant de crédulité? — « Mon ami, la nature me

redemande ce qu'elle m'a prêté : je ne crains point la mort, depuis long-temps je m'y prépare. Mais elle est devant mes yeux, dans ma pensée ; elle m'enveloppe de ses ombres ; cependant je l'envisage sans pâlir. Au reste, vous saurez bientôt si ce pressentiment est un avis des dieux, ou un mouvement de foiblesse et d'erreur ». Elle passa le reste de la journée avec nous et quelques amis, sans la moindre empreinte de tristesse, mais ramenant souvent la conversation sur l'essence de l'ame, son immatérialité, sur les sentimens des philosophes, relativement à son existence future. « Où étoit cette ame, disoit-elle, avant sa réunion à la matière ? que fait-elle pendant notre sommeil, ou quand le corps est frappé de léthargie ? pourquoi si débile, si nulle dans l'enfance, si affoiblie dans la vieillesse ? » On voyoit qu'elle desiroit survivre à sa dépouille mortelle, et qu'elle cherchoit à s'éclairer des lumières des grands philosophes et à s'appuyer de leur opinion (21).

Le troisième jour, terme fatal de sa carrière, selon son pressentiment, dès son lever je courus dans sa chambre, j'apperçus sur son visage un peu moins de sérénité qu'à l'ordinaire. Elle m'avoua qu'à son réveil elle avoit eu le cœur oppressé, en songeant qu'elle s'éveilloit pour

la dernière fois, et qu'elle n'avoit pu jeter ses regards sur tout ce qui l'environne, et qu'il falloit quitter pour jamais, sans répandre des larmes. « Mais, ajouta-t-elle, en se rassérénant, pardonnez-moi cette foiblesse, c'est le dernier soupir que je pousse vers la vie. » — Voilà la journée qui s'avance, et vous vous portez tout aussi bien qu'hier. — « Attendez, elle n'est pas encore écoulée ». Elle avoit ce jour-là rassemblé ses amis les plus intimes, et commandé un grand repas. Elle en fit les honneurs avec sa grace et sa facilité accoutumée. Son esprit sembla briller d'une nouvelle clarté ; elle fit les délices du souper. Hélas ! c'étoit le dernier éclat d'un météore qui alloit s'éteindre.

Après le souper, elle eut un concert. Lorsqu'il fût fini, qu'il ne resta plus que les gens de la maison, elle sentit quelques frissons ; elle fit allumer du feu, et me pria d'aller chercher Anacréon pour lui en lire quelques chansons choisies. Pendant la lecture, elle fit des réflexions sur la briéveté de la vie, dont parle si souvent ce poëte - philosophe. « Oui, dit-elle, la vie est un éclair. Il y a pourtant quatre-vingt-cinq ans, qu'après une éternité de non - existence, un brin de matière fut animé, et ce fut moi. Que suis - je venu faire sur ce globe ? Pourquoi ce Dieu bon, ou in-

différent, m'a-t-il crée un moment pour me détruire aussi-tôt ? Que sont devenus ces jours, ces mois, ces heures, qui souvent me pesoient, dont j'ai si souvent desiré la fuite ? Tout s'est enfoncé dans l'abîme des temps ; le temps lui-même périra. Je vais rendre compte de ma conduite à cet Etre qui crée, et détruit par la seule pensée ; je me repose sur sa bonté. Je n'ai connu ni le vice, ni la haine ; j'ai fait le bien quand je l'ai pu. Mais, poursuivez votre lecture ». Un quart d'heure après, elle m'arrêta, et me dit. « Ce passage d'Anacréon me rappelle quatre vers d'Aristippe, qu'il fit, en in-promptu, dans un souper, il y a environ soixante ans.

« Vivons et jouissons tant que l'âge y convie ;
Et quand la mort viendra marquer nos derniers jours,
Mourons dans le sein des amours,
Rassasiés de plaisirs et de vie ».

A peine elle eût prononcé ce dernier vers, qu'elle tomba dans mes bras. Je m'effraye, je l'appelle, elle n'étoit déjà plus.

Ainsi finit cette femme adorable, dont la modestie et la philosophie même nuisirent à la célébrité. Elle égaloit Léontium, Aspasie, par les talens, l'esprit et la beauté ; elle avoit au-dessus d'elles la philosophie de l'ame. Les pre-

mières étoient philosophes par système, peut-être un peu par vanité. Lasthénie l'étoit par instinct, sans faste, sans effort, et sans songer à l'être. Cependant ces deux femmes ont laissé une grande réputation, et Lasthénie n'a survécu que dans la mémoire de ses amis, et son nom a péri avec eux. Heureux si le tribut d'éloges et de reconnoissance que je lui paye aujourd'hui, peut lui mériter de la postérité l'admiration et l'estime qu'elle a obtenues de ses contemporains (22)!

Cette mort me jeta dans une tristesse profonde, que le temps adoucit un peu, mais ne dissipera jamais. J'avois perdu Phanor et sa femme depuis nombre d'années; mon épouse ne survécut pas long-temps à sa sœur; deux enfans que j'en avois eu étoient morts avant l'âge de puberté. Ainsi, comme Deucalion et Pyrrha, je me trouve isolé sur la terre, entouré de débris et de cadavres, et fatigué d'une longévité qui me fait survivre à tout ce qui me rendoit la vie chère. Sans amis, sans attachement, je crois errer parmi des ombres, et la terre est devenue pour moi une solitude profonde.

NOTES.

(1) Dans le pays de Jagarnat, dans les Indes, cette coutume existe encore. On y célèbre tous les ans une fête qui dure huit jours, et le nombre des pélerins passe souvent celui de deux cens mille. Une superbe machine de bois, posée sur six roues, est présentée à la vénération des dévôts ; c'est sur ce char triomphal, orné des figures les plus ridicules, et tiré par soixante hommes, qu'est placée la statue du dieu, qu'on transporte d'une pagode à l'autre. Pendant cette procession il périt toujours beaucoup de monde ; les uns sont étouffés par la foule, les autres se précipitent volontairement sous les roues du char, pour en être écrasés ; ce qu'ils regardent comme un grand bonheur, parce qu'après leur mort leurs ames auront une heureuse transmigration. Pendant cette fête les bramines choisissent une jeune et belle fille pour être l'épouse du dieu ; elle est menée en triomphe dans le temple, pour y passer la nuit et consommer son mariage. Le lendemain des noces la nouvelle mariée est conduite en procession de la pagode nuptiale, à une autre, à côté de son époux.

(2) Ce tombeau étoit d'une grandeur et d'une magnificence si étonnante, que les romains ne pouvoient se lasser de l'admirer ; et pour dire un magnifique tombeau, ils disoient un mausolée. Pline en a donné une description qui ne sauroit être contestée.

(3) Voltaire combat hardiment, avec son arme

ordinaire de l'ironie, la prostitution du sexe dans les temples de Vénus à Babylone et en Cypre; mais Hérodote, témoin oculaire, mérite plus de croyance. Strabon confirme aussi cette coutume. Le prophète Jérémie en parle cent-cinquante ans avant Hérodote, et dit que lorsqu'une babylonienne sortoit des bras de l'étranger, elle s'en glorifioit, et railloit même celle qui n'avoit pas eu encore le bonheur d'être choisie. En fait de superstitions, rien ne doit nous étonner. Il n'y a aucun crime que l'intervention des dieux n'ait consacré. On versoit le sang humain pour les honorer; la prostitution d'une femme a quelque chose de bien plus humain. Les femmes mariées et les vierges se prostituoient aussi à Héliopolis en Phénicie. Constantin abolit cet usage.

(4) Athénée rapporte que les habitans de l'île de Cypre consacroient leurs filles au métier de courtisannes. A Surate on trouve ces danseuses, ou ces balliadères, si célèbres dans les Indes : elles sont réunies dans des séminaires de volupté; elles appartiennent et sont consacrées aux plus riches pagodes; elles dansent dans les temples dans les grandes solemnités, et servent aux plaisirs des bramines. Toutes leurs danses sont des pantomimes d'amour; elles en expriment avec une vérité frappante, la naissance, les progrès, les plaisirs, jusqu'aux fureurs; tout conspire à faire admirer les talens de ces filles étonnantes; leurs longs cheveux noirs, épars, ou relevés en tresses, sont chargés de diamans et parsemés de fleurs : des pierres précieuses enrichissent leurs colliers et leurs brasselets. Elles conservent leur sein avec un soin extrême.

(5) Il y avoit parmi les peuples de la Grèce quatre

dialectes nés d'une même langue, l'attique, l'ionien, le dorique et l'éolien. L'attique étoit en usage à Athènes ; l'ionien, peu différent de l'attique, dans l'Asie mineure ou l'ionie ; le dorique à Sparte, à Argos, en Epire et autres villes ; l'éolien se parloit chez les béotiens.

(6) Dans le quatorzième siècle Ludovico Monadelsco, natif d'Orviete, écrivit des mémoires à l'âge de cent-quinze ans.

On cite en Angleterre Thomas Parck, né en mille quatre cent quatre-vingt-trois, et mort en mille six cent trente-cinq. Il a vécu cent cinquante-deux ans sous dix rois ; il avoua qu'à l'âge de cent ans il avoit été convaincu d'avoir fait un enfant à une jeune fille, et la justice le condamna à une pénitence publique. Il avoit perdu la vue seize ans avant sa mort.

(7) Les Cyclades sont plusieurs îles de la mer Egée ou de l'Archipel, comme on l'appelle aujourd'hui ; elles portent le nom de Cyclades parce qu'elles forment un cercle autour de l'île de Délos. M. de Bougainville a donné le nom de Cyclades, à des îles qu'il a découvertes dans la mer du Sud.

(8) On prétend qu'on avoit servi des figues de l'Attique à la table de Xerxès ; que ce roi demanda d'où elles étoient ; et lorsqu'il eût appris qu'elles venoient d'Athènes, il les fit emporter, jurant qu'il n'en mangeroit que lorsqu'elles lui appartiendroient.

(9) Les athéniens avoient la manie d'être indigènes, c'est-à-dire aussi anciens que la terre qu'ils habitoient, et ils ont porté long-temps de petites cigales d'or ou

d'argent, comme un symbole de leur antiquité, dans la pensée que cet insecte étoit engendré de la terre.

(10) Il semble que la nature avoit réuni toutes ses forces pour le former ; c'étoit un vrai prothée ; toujours divers, il étoit ce qu'exigeoit sa situation ; comblé de tous les dons de la nature, il abusa de ce riche partage, et l'on peut lui appliquer ce que l'on a dit des grecs : *il fut le père des vices.*

(11) Quand le peuple étoit assemblé, un héraut crioit : « *Quelqu'un au-dessus de cinquante ans veut-il parler* » ? Après celui-ci, il crioit : « *Et qui encore* » ? Ainsi chacun à son tour, après quoi selon la loi de Solon, c'étoit aux plus anciens à parler les premiers ; mais du temps de Démosthene cette loi ne s'observoit plus à la rigueur.

(12) Voici ce que disent les rabbins sur l'éternument. Dieu d'abord, après la création, établit pour règle que l'homme n'éternuroit qu'une fois dans sa vie, et que ce seroit l'époque de sa mort. Ce fut le seul genre de mort connu jusqu'au temps de Jacob : ce sage patriarche s'humilia devant Dieu, et le supplia de le dispenser de mourir de la sorte. Sa prière fut exaucée, il éternua, et ne mourut point ; ce qui étonna singulièrement tous ceux qui étoient présens. Jacob tomba malade, autre surprise, parce qu'on ne connoissoit encore d'autre maladie que celle du mortel éternument. On ne douta plus alors que la nature n'eût changé ses loix, et l'on trouva à propos, par la suite, de dire à ceux qui éternuoient, *bien vous fasse.*

Presque tous les peuples de la terre ont cet usage. Les

romains l'observoient exactement : ils disoient *salve* à l'éternueur, ce qui répond au *vivez* des grecs. Quand le roi de Monomotapa éternue, on le publie aussi-tôt dans toute la ville, et tout le Monomotapa retentit d'acclamations et de cris de *vive le roi*.

En Amérique quand le cacique de Guacaja éternuoit, dit l'auteur de la Conquête de la Floride, tous les indiens s'inclinoient, se prosternoient devant lui, et les mains levées vers le ciel, prioient le soleil de protéger leur maître, de l'éclairer, d'être toujours avec lui.

(13) Pélias, selon la fable, dans l'espoir de faire périr Jason, l'avoit envoyé à la conquête de la toison d'or. Mais après le succès, Jason, de retour chez ce tyran avec Médée, celle-ci, pour le punir de ses forfaits, conseilla à ses filles de l'égorger, et de le faire bouillir dans une chaudière, les assurant que cette opération lui rendroit la jeunesse.

(14) A Sparte l'âge de porter les armes, étoit depuis trente jusqu'à soixante ans : on destinoit ceux qui étoient plus ou moins âgés à la garde de la ville ; on n'armoit les esclaves que dans les cas urgens : leurs troupes ne montoient qu'à dix mille hommes.

(15) Les Athéniens érigèrent à Isocrate deux statues, et firent élever sur son mausolée une colonne de quarante pieds, au haut de laquelle étoit placée une syrène, image et symbole de son éloquence.

(16) Ces scythes étoient nomades, leurs femmes passoient leur vie dans des charriots, les hommes montoient à cheval, suivis de leurs moutons, de leurs

bœufs et de leurs chevaux ; ils restoient dans le même endroit tant que les pâturages suffisoient à leurs troupeaux

(17) L'Ilyssus qui baignoit les murs d'Athènes n'a plus forme de rivière ; il est divisé en une multitude de rigoles qui portent l'eau dans les jardins des environs : et le Céphise qui traversoit cette ville ne subsiste plus ; on ne trouve pas même son lit.

(18) Dès que les époux étoient arrivés dans la chambre, des amis venoient enlever le flambeau nuptial, de crainte que la mariée ne le mît, après l'avoir éteint, sous le lit, ou que le mari ne le laissât brûler sur quelque sépulcre ; ce qui auroit prônostiqué la mort prochaine de l'un ou de l'autre.

(19) Cette ville, qui s'appelle aujourd'hui Thiva, ou Thine, occupe la place où étoit jadis la citadelle, bâtie sur une éminence d'environ une lieue de circuit ; c'est aujourd'hui peu de chose. Il y a une autre Tine, qui est l'ancienne île de Tenos, dont la malvoisie a beaucoup de réputation.

(20) Les grecs n'avoient que deux sortes d'habits pour les hommes, comme pour les femmes ; la tunique et le manteau. La première se mettoit immédiatement sur la chair, et le manteau par-dessus. La tunique étoit de lin ou de coton ; celle des femmes étoit traînante, attachée au sein avec une agraffe ; ils en ornoient les bords avec des franges en forme de festons. Chez le peuple, elles étoient en laine ; chez les gens riches, en or ou en argent. Les femmes de qualité portoient pardessus leur habillement un voile ou une

mante,

mante, qui traînoit, et s'attachoit avec une agraffe d'or.

(21) Une dame de Londres, après avoir lu un ouvrage de Sherlok, sur l'immortalité de l'ame, se pendit dans sa chambre, après avoir écrit ce vers sur sa cheminée.

« Sherlok, je doute encore, et je vais m'éclaircir ».

La duchesse de Bukingham fait ainsi parler son mari dans l'épitaphe qu'elle a fait graver sur son mausolée.

Pro rege sœpe, pro republicâ semper
Dubius, sed non improbus vixi;
Incertus morior, non perturbatus.

(22) Cette femme admirable s'étoit fait des principes dès sa jeunesse; elle avoit raisonné sa morale: les voici tels que je les ai trouvés dans ses papiers.

De ne point chercher à augmenter sa fortune, de l'économiser, et d'en jouir.

De mettre les plaisirs de l'esprit et du cœur bien au-dessus des plaisirs des sens.

D'être très-indulgente pour les hommes, de les obliger sans motif d'intérêt et de reconnoissance, par devoir et pour soi; de respecter leurs principes, leurs opinions publiquement, et de ne les admettre pour bons qu'après un mur examen.

« De prendre sa conscience pour arbitre entr'elle et les hommes ».

« De ne passer aucun jour sans avoir donné quelque temps à l'étude; car, disoit-elle, qui n'avance pas, recule ».

De préférer ses devoirs à ses plaisirs, ses plaisirs à la gloire.

De ne jamais mettre son amour-propre en opposition avec celui des autres.

D'assaisonner le repos par la fatigue, les jouissances par les privations.

De vivre plus long-temps à la campagne qu'à la ville, dans la retraite, que dans le monde.

De penser peu à la mort, idée triste et inutile, et qui n'apprend point à mourir, mais de vieillir de bonne heure; de se préparer pour l'hiver de la vie des ressources et des jouissances, parce que la vieillesse est longue, et la mort n'est qu'un moment.

D'opposer la bonne conduite à la satyre, la douceur à la méchanceté, et l'oubli des bienfaits rendus à l'ingratitude.

« De réduire quelquefois ses besoins pour soulager l'indigent ».

De préférer une bonne réputation à la célébrité, les vertus aux talens.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE Ier. *Réflexions d'Antenor. Arrivée à Babylone. Mœurs de ses habitans. Leur cosmogonie Leurs temples.* Page 1

CHAP. II. *Histoire de Combabus.* 15

CHAP. III. *Azéma plait à Phanor. Vie oiseuse des Babyloniens. Portrait d'Atossa. Aventure de Phanor.* 22

CHAP. IV. *Fête de Milyta.* 32

CHAP. V. *Lettre de Lasthénie, contenant diverses anecdotes.* 36

CHAP. VI. *Fête d'Arsame dans son paradis. Sa mort. Des mariages du roi. Départ des deux amis.* 49

CHAP. VII. *Détails sur la ville d'Halicarnasse. Leur séjour à Paphos. Culte de Vénus. Heureuse aventure des deux amis. Mort tragique d'une jeune personne. Stoïcisme de Stilpon.* 58

CHAPITRE VIII. *Entretien de deux amis sur le vaisseau. Rencontre de deux grecs. De l'antre de Trophonius. Fable de Prométhée. De Midas. Histoire de Gygès.* 73

CHAP. IX. *Description de Sardes et de ses environs. Rencontre de deux jeunes filles. Ils vont loger chez leur ayeul.* 85

CHAP. X. *Mœurs des Sardiens. Divinités du pays. Entretien des deux amis sur leurs hôtes.* 91

CHAP. XI. *Occupation du vieillard. Entretien intéressant. Il se fait connoître.* 96

CHAP. XII. *Entretien des deux amis au sujet d'Athénaïs. Aventure terrible.* 112

CHAP. XIII. *Souper d'Aristide. Anecdotes.* 124

CHAP. XIV. *Aventures d'Aristide, son séjour dans une caverne.* 132

CHAP. XV. *Etablissement d'Aristide en Thrace. Physique du climat. Mœurs des habitans. Comment Aristide gagne sa vie.* 139

CHAPITRE XVI. *Passion de Phanor. Moyen qu'il emploie pour faire connoître son amour. Souper. Anecdote de Cimon.* 143

CHAP. XVII. *Suite des aventures d'Aristide. Description du palais de Cyrus. Son entretien avec ce prince.* 151

CHAP. XVIII. *Agitation, amour de Phanor.* 167

CHAP. XIX. *Suite des aventures d'Aristide. Générosité de Cyrus. Trait d'Aristide. Récit de la prise de Babylone.* 170

CHAP. XX. *Passion de Phanor. Notions sur Sparte et son gouvernement.* 183

CHAP. XXI. *Désespoir de Phanor. Conversation d'Antenor avec Athénaïs. Heureux dénouement.* 193

CHAP. XXII. *Leur arrivée à Athènes. De la fête appelée Lampas. Expiation d'un meurtre involontaire. Suite de l'histoire de Théano et du bapte Théon.* 204

CHAP. XXIII. *Entrevue de Lasthénie. Salle du déjeûner. Divers traits d'Alcibiade.* 215

CHAPITRE XXIV. *Vue du Mont-Hymette. Histoire d'Hyparète.* 223

CHAP. XXV. *Conversion de la courtisanne Damo. Table de Lasthénie. Portraits du Sage, de l'Envie.* 236

CHAP. XXVI. *Histoire tragique.* 244

CHAP. XXVII. *De l'origine des complimens que l'on fait à ceux qui éternuent.* 251

CHAP. XXVIII. *Mœurs des athéniens.* 254

CHAP. XXIX. *De Cratès. Anecdotes. Histoire des Amazones.* 267

CHAP. XXX. *De la ville d'Athènes. Achat d'un esclave. De Timon le misantrope. Repas public. De la campagne d'Athènes. Morale de Lasthénie.* 280

CHAP. XXXI. *Rencontre d'Ariston. Son histoire.* 292

CHAP. XXXII. *Maison de Théophraste. Ses maximes, ses opinions. De la mouche d'Ariston. Du temple d'Esculape et d'une scène qui s'y passe.* 299

CHAPITRE XXXIII. *Petits incidens. Réponse de Lasthénie à la proposition du mariage. Beaux traits de son caractère.* 308

CHAP. XXXIV. *Beauté de la Diacrie. Séjour d'Antenor à Orope. De la fête d'Hyacinthe. Nouveau trait de folie d'Archias. Anecdotes sur Pindare. Départ pour Sardes avec Phanor. Mariage de ce dernier. Leur retour à Thèbes avec Aristide et sa famille. Mort d'Aristide.* 319

CHAP. XXXV. *De Télésille, de sa beauté. Son mariage avec Antenor. Vieillesse de Lasthénie. Sa Mort.* 336

FIN DE LA TABLE.

On trouve chez BERNARD, Libraire, quai des Augustins, n°. 37.

Traité du Calcul Différentiel et Intégral, par COUSIN, 2 vol. in-4. 6 planches. Traité le plus complet sur cette matière, adopté par les Ecoles publiques. 21 livres.

Traité Elémentaire de l'Analyse Mathématique, ou *d'Algèbre*, par COUSIN, 1 vol. in-8. 4 livres; 5 livres 10 sous franc de port. Nécessaire à tous les Elèves en Mathématiques, il sert d'introduction au Calcul différentiel.

Traité de la Pesanteur Spécifique, par BRISSON, 1 vol. in-4. 2 planches. 12 livres.

Campagne de Buonaparte en Italie, 1 vol. in-8. avec la carte. 5 livres 10 sous.

Journal de l'Ecole Polytechnique. 4 cahiers ont paru in-4. 3 livres 12 sous chaque.

Théorie des Fonctions Analytiques, par la GRANGE, 1 vol. in-4. 5 livres pour Paris; 7 livres 10 sous, franc de port.

Œuvres de Montesquieu, nouvelle édition, complette en 5 volumes in-4. papier vélin, figures de Moreau et autres artistes. 240 livres, avec de nouveaux manuscrits de ce grand homme.

Le même libraire a fait de ces manuscrits un *supplément* pour les éditions in-8. et in-12. 3liv. 10 s. l'in-8. 2 liv. l'in-12. prix pour Paris. 5 liv. franc de port l'in-8., 3 liv. franc de port, l'in-12.

Il a aussi des Collections des *Mémoires de Berlin*, d'*Euler* et de *Dalembert*, et tous les bons livres de Mathématiques, Sciences et Arts.